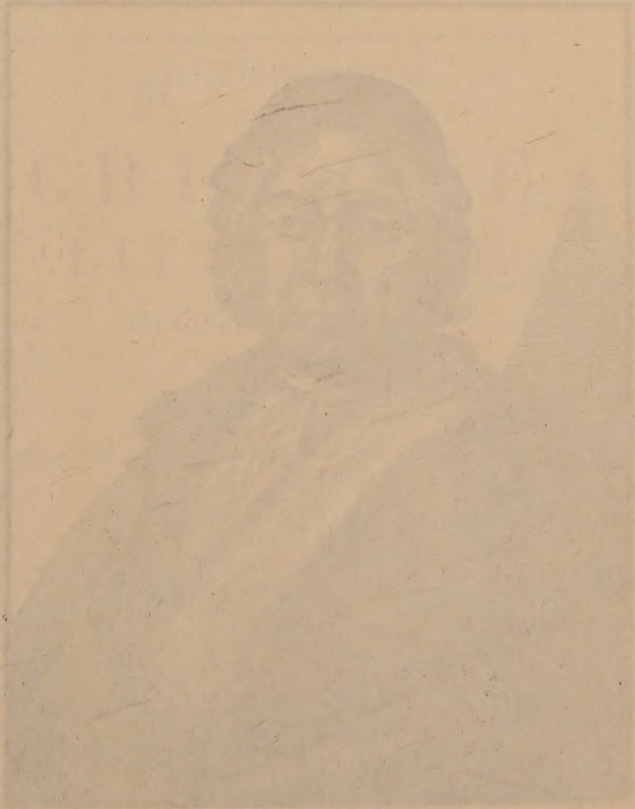
UNIVERSITY OF ARIZONA
39001014082088

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_S0-ELG-923



CHARLES DE MARGUETEL DE SAINT-DENYS
DE SAINT-ÉVREMOND
(1610-1703)
Gravé par Achille OUVRÉ
D'après un original du temps gravé par EDELINCK.

PQ
1816
S5
A19
1921

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

SAINT-ÉVREMOND

CRITIQUE LITTÉRAIRE

INTRODUCTION ET NOTES
DE
MAURICE WILMOTTE

Orne d'un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1921

INTRODUCTION

PAR

MAURICE WILMOTTE

INTRODUCTION

C'est un souvenir déjà bien vague, et comme décoloré dans la brume d'un lointain passé. Mais je ne puis, sans qu'il se réveille en moi, penser à Saint-Évremond et à ses ouvrages. J'étais jeune professeur, et le Gouvernement m'avait désigné pour participer à des examens qui correspondent, en Belgique, à la première épreuve du baccalauréat. Ces examens étaient, ils sont encore — sorte de chasse réservée — organisés spécialement pour favoriser l'active concurrence d'un collège de Jésuites, réputé dans mon pays en raison de sa clientèle noble et de l'excellence de son enseignement gréco-latin. On m'y confia, pour cette seule fois du reste, le soin d'interroger les candidats sur l'histoire des lettres françaises.

De façon générale, ces jeunes gens firent preuve d'une bonne mémoire. L'un d'eux m'ayant paru plus doué que les autres, et sur-

tout — *rara avis* — nourri de quelques lectures personnelles, je m'avisai de lui demander ce qu'il savait de Saint-Évremond. Il resta coi, me fit répéter ce nom qu'il n'avait jamais entendu, puis m'avoua ingénument son ignorance. Je m'étonnai, je m'indignai même un peu (je vous ai dit que j'étais jeune encore), et, l'examen terminé, je ne pus taire mon mécontentement au professeur de lettres de l'établissement, fort brave homme qui avait, je crois, publié un manuel où il résumait toute sa science. Le professeur me fit l'effet de n'en savoir pas beaucoup plus long que l'élève sur l'auteur de la *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye*. Quelques jours plus tard, ayant eu l'occasion d'acquérir un exemplaire des « œuvres mêlées » de l'écrivain, je jouai au jésuite le tour, pas bien méchant, de le lui envoyer avec un mot d'aimable ironie. Il reçut le cadeau avec honnêteté et non sans esprit. Il n'était pas pour rien d'un ordre qui a formé Voltaire...

Depuis lors, j'ai relu bien des fois telle ou telle œuvre de Saint-Évremond, et je suis arrivé à me convaincre de ce qu'il y a de séduisant et d'inquiétant à la fois dans son originalité. A tout prendre, me suis-je dit, le père avait peut-être raison, sans trop le savoir, en

s'abstenant d'encourager ses disciples à une lecture qui pouvait les troubler. Non, décidément, Saint-Évremond n'est pas, dans le sens vulgaire du mot, un « classique ». Et c'est ce que Sainte-Beuve a bien entendu, lorsqu'il a écrit (*Nouveaux Lundis*, XIII) : « L'histoire littéraire, « pour peu qu'elle soit didactique, a le droit « et presque le devoir de le négliger ; proba- « blement il se soucierait peu lui-même de cette « omission ; il ne réclamerait pas contre ; il « en serait flatté. L'enseignement proprement « dit a peu à faire avec lui. » En revanche les curieux de belles et rares choses lui voueront toujours une attention qui le satisfaisait déjà, lorsque les copies, manuscrites ou imprimées, de ses opuscules, couraient la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. C'est la raison pour laquelle on va s'occuper ici de sa personne et republier, selon un classement nouveau, une partie de son œuvre.

De l'homme je dirai peu, n'ayant rien d'inédit à vous en apprendre. Quand vous saurez que né en 1613 à Saint-Denis du Guast, à trois lieues de Coutances, il prit du service et fit bravement son devoir, peut-être penserez-vous

à La Rochefoucauld et à Vauvenargues, ses pairs en gentilhommerie ; mais vous n'en serez guère plus avancés. Il est plus intéressant de noter ses amitiés, toutes adroitement choisies et cultivées, avec les maréchaux de Créqui et de Clérembaut, le comte de Grammont, le comte d'Olonne et le duc de Candale. La fortune de ce cadet de bonne maison, un peu lente à se dessiner, prenait un tour décidé, et il venait d'emporter le brevet de maréchal de camp (septembre 1652), lorsqu'une imprudence de langage lui valut, avec la rancune de Mazarin, trois mois de Bastille. La Rochefoucauld, en 1635, avait connu une disgrâce analogue. Mais une autre disgrâce, et plus grave puisqu'elle fit de lui un exilé, devait atteindre Saint-Évremond quelque temps après l'arrestation de Fouquet et au cours de ce procès, dont Mme de Sévigné a écrit, jour par jour, la chronique pour M. de Pomponne. On découvrit un document, qui n'était certes pas destiné à la publicité, et où l'ami du maréchal de Créqui s'expliquait, sans indulgence, sur certains dessous de la paix des Pyrénées. Il fallut opter entre la fuite ou la prison. Saint-Évremond crut sage de ne pas attendre des juges. Il gagna la Hollande, où il vécut une existence assez monotone, adoucie et animée par des fréquentations aris-

tocratiques et qui pourtant lui devint si intolérable qu'il se décida à aller demander un refuge à l'Angleterre. En 1661 il passa le détroit pour ne plus le repasser jamais. Le roi Charles II se montra généreux pour lui, et bien des portes s'ouvrirent devant un homme d'excellente famille, d'un très bel esprit et d'une urbanité vraiment exquise. Mais ce fut l'arrivée de la duchesse de Mazarin, c'est-à-dire de la nièce de celui-là même qui avait brisé sa carrière, qui acheva de l'acclimater sur un sol plus hospitalier que celui de sa propre patrie : « Alors, « dit de Maizeaux dans sa biographie à la fois « agréable et diffuse, alors tous ses soins, aupa- « ravant partagés, se réunirent. » L'amitié nouée entre deux êtres si dissemblables dura autant que celle qui en était l'objet. Ce serait s'aventurer fort que d'affirmer qu'elle fut payée de retour à égalité : la jeunesse et la beauté d'Hortense de Mancini n'excusent pas seulement les égarements qui l'ont rendue célèbre ; ils font comprendre qu'elle ait tôt réduit un barbon attendri au rôle de confident et de complaisant, et quelquefois à un emploi moins enviable encore. Elle morte, Saint-Évremond ne battit plus que d'une aile ; il avait trop bon estomac pour la suivre dans le tombeau. Il végéta encore pendant quelques années, gar-

dant l'estime et l'amitié de tout ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et dans les lettres. Quand il mourut enfin, à l'âge de 92 ans, il laissa un souvenir assez profond pour qu'on fît à sa dépouille les honneurs funèbres de Westminster. Il avait été assurément, de tous les hôtes français que la politique de Louis XIV imposa à l'hospitalité britannique, le plus notoire et le plus goûté.

Tel fut Saint-Évremond ; mais comment le peindre sans toucher à ses pensées et à ses affections ? Car ce qui est vrai de la plupart des hommes l'est davantage encore de ceux qui excellent par quelque côté. Leur esprit les tire plus fortement vers le perfectionnement d'une connaissance qui est devenue un besoin pour eux, lors même qu'ils n'en font point profession, et d'autre part les intérêts de leur cœur les rendent plus ingénieux que le vulgaire pour varier l'expression d'une sensibilité, qui, sans cesse jaillissante, ne saurait se contenter des voies ordinaires.

Chez Saint-Évremond, en vers et en prose les mots se pressent et se renouvellent, lorsqu'il s'agit de louer son amie, et les nuances que

l'âge y met n'empêchent pas la vivacité d'un langage, dont on peut s'étonner qu'il n'éveille, malgré cela, jamais le sourire. C'est que le vieil amoureux, toujours conscient de la disgrâce des années, sait modérer les éclats d'une passion sincère ; qu'il accepte avec une parfaite bonne grâce le rôle subordonné auquel on le réduit ; qu'il tire de cette subordination même mille ressources aussi heureuses qu'imprévues : consultations sur la mode, sur la table, et, à l'occasion, sur les livres, quoique à en juger par cette correspondance, où nous n'entendons guère qu'un son, Mme de Mazarin fût plus occupée des soins de sa beauté et de sa fortune que de l'ornement de son esprit (a).

Pour jouer un tel rôle auprès d'elle, et, déjà auparavant, pour se tirer des difficultés d'une vie qui n'était pas assurée au matériel, sans pour cela cesser de garder son rang et de faire figure « d'honnête homme », on devine que

(a) On ne lit pas sans surprise dans un billet qu'il lui adresse en 1695 : « J'ai vu un temps que la construction « ne vous manquait pas moins que l'orthographe : vos « pensées valent toujours mieux que les miennes ; j'en « entendais mieux que vous la liaison, et je vous étais « en quelque sorte nécessaire. » Avec quelle grâce, mêlée de respect, ces choses-là sont dites ! Et comme elles nous font comprendre que dans les papiers de Saint-Évremond, il y ait tant de lettres et même de mémoires où il tient la plume pour cette belle ignorante !

Saint-Évremond eut besoin d'un sens affiné des choses, mais surtout d'un fonds solide, et, pour ainsi dire, inépuisable de philosophie. Ce que fut cette philosophie, on voudrait pouvoir l'indiquer. Mais la tâche est ingrate ; car on n'en butine que les humbles miettes dans des écrits échappés à sa verve intermittente. Pas d'exposé suivi ; pas de ces professions de foi qui, sincères ou non, tranquillisent notre judiciaire.

Sur les principes même, l'aimable écrivain craint de se prononcer. Sa foi est tiède ou nulle. Entre l'épicurisme et le stoïcisme, ses deux pôles, on le voit qui balance au gré de la fortune. Les querelles théologiques éveillent son sourire ; la *Conversation du Père Canaye* et une certaine lettre à M. d'Aubigny fixent ses positions à l'égard du molinisme et du jansénisme. A égale distance des deux morales, qui se partagent la faveur du temps, il n'est pas tendre pour les dévots : « Il y en a, dit-il, que « le malheur a rendus dévots par un certain « attendrissement, par une pitié secrète qu'on « a pour soi. Jamais disgrâce ne m'a donné « cette espèce d'attendrissement. » Inutile d'aller plus loin. Saint-Évremond pense comme l'auteur des *Maximes*. Ajoutez qu'il vit comme ces libertins dont M. Perrens a raconté l'histoire. Non qu'il défende à autrui de goûter les con-

solations de la religion. Les commandements de Dieu ne lui semblent pas, dans la rédaction simpliste du catéchisme, devoir gêner la pratique humaine, « car alors Dieu s'explique à « l'homme en des choses que l'homme con- « naît et qu'il sent. Pour les mystères, ils sont « au-dessus de l'esprit humain, et nous cher- « chons inutilement à connaître ce qui ne peut « être connu, ce qui ne tombe ni sous le sens, « ni sous la raison. La coutume en autorise le « discours : la seule grâce en peut inspirer la « créance. » Et cette grâce-là lui a manqué.

Il semble s'être composé un petit code de morale usuelle, dont on peut regretter qu'il ne nous ait pas légué le texte suivi. Mais il n'est pas impossible, en se bornant à quelques formules, de le reconstituer d'après ses écrits, et surtout d'après ses lettres. En somme, il se ramenait à un certain nombre de maximes, peu éloignées du sens de celles de La Rochefoucauld. L'amour-propre et l'intérêt y occupent l'emploi exorbitant, qu'ils n'ont pas perdu, hélas ! mais que nous dissimulons de notre mieux, en donnant à ces ressorts de nos actes des noms plus flatteurs et surtout plus rassurants pour autrui : « Un habile homme doit régler le rang de ses « intérêts et les conduire chacun dans son « ordre. » Si La Rochefoucauld a raison, il

faut reconnaître qu'avec peu de moyens mais une vive intelligence et un beau nom, Saint-Évremond sut tirer un remarquable parti d'une situation qui, pour un être ordinaire, eût semblé désespérée. Son exil s'arrangea et s'orna, à ce point que le jour où, bien tard il est vrai, on lui laissa entrevoir la possibilité d'un retour en France, il y renonça délibérément. L'âge et certains attachements, comme aussi certaines habitudes, se mirent en travers de cette perspective, qui jadis l'eût comblé. Mais il reste que c'est un rare mérite d'avoir, pour quelqu'un de son rang, su s'accommoder, et même s'imposer, là où l'exil l'avait d'abord condamné à végéter, incertain du jour même.

Les lettres qu'il échange avec Mme de Mazarin le montrent attentif à des intérêts qui, le plus souvent, nous semblent bien terre à terre. On a déjà dit que sa belle amie ne devait pas favoriser un commerce par trop intellectuel. Et puis il fallait vivre, et vivre surtout de générosités et d'emprunts. Que de cruels dessous cette correspondance nous permet de deviner ! Un jour il écrit, après une visite de Mme de Mazarin, qu'il ne se consolerait pas du désordre où elle a vu son logis, si elle n'avait eu, aussitôt, la compensation d'une demeure somptueuse où elle fut reçue : « Comment

« est-ce qu'un homme, infecté des ordures de « ses chiens et des siennes, peut être souffert?.. » Et une autre fois, lorsqu'elle s'invite chez lui, il la prie d'envoyer linge et assiettes « dans « une maison qui manque de tout, hormis « d'affection à vous y recevoir ».

N'importe ; son robuste optimisme survit à ces petites humiliations, comme il a tenu bon devant de plus lourds mécomptes : « Sept « années entières de malheur, écrivait-il à « M. de Lionne (à une date antérieure, mais « imprécise), ont dû me faire une habitude à « souffrir, si elles n'ont pu me former une « vertu à résister. » Et encore : « Ma maxime est « de n'être pas content de beaucoup de choses « et de n'en témoigner rien. » Lorsque l'âge et les infirmités bornent de plus en plus ses désirs, ce stoïcien se raidit, et il garde le sourire. « Mon mérite est de me contenter », dira-t-il. Résigné à l'inévitable, il se réchauffe au souvenir des plaisirs qu'il ne peut plus goûter : « Il sied bien à un homme qui n'est « pas jeune d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pu « faire jusqu'ici ; au contraire, du souvenir de « mes jeunes ans, de la mémoire de ma viva- « cité passée, je tâche d'animer la langueur de « mes vieux jours. Ce que je trouve de plus « fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est

« perdue, l'espérance qui est la plus douce des « passions et celle qui contribue davantage à « nous faire vivre agréablement. »

C'est à Ninon de Lenclos qu'il envoie, en 1698, ces lignes un peu mélancoliques, mais exemptes d'amertume. Le vieux sceptique n'a pas mué son humeur, pas plus qu'il n'a mué sa doctrine. On l'imagine mourant debout, dans l'indifférence de ce Dieu dont il parle avec le lointain respect qu'il conserva à son roi.

Beau mérite, dira-t-on peut-être, pour un homme qui se cuirassa tôt d egoisme et trouva dans l'insensibilité la recette d'une quiétude plus forte que les assauts de la fortune ! Mais que sait-on de cette insensibilité ? Peu d'hommes ont parlé de l'amour avec autant de charme que lui. Sans doute, ne lui demandons pas les expressions d'un Racine, ou même d'un Pascal, pour définir un sentiment qui se nuance, chez lui, de beaucoup de galanterie : « Si je « passe de l'amitié à l'amour sans emporte- « ment, je puis revenir de l'amour à l'amitié « avec aussi peu de violence. » Voilà ce qu'il écrit, au bel âge, à une femme dont il brigue les faveurs. Mais ne vous fiez pas à l'apparence, et surtout faites la part des ruses d'une passion naissante. A 67 ans, dans des vers délicieux, Saint-Évremond expliquera que l'amour est

le seul intérêt qui le rattache à la vie, et rien ne nous autorise à contester ici sa sincérité :

Contre l'ordre du Ciel je reste sur la terre ;
Et le charme divin
De celle qui me fait une éternelle guerre
Arrête mon destin.
Du chagrin malheureux où l'âge fait conduire,
Les plus beaux yeux du monde ont droit de me sauver.

Plus voluptueux que passionné, certes, et maître de lui-même dans la volupté, voilà, semble-t-il, qui définit notre homme. Egoïste, mais de façon savamment discrète. Sachons-lui gré d'avoir porté cette difformité, hélas ! si commune, avec une rare élégance. Il aurait pu, comme tant d'autres, être distant, bougon, cynique. Il fut plein d'urbanité, de ménagements envers la fortune ou l'infortune d'autrui, familier et souriant, même dans les passes les plus difficiles. Sa disgrâce et sa médiocrité lui furent tolérables grâce aux mœurs d'alors, aux façons hospitalières de ses amis anglais, peut-être aussi à l'absence de certains scrupules qui caractérise les Philintes et irrite les Alcestes. Joignez à cela l'élégance et le dégagé d'un grand seigneur, sachant rester digne même dans certaines subordinations et certaines promiscuités inévitables, et voilà qui nous recompose une physionomie, fort belle en somme,

éclairée par un sourire aussi spirituel que les écrits.

La nécessité et la curiosité firent donc que chez Saint-Évremond on trouve quelques-unes des vertus d'un moraliste. Et c'est de ce côté qu'il faut partir à la découverte, si l'on veut arriver jusqu'au critique littéraire.

Au XIX^e^ siècle l'étude littéraire des écrivains prendra rang parmi les préoccupations essentielles de la culture ; on en fera métier ; elle sera un emploi reconnu et honoré ; elle amusera des curiosités si diverses que la presse ne pourra pas la négliger et qu'on dressera pour elle des chaires et des tribunes. Dans les siècles précédents, elle n'était peut-être pas indifférente à l'enseignement, qui en tirait des profits directs, comme de l'histoire ; on ne l'y tolérait pourtant que dans des attributions subordonnées ; elle y était, en quelque sorte, fonction de l'explication des œuvres, inscrite dans les programmes des collèges, et elle venait en humble servante des gloses philologiques et historiques, considérées traditionnellement comme l'essentiel d'une pédagogie digne de ce nom. Dans la presse, elle était moins consi-

dérée encore. Rien de plus puéril que les appréciations littéraires du *Mercure de France*.

En revanche elle avait sa place et son libre cours dans les salons et les cercles cultivés, beaucoup plus nombreux alors que maintenant et surtout beaucoup plus influents. L'erreur des historiens de nos lettres, et particulièrement celle du grand Brunetière, ç'a été, je crois, de chercher la critique littéraire du XVII^e^ siècle où elle n'était pas.

C'est dans le livre de M. Gérard-Gailly [a] qu'on trouve les plus fortes suggestions sur cette critique. Pour la première fois, à mon sens, on sort de l'abstrait et on replace les hommes et les opinions dans leur cadre. Ce que Brunetière dit de Boileau et de ses contemporains, pourrait aussi bien s'appliquer à des experts de même qualité s'ils appartenaient à un autre siècle et à un autre pays. Il n'y est tenu nul compte des modes et des conventions sociales d'un temps où, sous les formules de politesse les plus révérencieuses, on trouve autre chose que du convenu. Lorsque Bussy apprend que Boileau a mal pris une boutade, assez raisonnable en somme, que lui a inspirée, en son privé, la verve échauffée du

[a] *Bussy-Rabutin, sa vie, ses œuvres et ses amis*, Paris, 1909.

rimeur célébrant son royal maître, il se fâche à son tour ; il pense à faire bâtonner le législateur du Parnasse. C'est qu'il est gentilhomme et que Boileau ne l'est point. De même Saint-Évremond, malgré l'aménité de ses jugements littéraires, observe les distances vis-à-vis d'un Racine, et c'est moins de l'infaillibilité de son coup d'œil que de la supériorité de son rang qu'il semble préoccupé, lorsque, après avoir écrit quelques pages sur l'*Alexandre* qui lui valurent les remerciements de Corneille, il croit noter dans le *Britannicus*, joué trois ans plus tard, un progrès tout conforme à ses réserves : « Je ne désespère pas de ce nouveau génie, « puisque la dissertation sur l'*Alexandre* l'a « corrigé. Pour les caractères qu'il a merveil- « leusement représentés dans le *Britannicus*, il « serait à souhaiter qu'il fût toujours aussi « docile. L'on pouvait attendre de lui qu'il « approcherait un jour d'assez près de M. de « Corneille. » (Lettre au comte de Lionne dans Giraud, III, 79.)

Certes, les entêtés d'admiration pour le génie souriront avec dédain en lisant ces lignes, où Saint-Évremond se montre si affirmatif, en se décernant un brevet de censeur à distance. Mais peut-être ne souriront-ils plus, lorsqu'ils constateront que le meilleur juge de ces que-

relles littéraires d'antan, M. Deltour, affirme que la dissertation sur l'*Alexandre* « n'a pas été « perdue pour Racine. Sans doute, au premier « moment, malgré la bienveillance du début, « elle blessa son amour-propre susceptible ; « mais, comme toujours, la réflexion triompha « de ce mouvement d'humeur ; il reconnut la « justesse de la plupart des observations de « Saint-Évremond, et il ne les oublia pas en « traçant les caractères de son *Andromaque*. On « peut affirmer que le rapide et merveilleux « progrès de son talent et de son goût fut en « partie l'ouvrage de cette critique (a). »

Andromaque trouve Saint-Évremond plus indulgent ; il lui paraît, à première lecture, qu'elle « a bien l'air des belles choses ; il ne « s'en faut presque rien qu'il n'y ait que du « grand. Ceux qui n'entreront pas assez « dans les choses, l'admireront ; ceux qui veu- « lent des beautés pleines, y chercheront je ne « sais quoi qui les empêchera d'être tout à fait « contents. » Ce je ne sais quoi, on l'a démêlé depuis, et c'est que la nouvelle tragédie de Racine avait des parties de comédie, qu'elle ne se soutenait pas jusqu'au bout, et dans tous les caractères, à l'élévation devenue familière à

(a) *Les ennemis de Racine au* XVII^e *siècle*, 1859, p. 172 ; comp. p. 179.

Corneille, même vieux et un peu lourd et rocailleux dans sa forme. Que Racine pût et dût s'élever davantage, c'est ce que semble prévoir le même juge, lorsque dans une autre lettre au comte de Lionne (Giraud, III, 73), il précise sa pensée : « Ceux qui m'ont envoyé « *Andromaque*, m'en ont demandé mon senti- « ment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a sem- « blé très belle ; mais je crois qu'on peut aller « plus loin dans les passions et qu'il y a encore « quelque chose de plus profond dans les sen- « timents que ce qui s'y trouve. »

Ce qui importe ici, c'est moins encore la pensée de l'illustre exilé que la façon dont elle est exprimée, son retentissement et son autorité. N'eût-il écrit que cette dissertation qu'il eût mérité de tenir sa place dans l'histoire de la critique littéraire au XVII^e^ siècle. Il l'eût mérité à un double titre, d'abord en raison de sa clairvoyance qui confond la nôtre, surtout si on compare ses raisons aux arguments si faibles de tel des ennemis de Racine, d'un Subligny par exemple, pour ne rien dire des grands seigneurs conjurés contre sa fortune, pour ne pas même mentionner M^me^ de Sévigné, écrivant encore après la représentation de *Bajazet* : « Rien n'approchera jamais des divins endroits de Corneille » (19 janvier 1672).

Mais j'entrevois une autre raison d'estime pour cette critique, dont on a trop souvent négligé la précision et la portée. Elle n'est pas l'œuvre d'un professionnel ; elle n'est, pas plus que celle de Bussy, destinée au public, en quoi elle est aussi différente de celle de nos meilleurs feuilletonistes, un Saint-Victor, un Janin, un Weiss, un Lemaître ou un Faguet, que les mœurs littéraires du XVII^e^ siècle le sont de celles du XIX^e^. Elle n'a été dictée que par une agréable et fine curiosité. De même qu'on sollicite le sentiment de Bussy, exilé dans sa terre, sur telle ou telle œuvre récente qu'on lui envoie, de même on interroge vivement Saint-Évremond, dont l'autorité est déjà bien établie (a) sans qu'il ait pris la peine de « faire gémir les presses », sur la tragédie nouvelle, qu'il n'a pas eu, dans sa retraite de Hollande ou de Londres, l'heur d'applaudir. S'il condescend jusqu'à disserter sur l'*Alexandre*, c'est

(a) Et dont le souvenir est resté présent. Il a quitté la France en 1661, et, en 1693, Ninon de l'Enclos lui écrit : « Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéresse à votre vie à Londres comme si vous étiez ici... » De cet intérêt qui n'était pas fait que d'excellents souvenirs, qui restait toujours présent, elle donne encore une utile attestation dans une autre lettre, malheureusement non datée : « Il y « a vingt de vos lettres entre mes mains ; on les lit ici « avec admiration. Vous voyez que le bon goût n'est pas « fini en France. » (Giraud, III, 396 ; comp. p. 410).

qu'une dame de ses amies « que j'ai, dit-il, fort « vue en Angleterre et qui a l'esprit bien fait » l'a prié de lire la pièce et de lui envoyer son jugement. Il a pris la plume, il est vrai, mais il l'a fait moins par goût que par complaisance. Et il a insisté auprès de sa correspondante pour qu'elle ne montrât point sa lettre. En belle fille d'Ève qu'elle est, elle s'est bien gardée d'obéir. « Moins religieuse que « vous, écrit-il à M. de Lionne, à se gouverner « selon le sentiment de ses amis, il se trouve « qu'elle l'a montrée à tout le monde... »

Voilà, exactement, ce qu'était la critique du temps (a). Et cela nous change des formes, comme aussi des ambitions et des mœurs de la nôtre. Les écrivains du temps, les écrivains de théâtre surtout, n'avaient point à se soucier de

(a) Elle n'était ni professionnalisée, ni rendue exclusive des autres curiosités. Chez Bussy, chez Sévigné, comme chez notre auteur, un jugement, même motivé avec quelque développement, précède ou suit l'énoncé de nouvelles bien dissemblables et c'est la conversation qui se prolonge dans l'écrit. Il n'y a que la politique — il s'y était cruellement brûlé les doigts — qui indiffère à Saint Évremond : « Pour des nouvelles de paix ou de « guerre, écrit-il à Ninon, je ne vous en demande pas. « Je n'en écris point et je n'en reçois pas davantage. » De même, pour une œuvre de plus de conséquence, puisqu'il s'agit de ses *Mémoires*, La Rochefoucauld nous apprend qu'il ne les a pas rédigés « pour les faire voir », mais simplement pour amuser la curiosité de certain ami.

l'opinion de M. Un Tel, qui, tous les lundis, ou dès le lendemain de la représentation de leur pièce, peut formuler un arrêt qui, sans être décisif, influe sur le sentiment public, et donc sur la recette du soir. Il avait des juges, cela va de soi, mais ils étaient ailleurs que dans ces stalles d'orchestre où l'on prétend décider maintenant du sort d'une comédie. Ils étaient assis sur le « plateau », et c'est là, dans un contact infiniment plus proche (et parfois gênant) avec les acteurs, qu'ils écoutaient les répliques, suivaient les jeux de scène et échangeaient à demi-voix les premières impressions. Ces impressions, ils les communiquaient aux gens de leur monde, au sortir de la représentation (ainsi fait le marquis dans la *Critique de l'École des femmes*) (a) et peu à peu une opinion se formait, qui donnait le ton à la cour d'abord, à la ville ensuite.

La cour, mais qui donc l'a mieux jugée, à cet égard, que Molière, lorsqu'il met dans la bouche de Dorante, son porte-parole évident, cette appréciation de son autorité littéraire : « Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas (et « c'est à un auteur qu'il s'adresse)... que la « grande épreuve de toutes nos comédies, c'est

(a) *Critique de l'École des Femmes*, scène VII.

« le jugement de la cour ; que c'est son goût « qu'il faut étudier pour trouver l'art de réus- « sir ; *qu'il n'y a point de lieu où les décisions « soient si justes*, et, sans mettre en ligne de « compte tous les gens savants qui y sont, « que, du simple bon sens naturel et du com- « merce de tout le beau monde, on s'y fait « une manière d'esprit, qui, sans comparai- « son, juge plus finement des choses que tout « le savoir enrouillé des pédants. »

Racine est sans doute moins explicite dans ses préfaces, le seul endroit où il daigne, non sans une hauteur impatiente, discuter avec ceux qu'il appelle ses ennemis. Mais on peut les parcourir toutes. Sauf la mention d'un libelle de l'abbé de Villars ou une allusion perfide à Corneille, il n'y est question que de « quatre ou cinq auteurs », ou de « quelques personnes », ou encore de « certaines gens » dont la sentence lui fut défavorable et dont il combat ou méprise le jugement. Il parle de *censeurs*, qui sont des gens du monde, et non de *critiques*, qui seraient des professionnels, et il ne pense même pas à invoquer, une seule fois, le témoignage éloquent de Boileau, parce que Boileau, à ses yeux, importait moins que tel familier de l'Œil-de-Bœuf au succès d'une de ses tragédies.

Je m'excuse d'avoir tant appuyé sur des observations, qui n'ont peut-être pas le mérite de la nouveauté ; mais j'espère qu'on les trouvera opportunes dans le cas présent. Car elles justifient le prix que je crois qu'il convient d'attacher aux critiques de Saint-Évremond. Le principal défaut de celles-ci n'est donc pas de manquer d'autorité, pas plus qu'elles ne manquent de clairvoyance et, par endroits, de profondeur. Mais ce qu'on peut regretter, en les lisant, c'est qu'elles aient tenu si peu de place dans les préoccupations de ce grand seigneur, qui, lorsqu'il prend la plume, le fait avec nonchalance et comme s'il condescendait à quelque besogne, sinon indigne de son rang, du moins répugnant à son humeur indolente et fantasque.

Dans cette œuvre clairsemée, entrecoupée de longs silences, nonchalants plutôt que stériles (car la pensée chez lui reste active), il n'est pas trop malaisé d'établir les divisions, qui en manifestent la logique et en confirment la valeur.

Les Anciens ont, comme il convenait, occupé ce liseur délicat, qui est aussi un méditatif.

Dans un morceau sur la lecture et le choix des livres, il déclare tranquillement qu'il cherche à s'entretenir la vie « mieux par des agréments que par des instructions ». Mais il s'empresse d'ajouter que dans le petit choix de livres qu'il a fait, les latins lui sont particulièrement chers. Encore exprime-t-il le regret qu'on ait perdu la meilleure part de ceux qui avaient conservé à leur langue ses « grâces pures et naturelles ». Sans être toujours ennemi de l'affectation dans son style ni même dans les nuances de sa pensée, Saint-Évremond juge sainement celle qu'on rencontre dans les écrivains de l'âge d'Auguste. Et il n'y a pas qu'un trait heureux dans cette appréciation de l'auteur de l'*Art poétique* : « On me dira qu'Horace « avait très bon goût en toute chose ; c'est ce « qui me fait croire que ceux de son temps ne « l'avaient pas ; car son goût consistait princi- « palement à trouver le ridicule des autres. »

Il reste que Rome est, bien plus que l'Angleterre, la seconde patrie de son esprit. Ses annales l'ont préoccupé autant que ses écrivains, et le morceau essentiel qu'il nous a légué est un morceau d'histoire romaine. *Les Réflexions sur les divers génies du peuple romain* ont précédé l'immortel écrit de Montesquieu et ce n'est pas trop s'aventurer de dire qu'elles l'ont

préparé. Sans doute il y manque ce que l'étude comparée des législations devait inspirer de vues profondes, et Saint-Évremond a traité son sujet plus en moraliste qu'en érudit, à la manière de Plutarque, mais d'un Plutarque français, échauffé par la lecture des *Essais* de Montaigne. Sans s'interdire les grandes vues, il n'a pas dissimulé sa prédilection pour les portraits, qui étaient dans la manière du temps et qui amusaient davantage son esprit aiguisé. Ceux de Pyrrhus, d'Annibal, de Tibère, surtout celui d'Auguste, sont des modèles qu'on n'a pas surpassés en notre langue. La familiarité des sources y est évidente ; mais c'est la profondeur de l'observation qui en assure le prix vraiment rare. Il faut y joindre le parallèle d'Alexandre et de César, qui n'a pu trouver place dans les *Réflexions*, mais qui en reste inséparable.

De façon générale, Saint-Évremond nous semble respectueux des usages de l'histoire ; il pousse même le scrupule jusqu'à fuir ces succès faciles qu'une comparaison avec son temps lui eût, même sans intention de satire, permis d'obtenir en plus d'un endroit (a). A propos de l'er-

(a) Je fais exception pour le parallèle de Tacite et Salluste, qu'on lira plus loin, et où un éloge, d'ailleurs outré, de M. de Lionne s'intercale d'assez maladroite

reur d'Annibal, s'attardant après sa victoire de Cannes au lieu de marcher sur Rome, il lui arrivera de risquer une allusion à un incident de la Fronde, qui offrait une analogie, d'ailleurs assez faible, avec les hésitations de celui qu'il nous peint « presque aussi embarrassé après le gain d'une bataille qu'auparavant ». Mais il le fait en des termes si enveloppés, qu'une note de son premier éditeur, de Maizeaux, a été nécessaire pour éclaircir le doute où il nous eût laissé autrement. Le cas est remarquable. Il l'est d'autant plus que, pareil à ses contemporains, et plus encore à ses devanciers, il ne néglige aucune occasion de rapporter aux héros de l'antiquité les actes et les paroles des gens de son temps, et que, dans le blâme ou dans l'éloge, il ne connaît pas de meilleure caractéristique que celle dont une comparaison, extraite des souvenirs classiques, lui fournit les termes.

En somme, pour bien apprécier ses *Réflexions*, il faut se souvenir qu'elles datent de l'époque où d'Ablancourt et d'autres traducteurs rapprochaient, si l'on peut dire, les

---

façon. Mais n'oublions pas que ce parallèle est une lettre adressée à Is. Vossius. Morceau d'apparat, si l'on veut, il garde quelque chose de la familiarité d'une communication particulière.

écrits de Xénophon et surtout ceux de César, de Quinte-Curce, etc., du goût et de la connaissance de chacun. Pour cette société, les exploits des Grecs et des Romains n'étaient pas seulement destinés à l'instruction de la jeunesse, mais conservaient la fraîcheur émouvante de leçons morales, bonnes à recevoir et à méditer dans le quotidien, occupaient les entretiens du beau monde et retrouvaient, sur la scène, grâce au génie de Corneille, toute la vivacité et l'actualité du réel. En relisant les *Réflexions*, on comprend mieux la révolution littéraire opérée par l'auteur d'*Horace*, de *Cinna*, de *La Mort de Pompée*. Le style même nous aide à cette initiation, devenue (confessons-le) plus chanceuse que nos pédagogues ne veulent le reconnaître. Il est, comme celui de Corneille, riche en antithèses ; il n'ignore pas la pointe, le mot rare ou détourné de son acception ordinaire. La phrase, savamment construite, est d'un moraliste, qui calcule ses effets et n'est pas fâché de produire de ces surprises qui engagent à réfléchir. En nous déconcertant parfois, l'auteur oublie qu'il est historien ; ou plutôt il l'est autrement que nos habitudes d'esprit ne le tolèrent (a). A propos du désinté-

(a) Toujours il insiste sur les raisons morales, et il les mêle habilement à celles qui se fondent sur les

ressement de Fabricius, et non sans un soupçon de paradoxe, ne va-t-il pas jusqu'à retirer à ce Romain une part de son mérite, parce qu'il se pourrait bien, dit-il, qu'il eût été de ces gens pour qui « se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisir que de peines » ! Voilà une réflexion d'une opportunité qu'on peut trouver contestable. En tout cas, on en chercherait en vain l'équivalent dans les lourds volumes de Mommsen.

Cette veine morale traverse tout l'œuvre de Saint-Évremond ; elle confère à sa correspondance, même à ses moindres billets, un charme qui tient à la discrétion avec laquelle ce grand désabusé s'exprime sur la sottise des uns et l'ignominie des autres. Dans ses considérations sur les historiens de Rome, elle reste apparente. Lorsqu'il reproche à Tacite d'avoir simplifié à l'excès les ressorts qui déterminaient la politique de Tibère, il se fonde moins sur

---

temps, les institutions, les mœurs et les hommes. S'agit-il de plaider pour ce voluptueux de Pétrone les circonstances atténuantes, il écrit : « En cela, comme en la plupart des choses de l'histoire, il faut regarder la différence des temps ». Ailleurs il revanchera les héroïnes les moins sympathiques de Corneille, et jusqu'à Rodogune, contre M. de Barillon, en opposant à la fâcheuse impression de théâtre de celui-ci les considérations de caractère et de situation qui justifient Corneille.

des textes que sur ses propres réflexions. Il loue le naturel de Salluste, parce qu'il le juge plus proche de cette vérité moyenne qu'il est toujours périlleux de dédaigner. Même en caractérisant, avec une minutie qui est rare chez lui, la personne et l'œuvre de Pétrone, il ne se dégage pas d'une méthode qui était plus goûtée alors que maintenant. Et son ingéniosité, qui n'est pas ordinaire, consiste justement à concilier ses scrupules de moraliste avec ses intimes préférences pour l'auteur du *Satyricon*. Celles-ci l'entraînent un peu loin, c'est vrai, et on peut regretter, au point de vue littéraire, l'éloge outré qu'il fait de l'art de ce dilettante, notamment lorsqu'il soutient qu'il « est peut-« être le seul de l'antiquité qui ait su parler de « galanterie ». Mais on peut concevoir que le goût de Saint-Évremond pour les finesses et les audaces d'un écrivain, grand seigneur comme lui, l'ait entraîné un peu au delà de cette justesse moyenne où ses avis se maintiennent à l'ordinaire. Le réalisme de Pétrone lui agrée, comme la vérité, pourtant étrangement ornée, de Lucain. Il reporte sur ce dernier le mérite de ses héros, dont il proclame « la juste et véritable grandeur ». De même il ne cache pas sa préférence pour Hector, cent fois plus humain que cette belle et fière brute d'Achille.

Tout cela est logique et prévu chez un moraliste, qui n'hésite pas à rabaisser la poésie au niveau des préoccupations moyennes de l'humanité.

J'ai cru devoir insister sur les fondements de la critique des Anciens qui, fragmentée et présentée sous des formes tantôt dissertantes, tantôt plus libres et comme en marge d'un aimable entretien, constitue pourtant la maîtresse-pièce d'un ensemble assez respectable pour s'imposer à nous. Même lorsqu'il juge les modernes — c'est-à-dire quelques auteurs de son temps — Saint-Évremond est invinciblement ramené à ces modèles, que l'époque tenait bien plus proches des regards que le temps actuel. Mais, et voici la différence avec Boileau et ses émules, ce grand seigneur, vivant en Hollande ou à Londres, est infiniment moins asservi, qu'on ne l'était en France, aux règles littéraires qu'on énonçait dans les collèges et dont la soi-disant infaillibilité restait un dogme pour la vie. Bien qu'il ignore l'anglais et le néerlandais, il sait que d'autres écrivains, moins assujettis à la tradition classique, sont lus, applaudis et imités à leur tour dans d'autres pays que le sien ; peut-être même (et ce serait sujet à vérification) s'est-il pénétré à La Haye (si proche de Leyde, où l'érudition

franco-allemande confluait avec l'indigène) de cette distinction si nette, qui ne fut faite que plus tard ailleurs, et qui classe séparément l'étude philologique des Anciens et la religion esthétique de leur art et de leurs lettres.

Cette « modernité » de Saint-Évremond n'est pas indifférente. Elle s'avère encore à d'autres endroits, lorsqu'il s'insurge contre l'imitation pédestre, et pour ainsi dire servile, à laquelle l'étude des modèles grecs et latins conduisait d'inéluctable façon trop d'écrivains de ce temps : « Je veux, écrit-il à Madame de Mazarin, « je veux qu'ils nous apprennent à bien pen- « ser ; mais je n'aime pas à me servir de leurs « pensées. Ce que nous voyons d'eux avait la « grâce de la nouveauté, lorsqu'ils le faisaient ; « ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de « siècle en siècle et est tombé comme éteint dans « l'entendement de nos auteurs (a). » Ailleurs encore, on ne peut rester inattentif au soin qu'il apporte de mentionner les écrits des Anglais, des Italiens et des Espagnols. Cet élargissement de l'horizon, chez un critique du XVII^e^ siècle, est la chose unique, et il n'en faudrait pas davantage pour classer à part celui que ses voyages et l'étendue de sa curiosité

(a) Giraud, III, 178-9. La suite vaudrait d'être citée.

avaient rendu apte à des comparaisons aussi piquantes qu'elles sont instructives (a).

Sur le reste il y aurait matière à plus d'une observation. Qu'après Bussy et Madame de Sévigné, Saint-Évremond garde à Corneille la chaleur d'un culte né des émotions les plus profondes de sa jeunesse, cela n'a pas de quoi surprendre (b). *Le Cid*, *Horace*, *Cinna* ne sont pas que des œuvres, ce sont des dates de leur sensibilité pour ceux qui, comme lui, avaient vécu les jours mélancoliques et glorieux de la minorité de Louis XIV. Louons-le, du moins, d'avoir, en comparant Corneille et Racine, su rendre à celui-ci une justice un peu lente, qu'il semble que d'autres lui refusèrent jusqu'au bout. Le parallèle que La Bruyère a tracé de Corneille et de Racine est dans toutes les mémoires. Celui qu'on lit dans une lettre à Madame Mazarin, pour être moins creusé, ne doit rien à l'auteur des *Caractères*, et pourtant

(a) Ce n'est pas simple hasard, si, dans une lettre où il remercie Corneille d'avoir été touché de son jugement sur ses pièces, il s'appuie sur le sentiment de l'anglais Waller et du savant Vossius, « le plus grand admirateur de la Grèce ». Ce faisant, ne sentez-vous pas qu'il élargit singulièrement l'horizon littéraire, si étroit là où Boileau formule ses oracles ?

(b) Ne s'aventure-t-il pas à dire, dans une lettre à M. de Lionne (Giraud, III, 66) : « Les Anciens ont « appris à Corneille à bien penser, et il pense mieux « qu'eux ? »

il mérite de rester à côté de l'autre : « Dans la « tragédie, Corneille ne souffre point d'égal, « Racine, de supérieur, la diversité des carac- « tères permettant la concurrence, si elle ne « peut établir l'égalité. Corneille se fait admi- « rer par l'expression d'une grandeur d'âme « héroïque, par la force des passions, par la « sublimité du discours. Racine trouve son « mérite en des sentiments plus naturels, en « des pensées plus nettes, dans une diction « plus pure et plus facile. Le premier enlève « l'âme, l'autre gagne l'esprit ; celui-ci ne « donne rien à censurer au lecteur, celui-là ne « laisse pas le spectateur en état d'examiner. « Dans la conduite de l'ouvrage, Racine, plus « circonspect ou se défiant de lui-même, s'at- « tache aux Grecs, qu'il possède parfaitement ; « Corneille, profitant des lumières que le temps « apporte, trouve des beautés qu'Aristote ne « connaissait pas (a). »

On chercherait en vain dans l'œuvre de Bussy un retour aussi favorable chez un vieil et fidèle admirateur de Corneille. En revanche

(a) La lettre à Madame de Mazarin, où figure ce parallèle, est datée de 1692. Mais rien ne prouve qu'il n'ait pas été conçu antérieurement. La 1re édition des *Caractères* (1688) renferme le parallèle fameux de La Bruyère ; mais déjà le baron de Longepierre avait publié le sien (Deltour, *op. cit.*, p. 405, sq.).

Saint-Évremond s'accorde avec Bussy, lorsqu'il admire Benserade, et leurs raisons sont les mêmes, ce qui est fait pour nous engager à la circonspection, nous qui jugeons de si haut cet amuseur cher à Louis. Avec Bussy il n'est pas moins d'accord pour louer Voiture, et si l'on daigne consulter La Bruyère au chapitre des « Ouvrages de l'esprit », on notera une concordance troublante entre des esprits venus de si loin pour défendre une réputation trop abolie. Deux lignes sur Boileau et autant sur La Fontaine sont trop conformes à notre sentiment pour qu'il soit utile d'épiloguer (Giraud, III, 286). Mais le fabuliste-conteur a échangé des lettres et des vers, du reste délicieux, avec Saint-Évremond, lorsqu'il fut sollicité de venir à Londres, en 1687. Tout en faisant la part de la courtoisie dans ce commerce épistolaire, on y sent la réciprocité d'une estime qui, chez notre auteur, se double d'un sentiment admiratif plus prononcé ; le « tout grand poète que vous êtes », n'est pas une simple formule, sous une telle plume, et le mot valait d'être recueilli au passage (a).

Au surplus, la poésie n'est déjà plus pour lui

(a) Giraud, III, p. 370. Pour Bussy, plus net encore, puisqu'il fait allusion à l'admiration des « siècles suivants », voyez Gérard-Gailly, *op. cit.*, p. 341.

ce qu'elle avait été pour un Racine ou un Boileau, quelque chose de vivant, se mêlant aux mouvements du cœur et au flux de la vie. D'un trait sec, et qui nous glace, avouons-le, il écrit : « La poésie demande un génie particu-« lier, qui ne s'accommode pas trop avec le « bon sens. Tantôt, c'est le langage des dieux, « tantôt c'est le langage des fous ; rarement « celui d'un honnête homme. » Il continue sur ce ton dédaigneux ; mais c'est assez, c'est trop pour nous. Nous voilà fixés ; Saint-Évremond est le très distingué précurseur d'une génération, qui, avec Fénelon, Fontenelle, La Motte-Houdart, etc., professera les sentiments les moins favorables à l'art des vers, n'hésitera pas à abréger les ouvrages d'Homère, parce qu'elle les estime longs et ennuyeux, et préparera l'œuvre de stérilisation du siècle dont tous les grands hommes n'écrivent guère qu'en prose. Déjà les vers de Saint-Évremond nous annoncent, avec moins de brillant, ceux de Voltaire, et, à un siècle de distance, ils font écho — un écho aigrelet — à ceux du Prince de Ligne. Mais, si cette constatation n'est pas trop flatteuse pour la sensibilité de l'homme, elle ne nous autorise pas à sous-évaluer la qualité de son esprit.

NOTE

Faut-il, après ce qu'on vient de lire, justifier le choix et la classification des œuvres dont est composé ce petit volume ? J'espère que non. Du moment où l'on voulait ne montrer qu'une face de ce talent ingénieux et varié, il devenait fatal qu'on laissât de côté les morceaux les plus fameux de sa verve, familiers aux anthologies, ses *Conversations*, ses *Réflexions* sur Rome, sa correspondance. Ce qu'on publie ici a le mérite essentiel de former un tout, bien cohérent, et d'apporter la notion, nouvelle en somme, d'une œuvre critique qui, en importance et en originalité, ne le cède à nulle autre au XVII^e^ siècle. Les textes sont empruntés à l'excellent choix en 3 volumes de M. Giraud, *Œuvres mêlées* de Saint-Évremond, Paris, Techener, MDCCCLXV. L'introduction de cet ouvrage, le livre de G. Merlet (Paris, Sauton, 1870), la thèse de M. W. M. Daniels, *Saint-Évremond en Angleterre* (Versailles, 1907), enfin l'article cité de Sainte-Beuve, m'ont été particulièrement utiles. J'ai adopté l'orthographe du nom avec un *d*, qui est celle des anciennes éditions, des critiques précités, de Sainte-Beuve et de M. Lanson.

PORTRAIT DE SAINT-ÉVREMOND PEINT PAR LUI-MÊME

C'est un philosophe également éloigné du superstitieux et de l'impie ; un voluptueux, qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche que d'inclination pour les plaisirs ; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance ; il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il fallait du bien pour les commodités d'une longue vie. Vieux, il a de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à pouvoir être misérable. Il se loue de la nature ; il ne se plaint point de la fortune ; il hait le crime ; il souffre les fautes, il plaint le malheureux ; il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais, pour les décrier ; il trouve ce qu'ils ont de ridicule, pour s'en réjouir ; il se fait un plaisir secret de le connaître ; il s'en ferait un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchait.

La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de livres et charger sa mémoire d'une infinité

de choses, aux dépens de son jugement ; il ne s'attache point aux écrits les plus savants, pour acquérir la science, mais aux plus sensés, pour fortifier sa raison ; tantôt, il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût, tantôt les plus agréables pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dépeindre, tel qu'il est dans l'amitié et dans la religion : en l'amitié, plus constant qu'un philosophe, plus sincère qu'un jeune homme de bon naturel, sans expérience ; à l'égard de la religion,

De justice et de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété.
Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté,
Dans le sein de la Providence
Il trouve son repos et sa félicité.

SUR LA MORALE D'ÉPICURE

A la moderne Leontium (a).

Vous voulez savoir si j'ai fait ces *Réflexions sur la doctrine d'Épicure*, qu'on m'attribue. Je pourrais m'en faire honneur, mais je n'aime pas à me donner du mérite que je n'ai point, et je vous dirai ingénument qu'elles ne sont pas de moi. J'ai un grand désavantage, en ces petits traités qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas ; et parmi les choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises, que je ne prends pas la peine de désavouer. A l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation. Qu'on se défait de l'amour-propre difficilement ! Je le quitte comme auteur, je le reprends comme philosophe, sentant une volupté secrète à négliger ce qui fait le soin de tous les autres.

Le mot de *Volupté* me rappelle Épicure ; et

(a) Ninon de Lenclos. Bret, dans ses mémoires biographiques sur celle-ci, s'étonne et s'indigne qu'on lui ait donné ce surnom qu'il estime désobligeant pour elle.

je confesse que, de toutes les opinions des philosophes, touchant le souverain bien, il n'y en a point qui me paraisse si raisonnable que la sienne. Il serait inutile d'apporter ici des raisons, cent fois dites par les épicuriens : que l'amour de la volupté et la fuite de la douleur sont les premiers et les plus naturels mouvements, qu'on remarque aux hommes ; que les richesses, la puissance, l'honneur, la vertu, peuvent contribuer à notre bonheur ; mais que la jouissance du plaisir, la volupté, pour tout dire, est la véritable fin où toutes nos actions se rapportent. C'est une chose assez claire d'elle-même, et j'en suis pleinement persuadé. Cependant, je ne conçois pas bien quelle était la *Volupté* d'Épicure : car je n'ai jamais vu de sentiments si divers que ceux qu'on a eus sur les mœurs de ce philosophe. Des philosophes, et de ses disciples même, l'ont décrié comme un sensuel et un paresseux, qui ne sortait de son oisiveté que par la débauche. Toutes les sectes se sont opposées à la sienne. Des magistrats ont considéré sa doctrine comme pernicieuse au public. Cicéron, si juste et si sage dans ses opinions, Plutarque, si estimé par ses jugements, ne lui ont pas été favorables ; et, pour ce qui regarde les chrétiens, les Pères l'ont fait passer pour le plus grand et le plus dangereux de tous les impies. Voilà ses ennemis ; voici ses partisans.

Métrodore, Hermacus, Ménécée, et beaucoup d'autres qui philosophaient avec lui, ont eu autant de vénération que d'amitié pour sa personne. Diogène Laërce ne pouvait pas écrire sa vie plus avantageusement pour sa réputation. Lucrèce a été son adorateur ; Sénèque, tout ennemi de sa secte qu'il était, a parlé de lui avec éloge. Si des villes l'ont eu en horreur, d'autres lui ont érigé des statues ; et parmi les chrétiens, si les Pères l'ont décrié, M. Gassendi et M. Bernier le justifient.

Au milieu de toutes ces autorités, opposées les unes aux autres, quel moyen y a-t-il de décider ? Dirai-je qu'Épicure est un corrupteur de bonnes mœurs, sur la foi d'un philosophe jaloux, ou d'un disciple mécontent, qui aura pu se laisser aller au ressentiment de quelque injure ? D'ailleurs, Épicure ayant voulu ruiner l'opinion qu'on avait de la Providence et de l'immortalité de l'âme, ne puis-je pas me persuader raisonnablement que le monde s'est soulevé contre une doctrine scandaleuse, et que la vie du philosophe a été attaquée, pour décréditer plus facilement ses opinions ? Mais si j'ai de la peine à croire ce que ses ennemis et ses envieux en ont publié, aussi ne croirai-je pas aisément ce qu'en osent dire ses partisans.

Je ne crois pas qu'il ait voulu introduire une volupté plus dure que la vertu des stoïques. Cette

jalousie d'austérité me paraît extravagante, dans un philosophe voluptueux, de quelque manière qu'on tourne sa volupté. Beau secret de déclamer contre une vertu qui ôte le sentiment au sage, pour établir une volupté qui ne lui souffre point de mouvement ! Le sage des stoïciens est un vertueux insensible ; celui des épicuriens, un voluptueux immobile. Le premier est dans les douleurs, sans douleur ; le second goûte une volupté, sans volupté. Quel sujet avait un philosophe, qui ne croyait pas l'immortalité de l'âme, de mortifier ses sens ? Pourquoi mettre le divorce entre deux parties composées de même matière, qui devaient trouver leur avantage dans le concert et l'union de leurs plaisirs ?

Je pardonne à nos religieux la triste singularité de ne manger que des herbes, dans la vue qu'ils ont d'acquérir par là une éternelle félicité ; mais qu'un philosophe, qui ne connaît d'autres biens que ceux de ce monde, que le docteur de la volupté se fasse un ordinaire de pain et d'eau, pour arriver au souverain bonheur de la vie, c'est ce que mon peu d'intelligence ne comprend point. Je m'étonne qu'on n'établisse pas la volupté d'un tel Épicure dans la mort ; car, à considérer la misère de sa vie, son souverain bien devait être à la finir. Croyez-moi, si Horace et Pétrone se l'étaient figuré comme on le dépeint, ils ne l'au-

raient pas pris pour leur maître dans la science des plaisirs.

La piété qu'on lui donne pour les dieux n'est pas moins ridicule que la mortification de ses sens. Ces dieux oisifs, dont il ne voyait rien à espérer ni à craindre ; ces dieux impuissants ne méritaient pas la fatigue de son culte. Et qu'on ne me dise point qu'il allait au temple, de peur de s'attirer les magistrats et de scandaliser les citoyens ; car il les eût bien moins scandalisés, pour n'assister pas aux sacrifices, qu'il ne les choqua, par des écrits qui détruisaient des dieux établis dans le monde, ou ruinaient au moins la confiance qu'on avait en leur protection.

Mais quel sentiment avez-vous d'Épicure, me dira-t-on ? Vous ne croyez ni ses amis, ni ses ennemis, ni ses adversaires, ni ses partisans ; quel peut être le jugement que vous en faites ? Je pense qu'Épicure était un philosophe fort sage, qui, selon les temps et les occasions, aimait la volupté en repos, ou la volupté en mouvement ; et de cette différence de volupté est venue celle de la réputation qu'il a eue. Timocrate et ses autres ennemis l'ont attaqué par les plaisirs sensuels : ceux qui l'ont défendu n'ont parlé que de sa volupté spirituelle. Quand les premiers l'ont accusé de la dépense qu'il faisait à ses repas, je me persuade que l'accusation était bien fondée :

quand les autres ont fait valoir ce petit morceau de fromage qu'il demandait, pour faire meilleure chère que de coutume, je crois qu'ils ne manquaient pas de raison. Lorsqu'on dit qu'il philosophait avec Léontium, on dit vrai : lorsqu'on soutient qu'il se divertissait avec elle, on ne ment pas. *Il y a temps de rire et temps de pleurer*, selon Salomon : temps d'être sobre et temps d'être sensuel, selon Épicure. Outre cela, un homme voluptueux l'est-il également toute sa vie ? Dans la religion, le plus libertin devient quelquefois le plus dévot ; dans l'étude de la sagesse, le plus indulgent aux plaisirs se rend quelquefois le plus austère. Pour moi, je regarde Épicure autrement dans la jeunesse et la santé que dans la vieillesse et la maladie.

L'indolence et la tranquillité, ce bonheur des malades et des paresseux, ne pouvait pas être mieux exprimé qu'il ne l'est dans ses écrits : la volupté sensuelle n'est pas moins bien expliquée, dans un passage formel qu'allègue Cicéron expressément. Je sais qu'on n'oublie rien, pour le détruire, ou pour l'éluder : mais des conjectures peuvent-elles être comparées avec le témoignage de Cicéron, qui avait tant de connaissance des philosophes de la Grèce et de leur philosophie ? Il vaudrait mieux rejeter, sur l'inconstance de la nature humaine, l'inégalité de notre esprit. Où est

l'homme si uniforme qui ne laisse voir de la contrariété dans ses discours et dans ses actions ? Salomon mérite le nom de SAGE, autant qu'Épicure, pour le moins, et il s'est démenti également, dans ses sentiments et dans sa conduite. Montaigne, étant jeune encore, a cru qu'il fallait penser éternellement à la mort, pour s'y préparer : approchant de la vieillesse, *il chante*, dit-il, *la palinodie* : voulant qu'on se laisse conduire doucement à la nature qui nous apprendra assez à mourir.

M. Bernier, ce grand partisan d'Épicure, avoue aujourd'hui qu'*après avair philosophé cinquante ans, il doute des choses qu'il avait cru les plus assurées*. Tous les objets ont des faces différentes, et l'esprit, qui est dans un mouvement continuel, les envisage différemment, selon qu'il se tourne ; en sorte que nous n'avons, pour ainsi dire parler, que de nouveaux aspects, pensant avoir de nouvelles connaissances. D'ailleurs l'âge apporte de grands changements dans notre humeur, et du changement de l'humeur se forme bien souvent celui des opinions. Ajoutez que les plaisirs des sens font mépriser, quelquefois, les satisfactions de l'esprit, comme trop sèches et trop nues, et que les satisfactions de l'esprit, délicates et raffinées, font mépriser, à leur tour, les voluptés des sens, comme grossières. Ainsi, l'on

ne doit pas s'étonner que, dans une si grande diversité de vues et de mouvements, Épicure, qui a plus écrit qu'aucun philosophe, ait traité différemment la même chose, selon qu'il peut l'avoir différemment pensée ou sentie.

Quel besoin y a-t-il de ce raisonnement général, pour montrer qu'il a pu être sensible à toutes sortes de voluptés ? Qu'on le considère dans son commerce avec les femmes, et on ne croira pas qu'il ait passé tant de temps avec Léontium et avec Thémisto, à ne faire que philosopher. Mais, s'il a aimé la jouissance, en voluptueux, il s'est ménagé, en homme sage. Indulgent aux mouvements de la nature, contraire aux efforts, ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, il voulait que la sobriété fût une économie de l'appétit, et que le repas qu'on faisait ne pût jamais nuire à celui qu'on devait faire : *Sic præsentibus voluptatibus utaris, ut futuris non noceas.* Il dégageait les voluptés de l'inquiétude qui les précède, et du dégoût qui les suit. Comme il tomba dans les infirmités et dans les douleurs, il mit le souverain bien dans l'indolence : sagement, à mon avis, pour la condition où il se trouvait ; car la cessation de la douleur est la félicité de ceux qui souffrent. Pour la tranquillité de l'esprit, qui faisait l'autre partie de son bonheur, ce n'est qu'une

simple exemption de trouble : mais, qui ne peut plus avoir de mouvements agréables, est heureux de pouvoir se garantir des impressions douloureuses.

Après tant de discours, je conclus que l'indolence et la tranquillité doivent faire le souverain bien d'Épicure infirme et languissant. Pour un homme qui est en état de pouvoir goûter les plaisirs, je crois que la santé se fait sentir elle-même, par quelque chose de plus vif que l'indolence, comme une bonne disposition de l'âme veut quelque chose de plus animé qu'un état tranquille. Nous vivons au milieu d'une infinité de biens et de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns, et blessés des autres : sans tant de philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens, aussi délicieusement qu'il est possible, et nous accommoder aux maux, aussi patiemment que nous le pouvons.

SUR LES POÈMES DES ANCIENS

Il n'y a personne qui ait plus d'admiration que j'en ai, pour les ouvrages des anciens. J'admire le dessein, l'économie, l'élévation de l'esprit, l'étendue de la connaissance : mais le changement de la religion, du gouvernement, des mœurs, des manières, en a fait un si grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel art, pour entrer dans le goût et dans le génie du siècle où nous sommes.

Et certes mon opinion doit être trouvée raisonnable par tous ceux qui prendront la peine de l'examiner. Car si l'on donne des caractères tout opposés, lorsqu'on parle du Dieu des Israélites et du Dieu des chrétiens, quoique ce soit la même divinité ; si on parle tout autrement du dieu des batailles, de ce dieu terrible qui commandait d'exterminer jusqu'au dernier des ennemis, que de ce Dieu patient, doux, charitable qui ordonne qu'on les aime ; si la création du monde est décrite avec un génie, la rédemption des hommes avec un autre ; si l'on a besoin d'un genre d'éloquence, pour prêcher la grandeur du père qui a tout fait, et d'un autre, pour exprimer l'amour du fils qui a voulu tout souffrir ; comment ne faudrait-il

pas un nouvel art et un nouvel esprit, pour passer des faux dieux au véritable, pour passer de Jupiter, de Cybèle, de Mercure, de Mars, d'Apollon, à Jésus-Christ, à la Vierge et à nos anges et à nos amis ?

Otez les dieux à l'antiquité, vous lui ôtez tous ses poèmes : la constitution de la Fable est en désordre ; l'économie en est renversée. Sans la prière de Thétis à Jupiter, et le songe que Jupiter envoie à Agamemnon, il n'y a point d'ILIADE ; sans Minerve, point d'ODYSSÉE ; sans la protection de Jupiter et l'assistance de Vénus, point d'ÉNÉIDE. Les dieux assemblés au ciel délibéraient de ce qui devait se faire sur la terre ; c'étaient eux qui formaient les résolutions, et qui n'étaient pas moins nécessaires pour les exécuter, que pour les prendre. Ces chefs immortels des partis des hommes concertaient tout, animaient tout, inspiraient la force et le courage, combattaient eux-mêmes ; et à la réserve d'Ajax qui ne leur demandait que de la lumière, il n'y avait pas un combattant considérable, qui n'eût son dieu sur son chariot, aussi bien que son écuyer : le dieu pour conduire son javelot ; l'écuyer pour la conduite de ses chevaux. Les hommes étaient de pures machines que de secrets ressorts faisaient mouvoir ; et ces ressorts n'étaient autre chose que l'inspiration de leurs déesses et de leurs dieux.

La divinité que nous servons est plus favorable à la liberté des hommes. Nous sommes entre ses mains comme le reste de l'univers, par la dépendance ; nous sommes entre les nôtres, pour délibérer et pour agir. J'avoue que nous devons toujours implorer sa protection. Lucrèce la demande lui-même ; et, dans le livre où il combat la Providence, de toute la force de son esprit, il prie, il conjure ce qui nous gouverne d'avoir la bonté de détourner les malheurs :

Quod procul a nobis flectat natura gubernans !

Cependant il ne faut pas faire entrer en toutes choses cette majesté redoutable, dont il n'est pas permis de prendre le nom en vain. Que les fausses divinités soient mêlées en toutes sortes de fictions, ce sont fables elles-mêmes, vains effets de l'imagination des poètes. Pour les chrétiens, ils ne donneront que des vérités à Celui qui est la vérité pure et ils accommoderont tous leurs discours à sa sagesse et à sa bonté.

Ce grand changement est suivi de celui des mœurs, qui, pour être aujourd'hui civilisées et adoucies, ne peuvent souffrir ce qu'elles avaient de farouche et de sauvage en ce temps-là. C'est ce changement qui nous fait trouver si étrange les injures féroces et brutales que disent Achille et Agamemnon. C'est par là qu'Agamemnon

nous est odieux, lorsqu'il ôte la vie à ce Troyen, à qui Ménélas l'avait donnée. Ménélas, pour qui se faisait la guerre, lui pardonne généreusement ; Agamemnon, le roi des rois, qui devait des exemples de vertu à tous les princes et à tous les peuples, le lâche Agamemnon tue ce misérable de sa propre main. C'est par là qu'Achille nous devient en horreur, lorsqu'il tue le jeune Lycaon, qui lui demandait la vie si tendrement. C'est par là que nous haïssons jusqu'à ses vertus, lorsqu'il attache le corps d'Hector à son chariot et qu'il le traîne inhumainement au camp des Grecs. Je l'aimais vaillant, je l'aimais ami de Patrocle ; la cruauté de son action me fait haïr sa valeur et son amitié. C'est tout le contraire pour Hector. Ses bonnes qualités reviennent dans notre esprit : nous le regrettons davantage ; son idée, devenue plus chère, s'attire tous les sentiments de notre affection.

Et qu'on ne dise point, en faveur d'Achille, qu'Hector a tué son cher Patrocle. Le ressentiment de cette mort ne l'excuse point auprès de nous. Une douleur qui lui permet de suspendre sa vengeance, et d'attendre ses armes avant que d'aller combattre ; une douleur si patiente ne le devait pas pousser à cette barbarie, le combat fini. Mais dégageons l'amitié de notre aversion. La plus douce, la plus tendre des vertus, ne produit

point des effets si contraires à sa nature. Achille les a trouvés dans le fonds de son naturel. Ce n'est point l'ami de Patrocle, c'est à l'inhumain, à l'inexorable Achille qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aisément. Cependant les vices des héros ne retomberont pas sur le poète. Homère a plus songé à peindre la nature, telle qu'il la voyait, qu'à faire des héros fort accomplis. Il les a dépeints avec plus de passions que de vertus ; les passions étant du fond de la nature, et les vertus n'étant purement établies en nous que par les lumières d'une raison instruite et enseignée.

La politique n'avait pas encore lié les hommes par les nœuds d'une société raisonnable ; elle ne les avait pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étaient pas assez nettement détachées des mauvaises. Ulysse était prudent et timide, précautionné contre les périls, industrieux pour en sortir ; vaillant quelquefois, lorsqu'il y avait moins de danger à l'être, qu'à ne l'être pas. Achille était vaillant et féroce ; et (ce qu'Horace n'a pas voulu mettre dans le caractère qu'il en a donné) se relâchant quelquefois à des puérilités fort grandes. Sa nature, incertaine et mal réglée, produisait des mœurs, tantôt farouches, tantôt puériles ; tantôt il traînait le corps d'Hector, en barbare ; tantôt il priait la déesse sa mère, en

enfant, de chasser les mouches de celui de Patrocle, son cher ami.

Les manières ne sont pas moins différentes que les mœurs. Deux héros, animés pour le combat, ne s'amuseraient point aujourd'hui à se conter leur généalogie ; mais il est aisé de voir dans l'*Iliade*, dans l'*Odyssée* et dans l'*Énéide* même, que cela se pratiquait. On discourait avant que de se battre, comme on harangue en Angleterre avant que de mourir.

Pour les comparaisons, la discrétion nous en fera moins faire : le bon sens les rendra justes ; l'invention, nouvelles. Le *soleil*, la *lune*, les *étoiles*, les *éléments* ne leur prêteront plus une magnificence usée ; les *loups*, les *bergers*, les *troupeaux* ne nous fourniront plus une simplicité trop connue.

Il me paraît qu'il y a une infinité de comparaisons qui se ressemblent plus que les choses comparées. Un milan qui fond sur une colombe, un épervier qui charge de petits oiseaux, un faucon qui fait sa descente : tous ces oiseaux ont plus de rapport entre eux par la rapidité de leur vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuosité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des noms de *milan*, d'*épervier*, de *faucon*, vous ne verrez que la même chose. La violence d'un *tourbillon* qui déracine les arbres, ressemble plus à celle d'une tempête qui fait quelque autre désordre,

qu'aux objets avec qui on fait la comparaison. Un lion que la faim chasse de sa caverne, un lion poursuivi par les chasseurs, une lionne furieuse et jalouse de ses petits, un lion contre qui tout un village s'assemble, et qui ne laisse pas de se retirer fièrement avec orgueil : c'est un lion diversement représenté, mais toujours lion, qui ne donne pas des idées assez différentes.

Quelquefois les comparaisons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet, qui fait mal à propos une diversion. Je m'attache à considérer deux armées, qui vont se choquer, et je prends l'esprit d'un homme de guerre, pour observer la contenance, l'ordre, la disposition des troupes : tout d'un coup, on me transporte au *bord d'une mer que les vents agitent*, et je suis plus près de voir des vaisseaux brisés, que des bataillons rompus. Ces vastes pensées que la mer me donne, effacent les autres. On me représente *une montagne tout en feu* et *une forêt toute embrasée*. Où ne va point l'idée d'un embrasement ? Si je n'étais bien maître de mon esprit, on me conduirait insensiblement à l'imagination de la fin du monde. De cet embrasement si affreux, on me fait passer à un *éclat terrible de nues enfermées dans un vallon* ; et, à force de diversions, on me détourne tellement de la première image qui m'attachait, que je perds entièrement celle du combat.

Nous croyons embellir les objets en les comparant à des êtres éternels, immenses, infinis ; et nous les étouffons, au lieu de les relever. Dire qu'une femme est *aussi belle que M*me *Mazarin*, c'est la louer mieux que si on la comparait au soleil ; car le sublime et le merveilleux font honneur ; l'impossible et le fabuleux détruisent la louange qu'on veut donner.

La vérité n'était pas du goût des premiers siècles : un mensonge utile, une fausseté heureuse faisait l'intérêt des imposteurs et le plaisir des crédules. C'était le secret des grands et des sages, pour gouverner les peuples et les simples. Le vulgaire, qui respectait les erreurs mystérieuses, eût méprisé des vérités toutes nues : la sagesse était de l'abuser. Le discours s'accommodait à un usage si avantageux : ce n'était que fictions, allégories, paraboles ; rien ne paraissait comme il est en soi : des dehors spécieux et figurés couvraient le fond de toutes choses ; de vaines images cachaient les réalités, et des comparaisons trop fréquentes détournaient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amusement des ressemblances.

Le génie de notre siècle est tout opposé à cet esprit de fables et de faux mystères. Nous aimons les vérités déclarées ; le bon sens prévaut aux illusions de la fantaisie ; rien ne nous contente

aujourd'hui, que la solidité et la raison. Ajoutez à ce changement de goût, celui de la connaissance. Nous envisageons la nature autrement que les anciens ne l'ont regardée. Les cieux, cette demeure éternelle de tant de divinités, ne sont qu'un espace immense et fluide. Le même soleil nous luit encore ; mais nous lui donnons un autre cours; au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va éclairer un autre monde. La terre, immobile autrefois dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui dans la nôtre, et rien n'est égal à la rapidité de son mouvement. Tout est changé : les dieux, la nature, la politique, les mœurs, le goût, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils point dans nos ouvrages ?

Si Homère vivait présentement, il ferait des poèmes admirables, accommodés au siècle où il écrirait. Nos poètes en font de mauvais, ajustés à ceux des anciens et conduits par des règles, qui sont tombées avec des choses que le temps a fait tomber.

Je sais qu'il y a de certaines règles éternelles, pour être fondées sur un bon sens, sur une raison ferme et solide, qui subsistera toujours ; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Celles qui regardaient les mœurs, les affaires, les coutumes des vieux Grecs ne nous touchent guère aujourd'hui. On peut dire ce

qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge et leur durée. Les unes meurent de vieillesse : *ita verborum interit aetas* ; les autres périssent avec leur nation, aussi bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsistent pas après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu, qui aient droit de diriger nos esprits, dans tous les temps, et il serait ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux par des lois éteintes. La poésie aurait tort d'exiger de nous ce que la religion et la justice n'en obtiennent pas.

C'est à une imitation servile et trop affectée qu'est due la disgrâce de tous nos poèmes. Nos poètes n'ont pas eu la force de quitter les dieux, ni l'adresse de bien employer ce que notre religion leur pouvait fournir. Attachés au goût de l'antiquité, et nécessités à nos sentiments, ils donnent l'air de Mercure à nos anges, et celui des merveilles fabuleuses des anciens, à nos miracles. Ce mélange de l'antique et du moderne leur a fort mal réussi : et on peut dire qu'ils n'ont su tirer aucun avantage de leurs fictions ni faire un bon usage de nos vérités.

Concluons que les poèmes d'Homère seront toujours des chefs-d'œuvre : non pas en tout des modèles. Ils formeront notre jugement ; et le jugement réglera la disposition des choses présentes.

DU MERVEILLEUX QUI SE TROUVE DANS LES POÈMES DES ANCIENS

Si l'on considère le merveilleux des poèmes de l'antiquité, dégagé des beaux sentiments, des fortes passions, des expressions nobles, dont les ouvrages des poètes sont embellis ; si on le considère destitué de tous ornements, et qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même, je suis persuadé que tout homme de bon sens ne le trouvera guère moins étrange que celui de la chevalerie : encore le dernier est-il plus discret en ce point, qu'on y fait faire aux diables et aux magiciens toutes les choses pernicieuses, sales, déshonnêtes ; au lieu que les poètes ont remis ce qu'il y a de plus infâme au ministère de leurs déesses et de leurs dieux. Ce qui n'empêche pas toutefois que les poèmes ne soient admirés, et que les livres de chevalerie ne paraissent ridicules : les uns admirés, pour l'esprit et la science qu'on y trouve ; les autres trouvés ridicules, pour l'imbécillité dont ils sont remplis. Le merveilleux des poèmes soutient son extravagance fabuleuse par la beauté du discours et par une infinité de connaissances exquises qui l'accompagnent. Celui de la chevalerie discrédite encore la folle invention de sa fable par

le ridicule du style dont il semble se revêtir.

Mais quoi qu'il en soit, le fabuleux du poème a engendré celui de la chevalerie ; et il est certain que les diables et les enchanteurs causent moins de mal en celui-ci, que les dieux et leurs ministres en celui-là. La déesse des arts, de la science, de la sagesse, inspire une fureur insensée au plus brave des Grecs, et ne lui laisse recouvrer le sens qu'elle lui a ôté que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à se tuer lui-même, par désespoir. La plus grande et la plus prude des immortelles favorise de honteuses passions, et facilite de criminelles amours. La même déesse emploie toutes sortes d'artifices pour perdre des innocents qui ne devraient se ressentir en rien de son courroux. Il ne lui suffit pas d'épuiser son pouvoir, et celui des dieux, qu'elle a sollicités pour perdre Énée, elle corrompt le dieu du sommeil, pour endormir infidèlement Palinure, et faire en sorte qu'il pût tomber dans la mer, comme cette trahison l'y fit tomber, et l'y fit périr.

Il n'y a pas un des dieux, en ces poèmes, qui ne cause aux hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable ici-bas, qui ne s'exécute par leur ordre, ou ne s'autorise par leur exemple ; et c'est une des choses qui a le plus contribué à former la secte des épicuriens, et à la maintenir.

Épicure, Lucrèce, Pétrone ont mieux aimé faire des dieux oisifs, qui jouissent de leur nature immortelle dans un bienheureux repos, que de les voir agissant et funestement occupés à la ruine de la nôtre. Épicure même a prétendu s'en faire un mérite de sainteté envers les dieux ; et de là est venue cette sentence, que Bacon a tant admirée : *Non Deos vulgi negare profanum, sed vulgi opiniones Diis applicare profanum.*

Or je ne dis pas qu'il faille rejeter les dieux de nos ouvrages, mais moins encore de ceux de la poésie, où ils semblent entrer plus naturellement que dans les autres :

Ab Jove principium musæ.

Je demande autant que personne leur intervention ; mais je veux qu'ils y viennent avec de la sagesse, de la justice, de la bonté ; non pas comme on les y fait venir d'ordinaire, en fourbes et en assassins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout régler, non pas avec un dérèglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera passer tant d'extravagances pour des fables et des fictions, qui tombent dans les droits de la poésie. Mais quel art, ou quelle science, peut avoir un droit pour l'exclusion du bon sens ? S'il ne faut que faire des vers, pour avoir le privilège d'extravaguer, je ne conseillerai

jamais à personne d'écrire en prose, où l'on devient ridicule aussitôt qu'on s'éloigne de la bienséance et de la raison.

J'admire que les anciens poètes aient été si scrupuleux pour la vraisemblance, dans les actions des hommes, et qu'ils n'en aient gardé aucune dans celles des dieux. Ceux même qui ont parlé le plus sagement de leur nature, n'ont pu s'empêcher de parler extravagamment de leur conduite. Quand ils établissent leur être et leurs attributs, ils les font immortels, infinis, tout-puissants, tout sages, tout bons : mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a faiblesse où ils ne les assujettissent ; il n'y a folie, ou méchanceté, qu'ils ne leur fassent faire.

On dit communément deux choses qui paraissent opposées, et que je crois toutes deux fort vraisemblables : l'une, que *la poésie est le langage des dieux*, et l'autre *qu'il n'y a rien de plus fou que sont les poètes*. La poésie qui exprime fortement les grandes passions des hommes ; la poésie qui dépeint avec une vive expression les merveilles de l'univers, élève les choses purement naturelles comme au-dessus de la nature, par une sublimité de pensées, et une magnificence de discours qui se peut appeler raisonnablement le *langage des dieux*. Mais quand les poètes viennent à quitter ces mouvements et ces merveilles pour parler

des dieux, ils s'abandonnent au caprice de leur imagination, dans une chose qui ne leur est pas assez connue ; et leur chaleur n'étant pas soutenue d'une juste idée, au lieu de se rendre, comme on le croit, tout divins, ils se font les plus extravagants de tous les hommes.

On n'aura pas de peine à se le persuader, si on considère que leur espèce de théologie, fabuleuse et ridicule, est également contraire à tout sentiment de religion, et à toute lumière du bon sens. Il y a eu des philosophes, qui ont fondé la religion sur la connaissance que les hommes pouvaient avoir de la divinité, par leur raison naturelle. Il y a eu des législateurs qui se sont dits les interprètes de la volonté du ciel, pour établir un culte religieux, sans aucune entremise de la raison. Mais de faire, comme les poètes, un commerce perpétuel, une société ordinaire, et, si on le peut dire, un mélange des hommes et des dieux contre la religion et la raison, c'est assurément la chose la plus hardie et peut-être la plus insensée qui fût jamais.

Il reste à savoir si le caractère du poème a la vertu de rectifier celui de l'impiété et de la folie. Mais je ne pense pas qu'on donne tant de pouvoir à la force secrète d'aucun charme. Ce qui est méchant est méchant partout, ce qui est extravagant ne devient sensé nulle part. Pour la réputation du poète, elle ne rectifie rien, non plus que le

caractère du poème. Le discernement ne se dévoue à personne ; il ne trouvera pas bon, dans l'auteur le plus célèbre, ce qui effectivement est mauvais ; il ne trouvera pas mauvais, dans un écrivain médiocre, ce qui en effet est bon. Parmi cent belles et hautes pensées, un bon juge en démêlera une extravagante, qu'aura poussée le génie dans sa chaleur, et qu'une imagination trop forte aura su maintenir, contre des réflexions mal assurées. Au contraire, dans le cours d'une infinité de choses outrées, ce même juge admirera certaines beautés, où l'esprit, malgré son impétuosité, s'est permis de la justesse.

L'élévation d'Homère, et ses autres belles qualités, ne l'empêcheront pas de reconnaître le faux caractère de ses dieux ; et cette agréable et judicieuse égalité de Virgile, qui sait plaire à tous les esprits bien faits, ne me cachera pas le peu de mérite de son Énée et parmi tant de belles choses dont je suis touché, dans Homère et dans Virgile, je ne laisse pas de connaître ce qu'il y a de défectueux ; parmi celles qui me blessent dans Lucain, pour être trop poussées, ou qui m'ennuient pour être trop étendues, je ne laisserai pas de me plaire à considérer la juste et véritable grandeur de ses héros. Je m'attacherai à goûter mot à mot toute l'expression des secrets mouvements de César, quand on lui découvre la tête de Pompée, et rien

ne m'échappera de cet inimitable discours de Labiénus et de Caton, quand il s'agit de consulter, ou de ne consulter pas, l'oracle de Jupiter Ammon sur la destinée de la République.

Si tous les poètes de l'antiquité avaient parlé aussi dignement des oracles de leurs dieux, je les préférerais aux théologiens et aux philosophes de ce temps-là ; et c'est un endroit à servir d'exemple, en cette matière, à tous les poètes. Vous voyez, dans le concours de tant de peuples qui viennent consulter l'oracle d'Ammon, ce que peut l'opinion publique, où le zèle et la superstition se mêlent ensemble. Vous voyez en Labiénus un homme pieux et sensé, qui unit, à la sainteté envers les dieux, la considération qu'on doit avoir pour la véritable vertu des gens de bien. Caton est un philosophe religieux, défait de toute opinion vulgaire, qui conçoit des dieux les hauts sentiments qu'une raison pure et une sagesse élevée en peuvent former. Tout y est poétique, tout y est sensé : non pas poétique par le ridicule d'une fiction ou par l'extravagance d'une hyperbole, mais par la noblesse hardie du langage, et par la belle élévation du discours. C'est ainsi que la poésie est le langage des dieux, et que les poètes sont sages. Merveille assez grande, et plus grande de ne l'avoir su trouver dans Homère, ni dans Virgile, pour la rencontrer dans Lucain !

OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE

A M. Vossius

J'ai voulu faire autrefois un jugement fort exact de Salluste et de Tacite ; mais ayant connu que d'autres l'avaient déjà fait, pour ne suivre ni perdre entièrement ma pensée, je me suis réduit à une seule observation que je vous envoie.

Il me semble que le dernier tourne toute chose en politique. Chez lui la nature et la fortune ont peu de part aux affaires ; et je me trompe, ou il nous donne souvent des causes bien recherchées de certaines actions toutes simples, ordinaires et naturelles.

Quand Auguste veut donner des bornes à l'empire, c'est, à son avis, par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même empereur, s'il en est cru, prend des mesures pour s'assurer les regrets du peuple romain, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire, par le choix de son successeur.

L'esprit dangereux de Tibère, ses dissimulations sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connaître le naturel de l'homme, que de donner à ce prince un artifice universel : la nature

n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvements. Il entre toujours quelque chose du tempérament dans les desseins les plus concertés ; et il n'est pas croyable que Tibère, assujetti tant d'années aux volontés de Séjan, ou à ses infâmes plaisirs, ait pu avoir toujours, dans cette faiblesse et cet abandonnement, un art si recherché et une politique si étudiée.

L'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devrait faire, par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un lecteur s'occupe à considérer leurs divers mouvements, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réflexions des autres, la froideur dissimulée de Néron, les craintes secrètes d'Agrippine ; l'esprit, détourné de la noirceur de l'action, et de la funeste image de cette mort, laisse échapper le parricide à sa haine, et le pauvre mourant à sa pitié.

La cruauté du même Néron dans la mort de sa mère, a une conduite trop délicate. Quand Agrippine aurait péri véritablement par une petite intrigue de cour si bien menée, il eût fallu supprimer la moitié de l'art ; car le crime trouve moins d'aversion dans les esprits, et, si je l'ose dire, il se concilie le jugement des lecteurs, lorsqu'on met

tant d'adresse et de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses, Tacite fait des tableaux trop finis, où il ne laisse rien à désirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent ce n'est pas la chose qui doit être représentée; quelquefois il passe au delà des affaires, par trop de pénétration et de profondeur ; quelquefois des spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossières, dont la vérité n'importe plus.

Salluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au naturel que Tacite à la politique. Le plus grand soin du premier est de bien connaître le génie des hommes : les affaires viennent après, naturellement, par des actions peu recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considérez avec attention l'éloge de Catilina, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat, ni de ce vaste projet de se rendre maître de la République sans être appuyé des légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse, ses insinuations, son talent à inspirer ses mouvements et à s'unir les factieux ; quand vous songerez que tant de dissimulations

étaient soutenues par tant de fierté où il était besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les ambitieux et de tous les corrompus, il ait été si près de renverser Rome, et de ruiner sa patrie.

Mais Salluste ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La harangue de César nous découvre assez qu'une conspiration ne lui déplaît pas. Sous le zèle qu'il témoigne à la conservation des lois et à la dignité du Sénat, il laisse apercevoir son inclination pour les conjurés. Il ne prend pas tant de soin à cacher l'opinion qu'il a des enfers ; les dieux lui sont moins considérables que les consuls ; et, à son avis, la mort n'est autre chose que la fin de nos tourments et le repos des misérables. Caton fait lui-même son portrait, après que César a fait le sien. Il va droit au bien, mais d'un air farouche : l'austérité de ses mœurs est inséparable de l'intégrité de sa vie ; il mêle le chagrin de son esprit et la dureté de ses manières avec l'utilité de ses conseils. Ce seul mot d'*optimo consuli*, qui fâcha tant Cicéron, pour ne pas donner à son mérite assez d'étendue, me fait pleinement comprendre et les bonnes intentions et la vaine humeur de ce consul. Enfin, par diverses peintures

de différents acteurs, non seulement je me représente les personnes, mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la conjuration de Catilina.

Vous pouvez observer la même chose dans l'histoire de Jugurtha. La description de ses qualités et de son humeur nous prépare à voir l'invasion du royaume ; et trois lignes nous dépeignent toute sa manière de faire la guerre. Vous voyez dans le caractère de Métellus, avec le rétablissement de la discipline, un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'armée en Afrique, du même esprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paraît dans son éloge, peu attaché au devoir et à la régularité, donnant toute chose à la passion de se faire des amis : *dein parentes abunde habemus* ; *amicorum neque nobis neque cuiquam omnium satis fuit.* Ainsi Salluste fait agir les hommes par tempérament, et croit assez obliger son lecteur de les bien faire connaître. Toute personne extraordinaire qui se présente est exactement dépeinte, quand même elle n'aurait pas une part considérable à son sujet. Tel est l'éloge de Sempronia, selon mon jugement inimitable. Il va même chercher des considérations éloignées, pour nous donner les portraits de Caton et de César, si beaux, à la vérité, que je les préférerais à des histoires toutes entières.

Pour conclure mon observation sur ces deux auteurs, l'ambition, l'avarice, le luxe, la corruption, toutes les causes générales des désordres de la république, sont très souvent alléguées par celui-ci. Je ne sais s'il descend assez aux intérêts et aux considérations particulières. Vous diriez que les conseils subtils et raffinés lui semblent indignes de la grandeur de la république ; et c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la spéculation peu de choses, presque tout dans les passions et dans le génie des hommes.

On voit dans l'histoire de Tacite plus de vices encore, plus de méchancetés, plus de crimes ; mais l'habileté les conduit, et la dextérité les manie : on y parle toujours avec dessein, on n'agit point sans mesure ; la cruauté est prudente, et la violence avisée. En un mot, le crime y est trop délicat, d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connaître, et qu'ils apprennent, sans y penser, à devenir criminels, croyant seulement devenir habiles. Mais laissant là Salluste et Tacite dans leurs caractères différents, je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connaissance délicate des hommes, et une profonde intelligence des affaires.

Ceux qui sont élevés dans les compagnies, qui parlent dans les assemblées, apprennent l'ordre,

les formes et toutes les matières qui s'y traitent. Passant de là par les ambassades, ils s'instruisent des affaires du dehors ; et il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'application et l'expérience. Mais quand ils viennent à s'établir dans les cours, on les voit grossiers au choix des gens, sans aucun goût du mérite, ridicules dans leurs dépenses et dans leurs plaisirs.

Nos ministres, en France, sont tout à fait exempts de ces défauts-là ; je le puis dire de tous sans flatterie, et m'étendre un peu sur M. de Lionne (a), que je connais davantage. C'est en lui proprement que les talents séparés se ressemblent ; c'est en lui que se rencontre une conniassance délicate du mérite des hommes, et une profonde intelligence des affaires.

Dans la vérité, je me suis étonné mille fois qu'un ministre qui a confondu toute la politique des Italiens, qui a mis en désordre la prudence concertée des Espagnols, qui a tourné dans nos intérêts tant de princes d'Allemagne, et fait agir, selon nos desseins, ceux qui se remuent si difficilement pour eux-mêmes ; je me suis étonné, dis-je, qu'un homme si consommé dans les négociations, si profond dans les affaires, puisse avoir toute la

(a) M. de Lionne était alors secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

délicatesse des plus polis courtisans pour la conversation et pour les plaisirs. On peut dire de lui ce qu'a dit Salluste d'un grand homme de l'antiquité : que son loisir est voluptueux, mais que par une juste dispensation de son temps, avec la facilité du travail dont il s'est rendu le maître, jamais affaire n'a été retardée par ses plaisirs.

Parmi les divertissements de ce loisir, parmi ses occupations les plus importantes, il ne laisse pas de donner quelques heures aux belles-lettres, dont Atticus, cet honnête homme des anciens, n'avait pas acquis une connaissance plus délicate dans la douceur de son repos, et la tranquillité de ses études. Il sait de toutes choses infiniment, et la science, qui gâte bien souvent le naturel, ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur, de difficile, de rude, et lui apporte pleinement tous ses avantages, sans intéresser la netteté et la politesse de son esprit. Personne ne connaît mieux que lui les beaux ouvrages ; personne ne les fait mieux : il sait également juger et produire ; et je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement, ou la beauté du génie. Il est temps de quitter le sien pour venir à celui des courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des rois, comme ils font leur séjour ordinaire auprès des princes, ils se forment un talent particulier à les bien con-

naître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de faible qui ne leur soit découvert. De là viennent les insinuations, les complaisances, et toutes ces mesures délicates qui font un art de gagner les cœurs, ou de se concilier au moins les volontés : mais, soit manque d'application, soit pour tenir au-dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires, ils les ignorent toutes également, et leurs agréments venant à manquer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération et du crédit.

Ils veillent donc dans les cabinets, exposés à la raillerie des jeunes gens, qui ne peuvent souffrir leur censure ; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent, et que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus ; et certes le plus honnête homme, dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces femmes galantes, à qui le monde plaît encore quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, notre dégoût répondrait à celui qu'on a pour nous : car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agréments doit être le commencement de la retraite.

Les gens de robe, au contraire, paraissent moins

honnêtes gens quand ils sont jeunes, par un faux air de cour qui les fait réussir dans la ville, et les rend ridicules aux courtisans : mais enfin, la connaissance de leur intérêt les ramène à leur profession ; et devenus habiles avec le temps, ils se trouvent en des postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les courtisans, qui s'élèvent aux honneurs par de grands emplois, ne laissent rien à désirer en leur suffisance ; et leur mérite se trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicatesse de cour la connaissance des affaires et l'expérience dans la guerre.

JUGEMENT SUR SÉNÈQUE ET SUR PLUTARQUE

Je commencerai par Sénèque, et je vous dirai, avec la dernière impudence, que j'estime beaucoup plus sa personne que ses ouvrages. J'estime le précepteur de Néron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendait à l'empire. Du philosophe et de l'écrivain, je ne fais pas grand cas : je ne suis touché ni de son style ni de ses sentiments. Sa latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste, rien de facile, rien de naturel : toutes pointes, toutes imaginations, qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumière de Grèce ou d'Italie. Vous y voyez des choses coupées, qui ont l'air et le tour de sentences, mais qui n'en ont ni la solidité, ni le bon sens ; qui piquent et poussent l'esprit, sans gagner le jugement. Son discours forcé me communique une espèce de contrainte ; et l'âme, au lieu d'y trouver sa satisfaction et son repos, y rencontre du chagrin et de la gêne.

Néron, qui pour être un des plus méchants princes du monde, ne laissait pas d'être fort spirituel, avait auprès de lui des espèces de petits maîtres fort délicats, qui traitaient Sénèque de

pédant, et le tournaient en ridicule. Je ne suis pas de l'opinion de Berville [a], qui pensait que le faux Eumolpe de Pétrone fût le véritable Sénèque. Si Pétrone eût voulu lui donner un caractère injurieux, c'eût été plutôt sous le personnage d'un pédant philosophe, que d'un poète impertinent. D'ailleurs, il est comme impossible d'y retrouver aucun rapport. Sénèque était le plus riche homme de l'empire, et louait toujours la pauvreté ; Eumolpe, un poète fort mal dans ses affaires, et au désespoir de sa condition ; il se plaignait de l'ingratitude du siècle, et trouvait, pour toute consolation, que *bonæ mentis soror est paupertas*. Si Sénèque avait des vices, il les cachait avec soin, sous l'apparence de la sagesse ; Eumolpe faisait vanité des siens, et traitait ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne vois donc pas sur quoi Berville pouvait appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé, si tout ce qu'il dit de Pétrone, du style de son temps, de la corruption de l'éloquence et de la poésie, si les *controversiæ sententiolis vibrantibus pictæ*, qui le choquaient si fort, si le *vanus sententiarum strepitus*, dont il était étourdi, ne regardaient pas

[a] On ne sait qui est ce Berville. M. Giraud (III, 273, note) a supposé, mais sans donner ses preuves, qu'il s'agissait de Bardouville, qui est nommé dans la *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye*, et qui possédait la seigneurie de Berville

Sénèque ; si le *per ambages deorumque ministeria* (a) etc., ne s'adressait point à la Pharsale de Lucain ; si les louanges qu'il donne à Virgile, à Horace, n'allaient pas au mépris de l'oncle et du neveu.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce philosophe, je ne lis jamais ses écrits sans m'éloigner des sentiments qu'il veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté, on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur, et le moins vicieux s'abandonnerait aux voluptés, par la peinture qu'il en fait. Enfin, il parle tant de la mort, et me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne pas profiter de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses ouvrages, sont les exemples et les citations qu'il y mêle. Comme il vivait dans une cour délicate, et qu'il savait mille belles choses de tous les temps, il en allègue de fort agréables, tantôt de César, d'Auguste, de Mécénas : car après tout, il avait de l'esprit et de la connaissance infiniment ; mais son style n'a rien qui me touche ;

(a) Allusion au chapitre CXVII du *Satyricon*, où Pétrone critique, en effet, ceux qui croient plus aisé l'art des vers que la composition d'un « plaidoyer émaillé de traits brillants », ceux qui se contentent d'un « vain cliquetis de mots » ; enfin il fait allusion aux « détours de style, aux interventions des dieux » en usage dans l'épopée pour critiquer un *belli civilis opus ingens* qui ne peut guère être que la *Pharsale*. Comparez *infra*, p. 230.

ses opinions ont trop de dureté, et il est ridicule qu'un homme qui vivait dans l'abondance, et se conservait avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté et la mort.

Montaigne a trouvé beaucoup de rapports entre Plutarque et Sénèque : tous deux grands philosophes, grands prêcheurs de sagesse et de vertu ; tous deux précepteurs d'empereurs romains, l'un, plus riche et plus élevé ; l'autre plus heureux dans l'éducation de son disciple. Les opinions de Plutarque (comme dit le même Montaigne) sont plus douces et plus accommodées à la société ; celles de Sénèque, plus fermes selon lui, plus dures et plus austères selon moi. Plutarque insinue doucement la sagesse, et veut rendre la vertu familière dans les plaisirs même. Sénèque ramène tous les plaisirs à la sagesse, et tient le seul philosophe heureux. Plutarque, naturel, et persuadé le premier, persuade aisément les autres. L'esprit de Sénèque se bande et s'anime à la vertu ; et comme si ce lui était une chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même. Pour le style de Plutarque, n'ayant aucune connaissance du grec, je n'en saurais faire un jugement assuré : mais je vous avouerai que parmi les traités de sa morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien com-

prendre, soit par la grande différence des choses et des manières de son temps à celles du nôtre, ou que véritablement ils soient au-dessus de mon peu d'intelligence. *Le démon familier de Socrate, la création de l'âme, le rond de la lune*, peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connais pas la beauté ; et s'ils sont merveilleux, c'est une merveille qui me passe.

On peut juger par les bons mots des anciens qu'il nous a laissés, par ses dits qu'il ramasse avec tant de soin, par ses longs propos de table, combien il était sensible à la conversation. Cependant, ou il y avait peu de délicatesse en ces temps-là, ou son goût n'était pas tout à fait exquis. Il soutient les matières graves et sérieuses avec beaucoup de bon sens et de raison ; aux choses qui sont purement de l'esprit, il n'y a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai, les *Vies des hommes illustres* sont le chef-d'œuvre de Plutarque, et, à mon jugement, un des plus beaux ouvrages du monde. Vous y voyez ces grands hommes exposés en vue, et retirés chez eux-mêmes ; vous les voyez dans la pureté du naturel, et dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de Brutus, et cette réponse fière au mauvais génie qui lui parla : on voit qu'il lui restait malgré lui quelque impression de ce fantôme, que le raisonnement de Cassius

eut de la peine à bien effacer. Peu de jours après, on lui voit disposer ses troupes, et donner le combat si heureux de son côté, et si funeste par l'erreur de Cassius. On lui voit retenter la fortune, perdre la bataille, faire des reproches à la vertu, et trouver plus de secours dans son désespoir que chez une maîtresse ingrate qu'il avait si bien servie.

Il y a une force naturelle dans le discours de Plutarque, qui égale les plus grandes actions ; et c'est de lui proprement qu'on peut dire : *facta dictis exaequata sunt*. Mais il n'oublie ni les médiocres, ni les communes ; il examine avec soin le trait ordinaire de la vie. Pour ses *Comparaisons*, que Montaigne a trouvées si admirables, elles me paraissent véritablement fort belles ; mais je pense qu'il pouvait aller plus avant, et pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis et des détours dans notre âme qui lui sont échappés. Il a jugé de l'homme trop en gros : il ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même : méchant, vertueux, équitable, injuste, humain et cruel ; ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères. Enfin, s'il eût défini Catilina, il nous l'eût dû donner avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, était au-dessus de sa connaissance, et il n'eût jamais démêlé ces contrariétés, que Salluste a si bien séparées, et que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues.

SUR PÉTRONE

I. Pour juger du mérite de Pétrone, je ne veux qu'en voir ce que dit Tacite ; et sans mentir, il faut bien que ç'ait été un des plus honnêtes hommes du monde, puisqu'il a obligé un historien si sévère de renoncer à son naturel, et de s'étendre avec plaisir sur les louanges d'un voluptueux. Ce n'est pas qu'une volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du goût. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, est le caractère d'une politesse ingénieuse, fort éloignée des sentiments grossiers d'un vicieux : aussi n'était-il pas si possédé de ses plaisirs qu'il fût devenu incapable des affaires. La douceur de sa vie ne l'avait pas rendu ennemi des occupations. Il eut le mérite d'un gouverneur, dans son gouvernement de Bithynie ; la vertu d'un consul, dans son consulat. Mais, au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plupart des hommes, et de rapporter là tous ses chagrins et toutes ses joies, Pétrone, d'un esprit supérieur à ses charges, les ramenait à lui-même ; et pour m'expliquer à la façon de Montaigne, il ne renonçait pas à l'homme en faveur du magistrat. Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me

trompe, ou c'est la plus belle de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin et même de la colère. Le désespoir des affaires de la République, la perte de la liberté, la haine de César aidèrent beaucoup sa résolution ; et je ne sais si son naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur, quand il déchira ses entrailles.

Socrate est mort véritablement en homme sage, et avec assez d'indifférence : cependant il cherchait à s'assurer de sa condition, en l'autre vie, et ne s'en assurait pas. Il en raisonnait sans cesse, dans la prison, avec ses amis, assez faiblement ; et pour tout dire, la mort lui fut un objet considérable. Pétrone seul a fait venir la mollesse et la nonchalance dans la sienne. *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ et sapientium placitis, sed levia carmina et faciles versus.* Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires : à donner la liberté à des esclaves, à en faire châtier d'autres ; il s'est laissé aller aux choses qui le flattaient, et son âme, au point d'une séparation si fâcheuse, était plus touchée de la douceur et de la facilité des vers, que de tous les sentiments des philosophes.

Pétrone, à sa mort, ne nous laisse qu'une image de la vie : nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement que mourir est cesser

de vivre. Le *Vixit* des Romains lui appartient justement.

II. Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croient que Pétrone a voulu reprendre les vices de son temps, et qu'il a composé une satire avec le même esprit qu'Horace écrivait les siennes. Je me trompe, ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. C'est plutôt un courtisan délicat qui trouve le ridicule, qu'un censeur public qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si Pétrone avait voulu nous laisser une morale ingénieuse, dans la description des voluptés, il aurait tâché de nous en donner quelque dégoût. Mais c'est là que paraît le vice, avec toutes les grâces de l'auteur ; c'est là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément et la politesse de son esprit.

Davantage, s'il avait eu dessein de nous instruire, par voie plus fine et plus cachée que celle des préceptes, pour le moins verrions-nous quelque exemple de la justice divine ou humaine sur ses débauchés. Tant s'en faut ; le seul homme de bien qu'il introduit, le pauvre Lycas, marchand de bonne foi, craignant bien les dieux, périt misérablement dans la tempête, au milieu de ces corrompus qui sont conservés. Encolpe et Giton s'attachent l'un avec l'autre, pour mourir plus étroitement unis ensemble, et la mort n'ose

toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse Tryphène se sauve dans un esquif avec toutes ses hardes. Eumolpe fut si peu ému du danger, qu'il avait le loisir de faire quelque épigramme. Lycas, le pieux Lycas, appelle inutilement les dieux à son secours ; et à la honte de leur providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois Encolpe dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son hôte, il est fugitif, il n'y a sorte de crime qu'il n'ait commis. Grâce à la bonté de sa conscience, il vit sans remords ; ses larmes, ses regrets ont une cause bien différente ; il se plaint de l'infidélité de Giton qui l'abandonne. Son désespoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre, qui se moque de la solitude où il est réduit. *Jacent nunc amatores obligati noctibus totis, et forsitan mutuis libidinibus attriti, derident solitudinem meam.*

Tous les crimes lui ont succédé heureusement, à la réserve d'un seul qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuse ; mais c'est un péché pour qui les lois divines et humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avait mal répondu aux caresses de Circé, et à la vérité son impuissance est la seule faute qui lui a fait de la peine. Il avoue qu'il a failli plusieurs fois, mais qu'il n'a jamais mérité la mort qu'en cette occasion. Enfin, sans m'attacher au détail de toute l'his-

toire, il retombe dans le même crime, et reçoit le supplice mérité avec une parfaite résignation. Alors il rentre en lui-même, et connaît la colère des dieux :

Hellespontiaci sequitur gravis ira Priapi.

Il se lamente du pitoyable état où il se trouve : *funerata est pars illa corporis, qua quondam Achilles eram* ; et pour recouvrer sa vigueur, il se met entre les mains d'une prêtresse de ce Dieu avec de très bons sentiments de religion, mais en effet les seuls qu'il paraisse avoir dans toutes ses aventures. Je pourrais dire encore que le bon Eumolpe est couru des petits enfants, quand il récite ses vers : mais quand il corrompt son disciple, la mère le regarde comme un philosophe ; et couché dans une même chambre, le père ne s'éveille pas, tant le ridicule est sévèrement puni chez Pétrone, et le vice heureusement protégé. Jugez, par là, si la vertu n'a pas besoin d'un autre orateur, pour être persuadée. Je pense qu'il est du sentiment de Bautru [a] : « Qu'honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent pas ensemble. » *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio vere aulico, elegantiæ arbitrum, non sapientiæ.*

[a] Il semble qu'il s'agit bien du Bautru (1588-1665), homme d'esprit et de savoir, mais surtout plat courtisan, qui connut la faveur de Mazarin.

III. On se saurait douter que Pétrone n'ait voulu décrire les débauches de Néron, et que ce Prince ne soit que le principal objet de son ridicule ; mais de savoir si les personnes qu'il introduit sont véritables ou feintes, s'il nous donne des caractères à sa fantaisie, ou le propre naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, et on ne peut raisonnablement s'en assurer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun personnage, dans Pétrone, qui ne puisse convenir à Néron. Sous Trimalcion, il se moque apparemment de sa magnificence ridicule et de l'extravagance de ses plaisirs. Eumolpe nous représente la folle passion qu'il avait pour le théâtre : *Sub nominibus exoletorum fœminarumque, et novitate cujusque stupri, flagitia Principis perscripsit* ; et par une agréable disposition de différentes personnes imaginées, il touche diverses impertinences de l'Empereur et le désordre ordinaire de sa vie.

On pourra dire que Pétrone est bien contraire à soi-même, d'en blâmer les vices, la mollesse et les plaisirs, lui qui fut si ingénieux dans la recherche des voluptés. : *Dum nihil amœnum, et molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset.* Car, à vrai dire, quoique le Prince fût assez corrompu de son naturel, au jugement de Plutarque, la complaisance de ce courtisan a contribué beaucoup à le jeter dans toute sorte de

luxe et de profusion. En cela, comme en la plupart des choses de l'histoire, il faut regarder la différence des temps. Avant que Néron se fût laissé aller à cet étrange abandonnement, personne ne lui était si agréable que Pétrone ; jusque-là qu'une chose passait pour grossière, quand elle n'avait pas son approbation. Cette cour était comme une école de voluptés recherchées, où tout se rapportait à la délicatesse d'un goût si exquis. Je crois même que la politesse de notre auteur devint pernicieuse au public, et qu'il fut un des principaux à ruiner des gens considérables qui faisaient une profession particulière de sagesse et de vertu. Il ne prêchait que la libéralité à un Empereur déjà prodigue, la mollesse à un voluptueux. Tout ce qui avait une apparence d'austérité avait pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures, Thraséas eut son tour, Helvidius le sien ; et quiconque avait du mérite sans l'art de plaire, n'était pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, Néron se corrompait de plus en plus ; et comme la délicatesse des plaisirs vint à céder au désordre de la débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors Tigellin, jaloux des agréments de Pétrone et des avantages qu'il avait sur lui dans la science des voluptés, entreprit de le ruiner : *quasi adversus æmulum et scientia voluptatum potiorem*. Ce ne lui

fut pas une chose mal aisée, car l'Empereur, abandonné comme il était, ne pouvoit plus souffrir un témoin si délicat de ses infamies. Il était moins gêné par le remords de ses crimes, que par une honte secrète qu'il sentait de ses voluptés grossières, quand il se souvenait de la délicatesse des passées. Pétrone, de son côté, n'avait pas de moindres dégoûts ; et je pense que dans le temps de ses mécontentements cachés, il composa cette satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

Nous voyons dans Tacite l'éclat de sa disgrâce, et qu'ensuite de la conspiration de Pison, l'amitié de Savinus fut le prétexte de sa perte.

IV. Pétrone est admirable par tout, dans la pureté de son style, dans la délicatesse de ses sentiments ; mais ce qui me surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de caractères. Térence est peut-être l'auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des personnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a trop peu d'étendue : tout son talent est borné à faire bien parler des valets et des vieillards, un père avare, un fils débauché, une esclave, une espèce de Briguelle (a). Voilà où s'étend la capacité de Térence. N'attendez de lui ni ga-

(a) Il s'agit du valet de la comédie italienne, appelé ordinairement *Brighello.*

lanterie, ni passion, ni les sentiments, ni les discours d'un honnête homme. Pétrone, d'un esprit universel, trouve le génie de toutes les professions et se forme, comme il lui plaît, à mille naturels différents. S'il introduit un déclamateur, il en prend si bien l'air et le style, qu'on dirait qu'il a déclamé toute sa vie. Rien n'exprime plus naturellement le désordre d'une vie débauchée que les querelles d'Encolpe et d'Ascylte sur le sujet de Giton.

Quartiella ne représente-t-elle pas admirablement ces femmes prostituées, *quarum sic accensa libido, ut sæpius peterent viros, quam peterentur ?* (a) Les noces du petit Giton et de l'innocente Pannychis ne nous donnent-elles pas l'image d'une impudicité accomplie ?

Tout ce que peut faire un sot ridiculement magnifique dans un repas, un faux délicat, un impertinent, vous l'avez sans doute, au festin de Trimalcion.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avait Néron pour le théâtre, et sa vanité à réciter ses ouvrages ; et vous remarquerez, en passant, par tant de beaux vers dont il fait un méchant usage, qu'un excellent poète peut être un malhonnête homme. Cependant comme Encolpe, pour représenter

(a) Dont les désirs sont si ardents qu'elles sollicitent l'homme plus souvent qu'elles n'attendent son appel.

Eumolpe, un faiseur de vers fantasque, ne laisse pas de trouver en sa physionomie quelque chose de grand, il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de composer hors de propos, même *in vicinia mortis* ; sa volubilité à dire ses compositions en tous lieux et en tous temps, répondent à son début ridicule : *Etego, inquit, poeta sum, et ut spero, non humillimi spiritus, si modo aliquid coronis credendum est, quas etiam ad imperitos deferre gratia solet.* Sa connaissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédients en de malheureuses rencontres, sa fermeté à soutenir ses compagnons dans le vaisseau de Lycas, cette cour plaisante de chercheurs de successions qu'il s'attire dans Crotone, ont toujours du rapport avec les choses qu'Encolpe s'en était promises : *Senex canus, exercitati vultus, et qui videbatur nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de Chrysis : toutes nos confidentes n'en approchent pas ; et, sans parler de sa première conversation avec Polyénos, ce qu'elle lui dit de sa maîtresse sur l'affront qu'elle a reçu, est d'une naïveté inimitable : *Verum enim fatendum est, ex qua hora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lu Juvénal, connaît assez l' « impotentiam matronarum » et leur méchante humeur : *si quando*

vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat. Mais il n'y a que Pétrone qui eût pu nous décrire Circé si belle, si voluptueuse et si galante.

Œnothéa, la prêtresse de Priape, me ravit avec les miracles qu'elle promet : avec ses enchantements, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'oie sacrée, et la manière dont elle s'apaise, quand Polyénos lui fait un présent dont elle peut acheter une oie et des dieux, si bon lui semble.

Philumène, cette honnête dame, n'est pas moins bonne, qui, après avoir escroqué plusieurs héritages dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, devenue vieille, et par conséquent inutile à tout plaisir, tâchait de continuer ce bel art, par le moyen de ses enfants, qu'avec mille beaux discours elle introduisait auprès des vieillards qui n'en avaient point : il n'y a naturel, il n'y a profession, dont Pétrone ne suive admirablement le génie. Il est poète, il est orateur, il est philosophe, quand il lui plaît.

Pour ses vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle : *naturali pulchritudine carmen exsurgit* ; en sorte que Douza [a] ne saurait plus souffrir la fougue et l'impétuosité de Lucain,

---

[a] Curateur de l'Université de Leyde et poète latin distingué, comme Heinsius et Grotius le furent aussi. Voyez G. Cohen, *Écrivains français en Hollande*, p. 146 et 274.

quand il a lu la *Prise de Troie* ou ce petit essai de la *Guerre civile*, qu'il assure aimer beaucoup mieux

> Quam vel trecenta Cordubensis illius
> Pharsalicorum versuum volumina. (a)

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que Lucrèce n'a pas traité si agréablement la matière des songes que Pétrone :

Somnia, quæ mentes ludunt volantibus umbris,
Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt ;
Sed sibi quisque facit. Nam, cum prostrata sopore
Urget membra quies, et mens sine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, et flammis miserandas saevit in urbes (b),
Tela videt, etc...

Et que peut-on comparer à cette nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'âme, de telle sorte qu'on a besoin d'un peu de vertu, pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'esprit ?

> Qualis nox fuit illa, Dî, Deæque !
> Quam mollis torus ! Hæsimus calentes,
> Et transfudimus hinc et hinc labellis
> Errantes animas. Valete curæ
> Mortales ! ego sic perire cœpi.

(a) Que les trois cents feuillets des vers du poète Cordouan sur la bataille de Pharsale.

(b) Les songes trompeurs par les apparitions fuyantes qu'ils nous montrent ne sont point l'œuvre des Dieux ; nous les forgeons nous-mêmes ; nos membres sont prostrés dans le sommeil, tandis que l'esprit, libéré de sa chaîne, se joue et ranime dans les ténèbres ce qui se passa durant le jour. Le destructeur de cités, celui qui y mit la torche, rêve des traits victorieux, etc. (*Satyricon*, c III.)

« Quelle nuit, ô bons dieux ! Quelle chaleur ! Quels baisers ! Quelle haleine ! Quel mélange d'âmes, en ces chaudes et amoureuses respirations !... »

Quoique le style de déclamateur semble ridicule à Pétrone, il ne laisse pas de montrer beaucoup d'éloquence en ses déclamations ; et pour faire voir que les plus débauchés ne sont pas incapables de méditation et de retour, la morale n'a rien de plus sérieux, ni de mieux touché, que les réflexions d'Encolpe sur l'inconstance des choses humaines et sur l'incertitude de la mort.

Quelque sujet qui se présente, on ne peut ni penser plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent, en ses narrations, il se laisse aller au simple naturel et se contente des grâces de la naïveté ; quelquefois il met la dernière main à son ouvrage, et il n'y a rien de si poli. Catulle et Martial traitent les mêmes choses grossièrement ; et si quelqu'un pouvait trouver le secret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au sien, je réponds pour les dames, qu'elles donneraient des louanges à sa discrétion.

Mais ce que Pétrone a de plus particulier, c'est qu'à la réserve d'Horace, en quelques odes, il est peut-être le seul de l'antiquité qui ait su parler de galanterie. Virgile est touchant dans les passions : les amours de Didon, les amours d'Orphée

et d'Eurydice ont du charme et de la tendresse ; toutefois, il n'a rien de galant, et la pauvre Didon, tant elle avait l'âme pitoyable, devint amoureuse du pieux Énée au récit de ses malheurs. Ovide est spirituel et facile, Tibulle délicat, cependant il fallait que leurs maîtresses fussent plus savantes que M^lle de Scudéri. Comme ils allèguent les dieux, les fables et des exemples tirés de l'antiquité la plus éloignée, ils promettent toujours des sacrifices ; et je pense que M. Chapelain a pris d'eux la manière de *brûler* les cœurs en *holocauste* (a). Lucien, tout ingénieux qu'il est, devient grossier, sitôt qu'il parle d'amour. Ses courtisanes ont plutôt le langage des lieux publics, que les discours des ruelles. Pour moi, qui suis grand admirateur des anciens, je ne laisse pas de rendre justice à notre nation, et de croire que nous avons sur eux en ce point un grand avantage. Et sans mentir, après avoir bien examiné cette matière, je ne sache aucun de ces grands génies, qui eût pu faire parler d'amour Massinisse et Sophonisbe, César et Cléopâtre, aussi galamment que nous les avons ouï parler en notre langue. Autant que les autres nous le cèdent, autant Pétrone l'emporte sur nous. Nous n'avons point de roman

(a) C'est à un endroit où Dunois, amoureux de la Pucelle, lui déclare ses sentiments, que Chapelain lui fait tenir ce langage absurde.

qui nous fournisse une histoire si agréable que la *Matrone d'Éphèse*. Rien de si galant que les poulets de Circé et de Polyénos ; toute leur aventure, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractère fort au-dessus de la politesse de notre siècle. Jugez cependant s'il eût traité délicatement une belle passion, puisque c'était ici une affaire de deux personnes qui, à leur première vue, devaient goûter le dernier plaisir.

DE LA TRAGÉDIE ANCIENNE ET MODERNE

On n'a jamais vu tant de règles pour faire de belles tragédies ; et on en fait si peu, qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'abbé d'Aubignac (a) en composa une, selon toutes les lois qu'il avait impérieusement données pour le théâtre. Elle ne réussit point ; et comme il se vantait partout d'être le seul de nos auteurs qui eût bien suivi les préceptes d'Aristote : *Je sais bon gré à M. d'Aubignac*, dit Monsieur le Prince, *d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote ; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante tragédie à M. d'Aubignac.*

Il faut convenir que la *Poétique* d'Aristote est un excellent ouvrage : cependant il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les nations et tous les siècles. Descartes et Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connaissait point ; Corneille a trouvé des beautés pour le théâtre qui ne lui étaient pas connues ; nos philosophes ont remarqué des erreurs dans sa *Physique* ; nos

(a) Auteur d'un livre qui fut fameux, *La pratique du Théâtre* (1657).

poètes ont vu des défauts dans sa *Poétique*, pour le moins à notre égard, toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont.

Les dieux et les déesses causaient tout ce qu'il y avait de grand et d'extraordinaire, sur le théâtre des Anciens, par leurs haines, par leurs protections ; et de tant de choses surnaturelles, rien ne paraissait fabuleux au peuple, de l'opinion qu'il avait d'une société entre les dieux et les hommes. Les dieux agissaient presque toujours par des passions humaines ; les hommes n'entreprenaient rien sans le conseil des dieux, et n'exécutaient rien sans leur assistance. Ainsi, dans ce mélange de la divinité et de l'humanité, il n'y avait rien qui ne se pût croire.

Mais toutes ces nouvelles aujourd'hui nous sont fabuleuses. Les dieux nous manquent et nous leur manquons ; et si, voulant imiter les anciens en quelque façon, un auteur introduisait des anges et des saints sur notre scène, il scandaliserait les dévots comme profane et paraîtrait imbécile aux libertins. Les prédicateurs ne souffriraient point que la chaire et le théâtre fussent confondus, et qu'on allât apprendre, de la bouche des comédiens, ce qu'on débite avec autorité, dans les églises, à tous les peuples.

D'ailleurs ce serait donner un grand avantage aux libertins, qui pourraient tourner en ridicule,

à la comédie, les mêmes choses qu'ils reçoivent, dans les temples, avec une apparente soumission, et par le respect du lieu où elles sont dites, et par la révérence des personnes qui les disent.

Mais posons que nos docteurs abandonnent toutes les manières saintes à la liberté du théâtre ; faisons en sorte que les moins dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soumises ; il est certain que de la doctrine la plus sainte, des actions les plus chrétiennes et des vérités les plus utiles, on fera les tragédies du monde qui plairont le moins.

L'esprit de notre religion est directement opposé à celui de la tragédie. L'humilité et la patience de nos saints sont trop contraires aux vertus des héros que demande le théâtre. Quel zèle, quelle force le ciel n'inspire-t-il pas à Néarque et à Polyeucte ? et que ne font pas ces nouveaux chrétiens pour répondre à ces heureuses inspirations ? L'amour et les charmes d'une jeune épouse chèrement aimée ne font aucune impression sur l'esprit de Polyeucte. La considération de la politique de Félix, comme moins touchante, fait moins d'effet. Insensible aux prières et aux menaces, Polyeucte a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Néanmoins, ce qui eût fait un beau sermon faisait une misérable tragédie, si les entretiens de Pau-

line et Sévère, animés d'autres sentiments et d'autres passions, n'eussent conservé à l'auteur la réputation que les vertus chrétiennes de nos martyrs lui eussent ôtée.

Le théâtre perd tout son agrément dans la représentation des choses saintes, et les choses saintes perdent beaucoup, de la religieuse opinion qu'on leur doit, quand on les représente sur le théâtre.

A la vérité, les histoires du vieux Testament s'accommoderaient beaucoup mieux à notre scène. Moïse, Samson, Josué, y feraient tout un autre effet que Polyeucte et Néarque. Le merveilleux qu'ils y produiraient a quelque chose de plus propre pour le théâtre. Mais il me semble que les prêtres ne manqueraient pas de crier contre la profanation de ces histoires sacrées, dont ils remplissent leurs conversations ordinaires, leurs livres et leurs sermons. Et à parler sainement, le passage de la mer Rouge, si miraculeux, le soleil arrêté dans sa course à la prière de Josué, les armées défaites par Samson avec une mâchoire d'âne, toutes ces merveilles, dis-je, ne seraient pas crues à la comédie, parce qu'on y ajoute foi dans la Bible : mais on en douterait bientôt dans la Bible, parce qu'on n'en croirait rien à la comédie.

Si ce que je dis est fondé sur de bonnes et solides raisons, il faut nous contenter de choses

purement naturelles, mais extraordinaires, et choisir, en nos héros, des actions principales qui soient reçues dans notre créance, comme humaines, et qui nous donnent de l'admiration comme rares et élevées au-dessus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain : dans l'humain, éviter le médiocre ; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la *Pharsale* à l'*Énéide* ; je connais la juste différence de leur valeur : mais à l'égard de l'élévation, Pompée, César, Caton, Curion, Labienus ont plus fait pour Lucain que n'ont fait pour Virgile Jupiter, Mercure, Junon, Vénus, et toute la suite des autres déesses et des autres dieux.

Les idées que nous donne Lucain des grands hommes sont véritablement plus belles, et nous touchent plus, que celles que nous donne Virgile des immortels. Celui-ci a revêtu ses dieux de nos faiblesses, pour les ajuster à la portée des hommes ; celui-là élève ses héros jusqu'à pouvoir souffrir la comparaison des dieux :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Dans Virgile les dieux ne valent pas des héros ; dans Lucain, les héros valent des dieux.

Pour vous dire mon véritable sentiment : je crois que la tragédie des anciens aurait fait une

perte heureuse, en perdant ses dieux avec ses oracles et ses devins.

C'était par ces dieux, ces oracles, ces devins, qu'on voyait régner au théâtre un esprit de superstition et de terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, et de l'affliger encore de plus de maux. Et à considérer les impressions ordinaires que faisait la tragédie, dans Athènes, sur l'âme des spectateurs, on peut dire que Platon était mieux fondé pour en défendre l'usage que ne fut Aristote pour le conseiller ; car la tragédie consistant, comme elle faisait, aux mouvements excessifs de la *crainte* et de la *pitié*, n'était-ce pas faire du théâtre une école de frayeur et de compassion, où l'on apprenait à s'épouvanter de tous les périls, et à se désoler de tous les malheurs ?

On aurait de la peine à me persuader qu'une âme, accoutumée à s'effrayer sur ce qui regarde les maux d'autrui, puisse être dans une bonne assiette sur les maux qui la regardent elle-même. C'est peut-être par là que les Athéniens devinrent si susceptibles des impressions de la peur, et que cet esprit d'épouvante, inspiré au théâtre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les armées.

A Sparte et à Rome, où le public n'exposait à la vue des citoyens que des exemples de valeur et

de fermeté, le peuple ne fut pas moins fier et hardi dans les combats, que ferme et constant dans les calamités de la république. Depuis qu'on eut formé dans Athènes cet art de craindre et de se lamenter, on mit en usage à la guerre ces malheureux mouvements qui avaient été comme appris aux représentations.

Ainsi l'esprit de superstition causa la déroute des armées, et celui de lamentation fit qu'on se contenta de pleurer les grands malheurs, quand il fallait y chercher quelque remède. Mais comment n'eût-on pas appris à se désoler, dans cette pitoyable école de commisération ? Ceux qu'on y représentait étaient des exemples de la dernière misère, et des sujets d'une médiocre vertu.

Telle était l'envie de se lamenter, qu'on exposait bien moins de vertus que de malheurs, de peur qu'une âme élevée à l'admiration des héros ne fût moins propre à s'abandonner à la pitié pour un misérable ; et, afin de mieux imprimer les sentiments de crainte et d'affliction aux spectateurs, il y avait toujours sur le théâtre des chœurs d'enfants, de vierges, de vieillards, qui fournissaient à chaque événement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Aristote connut bien le préjudice que cela pourrait faire aux Athéniens ; mais il crut y apporter assez de remède, en établissant une certaine

purgation, que personne jusqu'ici n'a entendue, et qu'il n'a pas bien comprise lui-même, à mon jugement : car y a-t-il rien de si ridicule que de former une science qui donne sûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la guérison ? que de mettre la perturbation dans une âme, pour tâcher après de la calmer, par les réflexions qu'on lui fait faire sur le honteux état où elle s'est trouvée ?

Entre mille personnes qui assisteront au théâtre, il y aura peut-être six philosophes qui seront capables d'un retour à la tranquillité, par ces sages et utiles méditations ; mais la multitude ne fera point ces réflexions, et on peut presque assurer que, par l'habitude de ce qu'on voit au théâtre, on s'en formera une de ces malheureux mouvements.

On ne trouve pas le même inconvénient dans nos représentations que dans celles de l'antiquité, puisque notre crainte ne va jamais à cette superstitieuse terreur qui produisait de si méchants effets pour le courage. Notre crainte n'est le plus souvent qu'une agréable inquiétude, qui subsiste dans la suspension des esprits ; c'est un cher intérêt que prend notre âme aux sujets qui attirent son attention.

On peut dire à peu près la même chose de la pitié à notre égard. Nous la dépouillons de toute

sa faiblesse, et nous lui laissons tout ce qu'elle peut avoir de charitable et d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un grand homme malheureux ; j'aime qu'il s'attire de la compassion, et qu'il se rende quelquefois maître de nos larmes ; mais je veux que ces larmes tendres et généreuses regardent ensemble ses malheurs et ses vertus ; et qu'avec le triste sentiment de la pitié, nous ayons celui d'une admiration animée, qui fasse naître en notre âme comme un amoureux désir de l'imiter.

Il nous restait à mêler un peu d'amour dans la nouvelle tragédie, pour nous ôter mieux ces noires idées que nous laissait l'ancienne, par la superstition et par la terreur. Et dans la vérité, il n'y a point de passion, qui nous excite plus à quelque chose de noble et de généreux qu'un honnête amour. Tel peut s'abandonner lâchement à l'insulte d'un ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime jusqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant. Les animaux les plus faibles et les plus timides, les animaux que la nature à formés pour toujours craindre et toujours fuir, vont fièrement au-devant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le sujet de leur amour. L'amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confesser la vérité, nos auteurs ont fait un aussi méchant usage de cette

belle passion, qu'en ont fait les anciens de leur crainte et de leur pitié : car, à la réserve de huit ou dix pièces, où ces mouvements ont été ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en avons point où les amants et l'amour ne se trouvent également défigurés.

Nous mettons une tendresse affectée où nous devons mettre les sentiments les plus nobles. Nous donnons de la mollesse à ce qui devrait être le plus touchant ; et quelquefois nous pensons exprimer naïvement les grâces du naturel, que nous tombons dans une simplicité basse et honteuse.

Croyant faire les rois et les empereurs de parfaits amants, nous en faisons des princes ridicules ; et à force de plaintes et de soupirs, où il n'y aurait ni à plaindre ni à soupirer, nous les rendons imbéciles comme amants et comme princes. Bien souvent nos plus grands héros aiment en bergers sur nos théâtres, et l'innocence d'une espèce d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire et de toute vertu.

Si une comédienne a l'art de se plaindre et de pleurer d'une manière touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité ; et parce qu'elle plaît mieux quand elle est sensible, elle aura partout indifféremment de la douleur.

Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux, sans prendre garde à ce qui désire de la naïveté, de la tendresse, de la douleur ; et cela vient de ce que, voulant partout de l'amour, nous cherchons de la diversité dans les manières, n'en mettant presque jamais dans les passions.

J'espère que nous trouverons un jour le véritable usage de cette passion devenue ordinaire. Ce qui doit être l'adoucissement des choses, ou trop barbares, ou trop funestes, ce qui doit toucher noblement les âmes, animer les courages et élever les esprits, ne sera pas toujours le sujet d'une petite tendresse affectée, ou d'une imbécile simplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux anciens. Sans un amour trop grand pour l'antiquité, ou un trop grand dégoût pour notre siècle, on ne fera point des tragédies de Sophocle et d'Euripide les modèles des pièces de notre temps.

Je ne dis point que ces tragédies n'aient eu ce qu'elles devaient avoir pour plaire au goût des Athéniens ; mais qui pourrait traduire en français, dans toute sa force, l'Œdipe même, ce chef-d'œuvre des anciens, j'ose assurer que rien au monde ne nous paraîtrait plus barbare, plus funeste, plus opposé aux vrais sentiments qu'on doit avoir.

Notre siècle a du moins cet avantage, qu'il est permis de haïr librement les vices, et d'avoir de l'amour pour les vertus. Comme les dieux causaient les plus grands crimes sur le théâtre des anciens, les crimes captivaient le respect des spectateurs, et on n'osait pas trouver mauvais ce qui était abominable. Quand Agamemnon sacrifia sa propre fille, et une fille tendrement aimée, pour apaiser la colère des dieux, ce sacrifice barbare fut regardé comme une pieuse obéissance, comme le dernier effet d'une religieuse soumission.

Que si l'on conservait, en ce temps-là, les vrais sentiments de l'humanité, il fallait murmurer contre la cruauté des dieux, en impie ; et si l'on voulait être dévot envers les dieux, il fallait être cruel et barbare envers les hommes : il fallait faire, comme Agamemnon, la dernière violence à la nature et à son amour :

Tantum Relligio potuit suadere malorum,

dit Lucrèce sur ce sacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons représenter les hommes sur le théâtre, sans l'intervention des dieux, plus utilement cent fois pour le public et pour les particuliers ; car il n'y aura dans nos tragédies, ni de scélérat qui ne se déteste, ni de héros qui ne se fasse admirer. Il y aura peu de crimes impunis,

peu de vertus qui ne soient récompensées. Avec les bons exemples que nous donnons au public, sur le théâtre ; avec ces agréables sentiments d'amour et d'admiration, discrètement ajoutés à une crainte et à une piété rectifiée, on arrivera chez nous à la perfection que désire Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci ;

ce qui ne pouvait jamais être selon les règles de l'ancienne Tragédie.

Je finirai par un sentiment hardi et nouveau : c'est qu'on doit rechercher à la tragédie, devant toutes choses, une grandeur d'âme bien exprimée, qui excite en nous une tendre admiration. Il y a dans cette sorte d'admiration quelque ravissement pour l'esprit ; le courage y est élevé, l'âme est touchée.

SUR LES CARACTÈRES DES TRAGÉDIES

J'ai eu dessein autrefois de faire une tragédie, et ce qui me faisait le plus de peine, c'était de me défendre d'un sentiment secret d'amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formais mon caractère, sans y penser, et que le héros descendait insensiblement au peu de mérite de Saint-Évremond, au lieu que Saint-Évremond devait s'élever aux grandes vertus de son héros. Il était de mes passions comme de mon caractère ; j'exprimais mes mouvements, voulant exprimer les siens. Si j'étais amoureux, je tournais toutes choses sur l'amour ; si je me trouvais pitoyable, je ne manquais pas de fournir des infortunes à ma pitié : je faisais dire ce que je sentais moi-même, et pour comprendre tout en peu de mots, je me représentais sous le nom d'autrui. N'accusons pas quelque héros de nos tragédies de verser des pleurs qui devaient couler seulement en quelques endroits ; ce sont les larmes des poètes qui, trop sensibles de leur naturel, ne peuvent résister à la tendresse qu'ils se sont formée. S'ils ne faisaient qu'entrer dans le sentiment des héros, leur âme, prêtée seulement à la

douleur, pourrait garder quelque mesure dans la passion ; mais pour s'en faire une propre à eux-mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devaient représenter dans la vraisemblance. C'est un grand secret de savoir nous exprimer avec justesse, en ce qui regarde les pensées, et beaucoup plus en ce qui touche les sentiments ; car l'âme a bien plus de peine à se défaire de ce qu'elle sent, que l'esprit à se dégager de ce qu'il pense.

Véritablement la passion doit être remplie, mais jamais outrée ; et si les spectateurs étaient réduits à choisir entre deux vices, ils souffriraient le défaut (a) plus aisément que l'excès. Celui qui ne pousse pas assez les mouvements, ne contente pas : c'est ne pas donner sujet de se louer ; celui qui les outre blesse l'esprit : c'est donner sujet de se plaindre. Le premier laisse à notre imagination le plaisir d'ajouter d'elle-même ce qu'il n'a su fournir ; le second nous donne la peine de retrancher, toujours difficile et ennuyeuse. Quand le cœur particulièrement s'est senti touché, autant qu'il doit l'être, il cherche à se soulager. Revenus de ces mouvements aux lumières de l'esprit, nous jugeons peu favorablement de la tendresse et des larmes. Celles du plus malheureux doivent

(a) Au vieux sens du mot : le manque, l'absence.

être ménagées avec grande discrétion ; car le spectateur le plus tendre a bientôt séché les siennes : *Cito arescit lacryma in aliena miseria.*

En effet, si on s'afflige trop longtemps sur le théâtre, ou nous nous moquons de la faiblesse de celui qui pleure, ou la longue pitié d'un long tourment fait passer les maux d'autrui en nous-mêmes, blesse la nature qui a dû être seulement touchée. Toutes les fois que je me trouve à des pièces fort touchantes, les larmes des acteurs attirent les miennes, avec une douceur secrète que je sens à m'attendrir ; mais si l'affliction continue, mon âme s'en trouve incommodée, et attend avec impatience quelque changement, qui la délivre d'une impression douloureuse. J'ai vu arriver souvent, en de longs discours de tendresse, que l'auteur donne à la fin toute autre idée que celle de l'amant qu'il a dessein de représenter. Cet amant devient quelquefois un philosophe, qui raisonne dans la passion, ou qui nous explique, par une espèce de leçon, de quelle manière elle s'est formée. Quelquefois l'esprit du spectateur, qui poussait d'abord son imagination jusqu'à la personne qu'on représente, revient à soi-même désabusé qu'il est, et ne connaît plus que le poète, qui, dans une espèce d'élégie, nous veut faire pleurer de la douleur qu'il a feinte ou qu'il s'est formée.

Un homme se mécompte (a) auprès de moi en ces occasions ; il tombe dans le ridicule quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on fasse l'éloquent, à se plaindre de ses malheurs. Celui qui prend la peine d'en discourir m'épargne celle de m'en consoler. C'est la nature qui souffre, c'est à elle de s'en plaindre : elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle sent, pour se soulager ; non pas à le dire éloquemment, pour se complaire.

Je suis aussi peu persuadé de la violence d'une passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une âme touchée sensiblement ne laisse pas à l'esprit la liberté de penser beaucoup, et moins encore de se divertir dans la variété de ses conceptions. C'est en quoi je ne puis souffrir la belle imagination d'Ovide : il est ingénieux dans la douleur ; il se met en peine de faire voir de l'esprit, quand vous n'attendez que du sentiment. Virgile touche d'une impression toute juste , où il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé. Comme il ne vous laisse rien à désirer, il n'a aussi rien qui vous blesse ; et c'est là que votre âme se rend avec plaisir à une proportion si aimable.

Je m'étonne que dans un temps où l'on tourne

(a) Se méprend.

toutes les pièces de théâtre sur l'amour, on en ignore assez et la nature et les mouvements. Quoique l'amour agisse diversement selon la diversité des complexions, on peut rapporter à trois mouvements principaux tout ce que nous fait sentir une passion si générale : *aimer*, *brûler*, *languir*.

Aimer, simplement, est le premier état de notre âme, lorsqu'elle s'émeut par l'impression de quelque objet agréable ; là il se forme un sentiment secret de complaisance en celui qui aime, et cette complaisance devient ensuite un attachement à la personne qui est aimée. *Brûler*, est un état violent, sujet aux inquiétudes, aux peines, aux tourments, quelquefois aux troubles, aux transports, au désespoir, en un mot, à tout ce qui nous inquiète ou qui nous agite. *Languir*, est le plus beau des mouvements de l'amour ; c'est l'effet délicat d'une flamme pure qui nous consume doucement ; c'est une maladie chère et tendre qui nous fait haïr la pensée de notre guérison. On l'entretient secrètement, au fond de notre cœur ; et, si elle vient à se découvrir, les yeux, le silence, un soupir qui nous échappe, une larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourrait faire toute l'éloquence du discours.

Pour ces longues conversations de tendresse,

ces soupirs poussés incessamment, ces pleurs à tout moment répandus, ils pourront se rapporter à quelque autre cause. Si l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'amour que de la sottise de celui qui aime. La passion m'est trop précieuse, pour la couvrir d'une honte étrangère où elle n'a aucune part. Peu de larmes suffisent aux amants, pour exprimer leur amour ; quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur passion que leur faiblesse. J'ose dire qu'une dame qui aura pitié de son amant, sur les discrètes et respectueuses expressions du mal qu'elle cause, se moquera de lui comme d'un misérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

J'ai observé que Cervantès estime toujours, dans ses chevaliers, le mérite vraisemblable ; mais il ne manque jamais à se moquer de leurs combats fabuleux et de leurs pénitences ridicules. Par cette dernière considération, il faut préférer Don Galaor au bon Amadis de Gaule : *Porque tenia condicion muy accomodada para todo ; que no era cavallero melindroso, ni tan lloró como su hermano.*

Un grand défaut des auteurs, dans les tragédies, c'est d'employer une passion pour une autre ; de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendresse ; de mettre au contraire du désespoir, où il ne faut que de la douleur. Dans les *Tragédies* de

Quinault, vous désireriez souvent de la douleur, où vous ne voyez que de la tendresse. Dans le *Titus* de Racine, vous voyez du désespoir, où il ne faudrait qu'à peine de la douleur. L'histoire nous apprend que Titus, plein d'égards et de circonspection, renvoya Bérénice en Judée, pour ne pas donner le moindre scandale au peuple romain ; et le poète en fait un désespéré qui se veut tuer lui-même, plutôt que de consentir à cette séparation.

Corneille n'a pas eu des sentiments plus justes sur le sujet de son Titus ; il nous le représente prêt à quitter Rome et à laisser le gouvernement de l'empire, pour aller faire l'amour en Judée. Certes, il va contre la vérité et la vraisemblance, ruinant le naturel de Titus et le caractère de l'empereur, pour donner tout à une passion éteinte : c'est vouloir que ce prince s'abandonne à Bérénice comme un fou, lorsqu'il s'en défait comme un homme sage ou dégoûté.

J'avoue qu'il y a de certains sujets où la bienséance et la raison même favorisent les sentiments de la passion ; et alors la passion le doit emporter sur le caractère. Horace veut qu'on représente Achille agissant, colère, inexorable, croyant que les lois n'ont pas été faites pour lui, et ne connaissant que la force pour tout droit en ses entreprises ; mais c'est dans son naturel ordinaire

qu'on le doit dépeindre ainsi. C'est le caractère qu'Homère lui donne, lorsqu'il dispute sa captive à Agamemnon ; cependant ni Homère, ni Horace n'ont pas voulu éteindre l'humanité dans Achille ; et Euripide a eu tort de lui donner si peu d'amour pour Iphigénie, sur le point qu'elle devait être sacrifiée. Le sacrificateur était touché de compassion, et l'amant paraît comme insensible : s'il a de la colère, il la trouve dans son naturel, son cœur ne lui fournit rien pour Iphigénie. On m'avouera que l'humanité demandait de la pitié ; que la nature, que la bienséance même exigeaient de la tendresse ; et tous les gens de bon goût blâmeront le poète d'avoir trop considéré le caractère, lorsqu'il fallait avoir de grands égards pour la passion, Mais, quand une passion est connue généralement de tout le monde, c'est là qu'il faut donner le moins qu'on peut au caractère.

En effet, si vous aviez à dépeindre Antoine depuis qu'il fut abandonné à son amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles qualités que la nature lui avait données. Antoine, amoureux de Cléopâtre, n'est pas l'Antoine ami de César. D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en est fait un faible, mou et paresseux ; d'un homme qui n'avait manqué en rien, ni à son intérêt, ni à son parti, il s'en est fait un qui s'est manqué à lui-même, et qui s'est perdu.

Horace, que j'ai allégué, forme un caractère de la vieillesse, qu'il nous prescrit de garder fort soigneusement. Si nous avons quelque vieillard à représenter, il veut que nous le dépeignions amassant du bien, et s'abstenant de celui qu'il peut avoir amassé ; que nous le dépeignions froid, timide, chagrin, peu satisfait du présent, et grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vu dans sa jeunesse. Mais, si vous avez à représenter un vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni paresse, ni chagrin ; vous ferez un libéral d'un avare, un complaisant d'un homme fâcheux et difficile. Il trouvera à redire à toutes les beautés qu'il a vues, et admirera seulement celle qui l'enchante ; il fera toutes choses pour elle, et n'aura plus de volonté que la sienne : pensant regagner, par la soumission, ce qu'il perd par le dégoût que son âge peut donner :

> Et sous un front ridé qu'on a droit de haïr,
> Il croit se faire aimer à force d'obéir

Tel a été, et tel est dépeint, par Corneille, le vieil et infortuné Syphax. Avant qu'il fût charmé de Sophonisbe, il avait tenu la balance entre le Carthaginois et les Romains ; devenu amoureux, sur ses vieux jours, il perdit ses États et se perdit lui-même, pour avoir eu trop d'assujettissement aux volontés de sa femme.

Quand j'ai parlé de la passion, ç'a été proprement de l'amour que j'ai entendu parler : les autres passions servent à former le caractère au lieu de le ruiner. Être naturellement gai, triste, colère, timide, c'est avoir les humeurs, les qualités, les affections qui composent un caractère : être fort amoureux, c'est avoir pris une passion qui ne ruine pas seulement les qualités d'un caractère, mais qui assujettit les mouvements des autres passions. Il est certain qu'une âme qui aime bien, ne se porte aux autres passions que selon qu'il plaît à son amour. Si elle a de la colère contre un amant, l'amour l'excite et l'apaise; elle pense haïr, et ne fait qu'aimer ; l'amour excuse l'ingratitude et justifie l'infidélité ; les tourments d'une véritable passion sont des plaisirs ; on en connaît les peines, lorsqu'elle est passée, comme après la rêverie d'une fièvre on sent les douleurs. En aimant bien, l'on n'est jamais misérable : on croit l'avoir été, quand on n'aime plus :

Une beauté, qui sait toucher les cœurs,
N'a pas en son pouvoir de faire un misérable ;
Auprès d'une personne aimable,
Les appas tiennent lieu d'assez grande faveur.

SUR LES TRAGÉDIES

J'avoue que nous excellons aux ouvrages de théâtre ; et je ne croirai point flatter Corneille, quand je donnerai l'avantage à beaucoup de ses tragédies sur celles de l'antiquité. Je sais que les anciens tragiques ont eu des admirateurs dans tous les temps, mais je ne sais pas si cette sublimité dont on parle est bien fondée. Pour croire que Sophocle et Euripide sont aussi admirables qu'on nous le dit, il faut s'imaginer bien plus de choses de leurs ouvrages qu'on n'en peut connaître par des traductions ; et selon mon sentiment, les termes et la diction doivent avoir une part considérable à la beauté de leurs tragédies.

Il me semble voir, au travers des louanges que leur donnent les plus renommés partisans, que la grandeur, la magnificence, et la dignité surtout, leur étaient des choses fort peu connues : c'étaient de beaux esprits resserrés dans le ménage d'une petite république, à qui une liberté nécessiteuse tenait lieu de toutes choses. Que s'ils étaient obligés de représenter la majesté d'un grand roi, ils entraient mal dans une grandeur inconnue, pour ne voir que des objets bas et grossiers, où leurs sens étaient comme assujettis.

Il est vrai que les mêmes esprits, dégoûtés de ces objets, s'élevaient quelquefois au sublime et au merveilleux ; mais alors ils faisaient entrer tant de dieux et de déesses dans leurs tragédies, qu'on n'y reconnaissait presque rien d'humain. Ce qui était grand était fabuleux ; ce qui était naturel était pauvre et misérable. Chez Corneille, la grandeur se connaît par elle-même : les figures qu'il emploie sont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelque ornement : mais d'ordinaire, il néglige ces vains dehors ; il ne va point chercher dans les cieux de quoi faire valoir ce qui est assez considérable sur la terre ; il lui suffit de bien entrer dans les choses, et la pleine image qu'il en donne fait la véritable impression, qu'aiment à recevoir les personnes de bon sens.

En effet, la nature est admirable partout, et quand on a recours à cet éclat étranger, dont on pense embellir les objets, c'est souvent une confession tacite qu'on n'en connaît pas la propriété. De là viennent la plupart de nos figures et de nos comparaisons, que je ne puis approuver si elles ne sont rares, tout à fait nobles et tout à fait justes ; autrement, c'est chercher, par adresse, une diversion, pour se dérober aux choses que l'on ne fait pas connaître. Quelque beauté cependant que puissent avoir les comparaisons, elles conviennent beaucoup plus au poème épique

qu'à la tragédie. Dans le poème épique, l'esprit cherche à se plaire hors de son sujet ; dans la tragédie, l'âme, pleine de sentiments et possédée de passions, se tourne malaisément au simple éclat d'une ressemblance.

Ramenons notre discours à ces anciens, dont il s'est insensiblement éloigné ; et, cherchant à leur faire justice, confessons qu'ils ont beaucoup mieux réussi à exprimer les qualités de leurs héros qu'à dépeindre la magnificence des grands rois. Une idée confuse des grandeurs de Babylone avait gâté plutôt qu'élevé leur imagination ; mais leur esprit ne pouvait pas s'abuser sur la force, la constance, la justice et la sagesse, dont ils avaient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs sens dégagés du faste, dans une république médiocre, laissaient leur raison plus libre à considérer les hommes eux-mêmes.

Ainsi rien ne les détournait d'étudier la nature humaine, de s'appliquer à la connaissance des vices et des vertus, des inclinations et des génies. C'est par là qu'ils ont appris à former si bien les caractères, qu'on n'en saurait désirer de plus justes, selon le temps où ils ont vécu, si on se contente de connaître les personnes par leurs actions.

Corneille a cru que ce n'était pas assez de les faire agir ; il est allé au fond de leur âme chercher

le principe de leurs actions ; il est descendu dans leur cœur, pour y voir former les passions et y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvements. Quant aux anciens tragiques, ou ils négligent les passions pour être attachés à représenter exactement ce qui se passe, ou ils font les discoureurs au milieu des perturbations mêmes, et vous disent des sentences, quand vous attendez du trouble et du désespoir.

Corneille ne dérobe rien de ce qui se passe : il met en vue toute l'action, autant que le peut souffrir la bienséance ; mais aussi donne-t-il au sentiment tout ce qu'il exige, conduisant la nature sans la gêner, ni l'abandonner à elle-même. Il a ôté du théâtre des anciens ce qu'il y avait de barbare ; il a adouci l'horreur de leur scène par quelques tendresses d'amour judicieusement dispensées ; mais il n'a pas eu moins soin de conserver aux sujets tragiques notre crainte et notre pitié, sans détourner l'âme, des véritables passions qu'elle y doit sentir, à de petits soupirs ennuyeux, qui, pour être cent fois variés, sont toujours les mêmes.

Quelques louanges que je donne à cet excellent auteur, je ne dirai pas que ses pièces soient les seules qui méritent de l'applaudissement, sur notre théâtre. Nous avons été touchés de *Marianne*, de *Sophonisbe*, d'*Alcionée*, de *Venceslas*, de *Stili-*

con, d'*Andromaque*, de *Britannicus*, et de plusieurs autres à qui je ne prétends rien ôter de leur beauté pour ne les nommer pas.

J'évite autant que je puis d'être ennuyeux ; et il me suffira de dire qu'aucune nation ne saurait disputer à la nôtre l'avantage d'exceller aux tragédies. Pour celles des Italiens, elles ne valent pas la peine qu'on en parle ; les nommer seulement est assez, pour inspirer de l'ennui. Leur *Festin de Pierre* ferait mourir de langueur un homme assez patient, et je ne l'ai jamais vu, sans souhaiter que l'auteur de la pièce fût foudroyé avec son athée.

Il y a de vieilles tragédies anglaises, où il faudrait, à la vérité, retrancher beaucoup de choses ; mais avec ce retranchement, on pourrait les rendre tout à fait belles. En toutes les autres, de ce temps-là, vous ne voyez qu'une matière informe et mal dirigée, un amas d'événements confus, sans considération des lieux ni des temps, sans aucun égard à la bienséance. Les yeux avides de la cruauté du spectacle, y veulent voir des meurtres et des corps sanglants ; en sauver l'horreur par des récits, comme on fait en France, c'est dérober à la vue du peuple ce qui le touche le plus.

Les honnêtes gens désapprouvent une coutume établie par un sentiment peut-être inhumain ;

mais une vieille habitude, ou le goût de la nation en général, l'emporte sur la délicatesse des particuliers. Mourir est si peu de chose aux Anglais qu'il faudrait, pour les toucher, des images plus funestes que la mort même. De là vient que nous leur reprochons, assez justement, de donner trop à leur sens sur le théâtre. Il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils nous font de passer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des tragédies par de petites douceurs qui ne font pas une impression assez forte sur les esprits. Tantôt peu satisfaits, dans nos cœurs, d'une tendresse mal formée, nous cherchons dans l'action des comédiens à nous émouvoir encore ; tantôt nous voulons que l'acteur, plus transporté que le poète, prête de la fureur et du désespoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre n'est souvent que doux ; ce qui doit former la pitié fait à peine la tendresse ; l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos sentiments quelque chose d'assez profond ; les passions à demi touchées n'excitent en nos âmes que des mouvements imparfaits, qui ne savent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.

DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE DE RACINE INTITULÉE « ALEXANDRE LE GRAND »

A Madame Bourneau [a]

Depuis que j'ai lu le *Grand Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'alarme, et je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la tragédie. Mais je voudrais qu'avant sa mort, il adoptât l'auteur de cette pièce, pour former, avec la tendresse d'un père, son vrai successeur. Je voudrais qu'il lui donnât le bon goût de cette antiquité qu'il possède si avantageuse ment ; qu'il le fît entrer dans le génie de ces nations mortes et connaître sainement le caractère des héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui manque à un si bel esprit. Il a des pensées fortes et hardies, des expressions qui égalent la force de ses pensées ; mais vous me permettrez de vous dire, après cela, qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paraît qu'il voulut donner une plus grande idée de Porus que

---

[a] C'était, dit M. Giraud, une femme d'esprit, épouse du premier président des élus, de Saumur ; elle avait accompagné l'ambassadrice, Madame de Comminges, en Angleterre.

d'Alexandre, en quoi il n'était pas possible de réussir ; car l'histoire d'Alexandre, toute vraie qu'elle est, a bien l'air d'un roman : et faire un plus grand héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son ouvrage, non seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vraisemblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce maître de l'univers, ou nos imaginations seront trop vastes ou trop élevées. Si nous voulons donner l'avantage sur lui à d'autres héros, ôtons-leur les vices qu'il avait, et donnons-leur les vertus qu'il n'avait pas : ne faisons pas Scipion plus grand, quoiqu'on n'ait jamais vu chez les Romains une âme si élevée que la sienne ; il le faut faire plus juste, allant plus au bien, plus modéré, plus tempérant et plus vertueux.

Que les plus favorables à César contre Alexandre, n'allèguent en sa faveur ni la passion de la gloire, ni la grandeur de l'âme, ni la fermeté du courage. Ces qualités sont si pleines dans le Grec que ce serait en avoir trop que d'en avoir plus. Mais qu'ils fassent le Romain plus sage en ses entreprises, plus habile dans les affaires, plus étendu dans ses intérêts, plus maître de lui dans ses passions.

Un juge fort délicat du mérite des hommes s'est contenté de faire ressembler à Alexandre celui dont il voulait donner la plus haute idée : il

n'osait pas lui attribuer de plus grandes qualités, il lui ôtait les mauvaises : *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus* (a).

Peut-être que notre auteur est entré dans ces considérations, en quelque sorte ; peut-être que pour faire Porus plus grand, sans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaisser son Alexandre. Si ç'a été son dessein, il ne pouvait pas mieux réussir ; car il en fait un prince si médiocre, que cent autres le pourraient emporter sur lui, comme Porus. Ce n'est pas qu'Éphestion n'en donne une belle idée ; que Taxile, que Porus même ne parlent avantageusement de sa grandeur ; mais, quand il paraît lui-même, il n'a pas la force de la soutenir, si ce n'est que, par modestie, il veuille paraître un saint homme chez les Indiens, dans le juste repentir d'avoir voulu passer pour un dieu parmi les Perses. A parler sérieusement, je ne connais ici d'Alexandre que le seul nom : son génie, son humeur, ses qualités, ne me paraissent en aucun endroit. Je cherche, dans un héros impétueux, des mouvements extraordinaires qui me passionnent, et je trouve un prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang-froid où je puis être. Je m'imaginais, en Porus, une grandeur d'âme qui nous fût plus étrangère : le héros des

(a) Velleius Paterculus parlant de César.

Indes devait avoir un caractère différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler, un autre soleil, une autre terre, y produisent d'autres animaux et d'autres fruits : les hommes y paraissent tout autres par la différence des visages, et plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de raison : une morale, une sagesse singulière à la région y semble régler et conduire d'autres esprits dans un autre monde. Porus, cependant, que Quinte-Curce dépeint tout étranger aux Grecs et aux Perses, est ici purement Français : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque héros des vieux siècles doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu et particulièrement dans le sien propre. Il faut dépeindre un roi de l'Asie autrement qu'un consul romain : l'un parlera comme un monarque absolu, qui dispose de ses sujets comme de ses esclaves ; l'autre, comme un magistrat qui anime seulement les lois, et fait respecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public, et agité d'une liberté farouche, qu'un flatteur du temps de Tibère, qui ne connaissait plus que

l'intérêt, qui s'abandonnait à la servitude. Il faut dépeindre différemment des personnes de la même condition et du même temps, quand l'histoire nous en donne de différents caractères. Il serait ridicule de faire le même portrait de Caton et de César, de Catalina et de Cicéron, de Brutus et de Marc-Antoine, sous ombre qu'ils ont vécu, dans la République, en même temps. Le spectateur, qui voit représenter ces anciens sur nos théâtres, suit les mêmes règles, pour en bien juger, que le poète pour les bien dépeindre ; et pour y réussir mieux, il éloigne son esprit de tout ce qu'il voit en usage, tâche à se défaire du goût de son temps, renonce à son propre naturel, s'il est opposé à celui des personnes qu'on représente : car les morts ne sauraient entrer en ce que nous sommes ; mais la raison, qui est de tous les temps, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands défauts de notre nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer étrangers, dans leur propre pays, ceux qui n'ont pas bien ou son air, ou ses manières. De là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous, dont Corneille a fait une injuste et fâcheuse expérience dans sa *Sophonisbe*. Mairet, qui avait dépeint la sienne infidèle au vieux Syphax, et amoureuse du jeune et victorieux Massinisse, plut

quasi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des dames et le vrai esprit des gens de la cour. Mais Corneille qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois que les citoyens de Carthage ne parlaient eux-mêmes ; Corneille, qui, presque seul, a le bon goût de l'antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre siècle, pour être entré dans le génie de ces nations, et avoir conservé à la fille d'Asdrubal son véritable caractère.

Ainsi, à la honte de nos jugements, celui qui a surpassé tous nos auteurs, et qui s'est peut-être ici surpassé lui-même, à rendre à ces grand noms tout ce qui leur était dû, n'a pu nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, asservis par la coutume aux choses que nous voyons en usage, et peu disposés par la raison à estimer des qualités et des sentiments qui ne s'accommodent pas aux nôtres.

Concluons, après une considération assez étendue, qu'Alexandre et Porus devaient conserver leur caractère tout entier ; que c'était à nous de les regarder sur les bords de l'Hydaspe tels qu'ils étaient ; non pas à eux de venir, sur les bords de la Seine, étudier notre naturel et prendre nos sentiments. Le discours de Porus devait avoir quelque chose de plus étranger et de plus rare.

Si Quinte-Curce s'est fait admirer dans la harangue des Scythes par des pensées et des expressions naturelles à leur nation, l'auteur se pouvait rendre aussi merveilleux en nous faisant voir, pour ainsi parler, la rareté du génie d'un autre monde.

La condition différente de ces deux rois, où chacun remplit si bien ce qu'il devait dans la sienne, leur vertu diversement exercée dans la diversité de leur fortune, attirent la considération des historiens, et les obligent à nous en laisser une peinture. Le poète qui pouvait ajouter à la vérité des choses, ou les parer du moins de tous les ornements de la poésie, au lieu d'en employer les couleurs et les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté ; et, soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez, soit par sécheresse et stérilité, il demeure beaucoup au-dessous du véritable. Il pouvait entrer dans l'intérieur, et tirer du fond de ces grandes âmes, comme fait Corneille, leurs plus secrets mouvements ; mais il regarde à peine les simples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui paraît, moins profond à pénétrer ce qui se cache.

J'aurais souhaité que le fort de la pièce eût été à nous représenter ces grands hommes, et que, dans une scène digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs âmes jusqu'où elle pourrait aller. Si la conversation de

Sertorius et de Pompée a tellement rempli nos esprits, que ne devait-on pas espérer de celle de Porus et d'Alexandre, sur un sujet si peu commun ! J'aurais voulu encore que l'auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir : une grande armée de l'autre côté, avec des chariots terribles et des éléphants alors effroyables ; des éclairs, des foudres, des tempêtes qui mettaient la confusion partout, quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux ; cent choses étonnantes qui épouvantèrent les Macédoniens, et qui surent faire dire à Alexandre qu'*enfin il avait trouvé un péril digne de lui* ; tout cela devait fort élever l'imagination du poète, et dans la peinture de l'appareil, et dans le récit de la bataille.

Cependant, on parle à peine des camps des deux rois, à qui l'on ôte leur propre génie pour les asservir à des princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand et de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un pays, la conservation d'un royaume, n'excite point Porus au combat ; il est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane, et l'unique but de sa valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les chevaliers errants, quand ils entreprennent une aventure ; et le plus

bel esprit, à mon avis, de toute l'Espagne, ne fait jamais entrer don Quichotte dans le combat, qu'il ne se recommande à Dulcinée.

Un faiseur de romans peut former ses héros à sa fantaisie ; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un prince obscur dont la réputation n'est pas venue jusqu'à nous ; mais ces grands personnages de l'antiquité, si célèbres dans leur siècle, et plus connus parmi nous que les vivants mêmes, les Alexandre, les Scipion, les César, ne doivent jamais perdre leur caractère entre nos mains ; car le spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avaient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avaient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs vertus, établies une fois chez nous, intéresse l'amour-propre comme notre vrai mérite : on ne saurait y apporter la moindre altération, sans nous faire sentir ce changement avec violence. Surtout, il ne faut pas les défigurer dans la guerre, pour les rendre plus illustres dans l'amour. Nous pouvons leur donner des maîtresses de notre invention, nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire ; mais gardons-nous de faire un Antoine d'un Alexandre et ne ruinons pas le héros établi par tant de siècles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaisie.

Rejeter l'amour de nos tragédies, comme indigne des héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir à eux, par un secret rapport, par je ne sais quelle liaison qui demeure encore entre leurs âmes et les nôtres ; mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au-dessous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au-dessus des hommes. Avec cette retenue (a), j'avouerai qu'il n'y a point de sujet où une passion générale, que la nature a mêlée en tout, ne puisse entrer sans peine et sans violence. D'ailleurs, comme les femmes sont aussi nécessaires pour la représentation que les hommes, il est à propos de les faire parler, autant qu'on peut, de ce qui leur est le plus naturel, et dont elles parlent mieux que d'aucune chose. Otez aux unes l'expression des sentiments amoureux, et aux autres l'entretien secret où les fait aller la confidence, vous les réduisez ordinairement à des conversations ennuyeuses. Presque tous leurs mouvements, comme leurs discours, doivent être des effets de leur passion ; leurs joies, leurs tristesses, leurs craintes, leurs désirs doivent sentir un peu d'amour, pour nous plaire.

Introduisez une mère qui se réjouit du bonheur de son cher fils, ou s'afflige de l'infortune de sa

(a) Sous cette réserve.

pauvre fille, sa satisfaction ou sa peine fera peu d'impression sur l'âme des spectateurs. Pour être touchés des larmes et des plaintes de ce sexe, voyons une amante qui pleure la mort d'un amant : non pas une femme qui se désole à la perte d'un mari. La douleur des maîtresses, tendre et précieuse, nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou intéressée, et qui, toute sincère qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des enterrements et de leurs cérémonies lugubres.

De toutes les veuves qui ont jamais paru sur le théâtre, je n'aime à voir que la seule Cornélie, parce qu'au lieu de me faire imaginer des enfants sans père, et une femme sans époux, ses sentiments tout romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome et du grand Pompée.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'amour sur nos théâtres ; mais qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourrait être intéressée, et que ses plus grand partisans ne croient pas que le premier but de la tragédie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs. Aux sujets véritablement héroïques, la grandeur d'âme doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui serait doux et tendre dans la maîtresse d'un homme ordinaire, est souvent faible et honteux dans l'amante d'un héros. Elle peut

s'entretenir, quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même ; elle peut soupirer en secret de son tourment, confier à une chère et sûre confidente ses craintes et ses douleurs ; mais, soutenue de sa gloire et fortifiée par sa raison, elle doit toujours demeurer maîtresse de ses sentiments passionnés, et animer son amant aux grandes choses par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa faiblesse.

En effet, c'est un spectacle indigne de voir le courage d'un héros amolli par des soupirs et des larmes ; et, s'il méprise fièrement les pleurs d'une belle personne qui l'aime, il fait moins paraître la fermeté de son cœur que la dureté de son âme.

Pour éviter cet inconvénient-là, Corneille n'a pas moins d'égard au caractère des femmes illustres qu'à celui de ses héros. Émilie anime Cinna à l'exécution de leur dessein, et va dans son cœur ruiner tous les mouvements qui s'opposent à la mort d'Auguste. Cléopâtre a de la passion pour César, et met tout en usage pour sauver Pompée : elle serait indigne de César, si elle ne s'oppose à la lâcheté de son frère ; et César indigne d'elle, s'il est capable d'approuver cette infamie. Dircé, dans l'*Œdipe*, conteste de grandeur de courage avec Thésée, tournant sur soi l'explication funeste de l'oracle, qu'il voulait s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considérer Sophonisbe, dont le caractère eût pu être envié des Romains même. Il faut la voir sacrifier le jeune Massinisse au vieux Syphax, pour le bien de sa patrie ; il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du devoir, en quittant Syphax, qu'elle avait fait les sentiments de son amour, en se détachant de Massinisse ; il faut la voir qui soumet toutes sortes d'attachements : ce qui nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces passions, à son amour pour Carthage, à sa haine pour Rome ; il faut la voir, enfin, quand tout l'abandonne, ne se pas manquer à elle-même, et dans l'inutilité des cœurs qu'elle avait gagnés pour sauver son pays, tirer du sien un dernier secours, pour sauver sa gloire et sa liberté.

Corneille fait parler ses héros avec tant de bienséance que jamais il ne nous eût donné la conversation de César avec Cléopâtre si César eût cru avoir les affaires qu'il eut dans Alexandrie ; quelque belle qu'elle puisse être, jusqu'à rendre l'entretien d'un amoureux agréable aux personnes indifférentes qui l'écoutent, il s'en fût passé assurément, à moins que de voir la bataille de Pharsale pleinement gagnée, Pompée mort et le reste de ses partisans en fuite. Comme César se croyait alors le maître de tout, on a pu lui faire offrir une gloire acquise et une puissance apparem-

ment assurée ; mais quand il a découvert la conspiration de Ptolémée, quand il voit ses affaires en mauvais état, et sa propre vie en danger, ce n'est plus un amant qui entretient sa maîtresse de sa passion, c'est le général romain qui parle à la reine du péril qui les regarde, et la quitte avec empressement, pour aller pourvoir à leur sûreté commune.

Il est donc ridicule d'occuper Porus de son seul amour, sur le point d'un grand combat qui allait décider pour lui de toutes choses ; il ne l'est pas moins d'en faire sortir Alexandre, quand les ennemis se rallient. On pourrait l'y faire entrer avec empressement, pour chercher Porus, non pas l'en tirer avec précipitation, pour aller revoir Cléophile : lui qui n'eut jamais ces impatiences amoureuses, et à qui la victoire ne paraissait assez pleine que lorsqu'il avait détruit, ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'est qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté sans lui faire rien gagner de l'autre. Il est aussi peu héros d'amour que de guerre ; l'histoire se trouve défigurée sans que le roman soit embelli : guerrier dont la gloire n'a rien d'animé qui excite notre ardeur, amant dont la passion ne produit rien qui touche notre tendresse.

Voilà ce que j'avais à dire sur Alexandre et sur Porus. Si je ne me suis pas attaché régulièrement

à une critique exacte, c'est que j'ai moins voulu examiner la pièce en détail, que m'étendre sur la bienséance qu'on doit garder à faire parler les héros ; sur le discernement qu'il faut avoir, dans la différence de leurs caractères ; sur le bon et le mauvais usage des tendresses de l'amour dans la tragédie, rejetées trop austèrement par ceux qui donnent tout aux mouvements de la *crainte* et de la *pitié*, et recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentiments.

LETTRE DE M. DE CORNEILLE A M. DE SAINT-ÉVREMOND POUR LE REMERCIER DES LOUANGES QU'IL LUI AVAIT DONNÉES, DANS LA DISSERTATION SUR « L'ALEXANDRE » DE RACINE.

MONSIEUR,

L'obligation que je vous ai est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; et dans la confusion où je suis, je m'obstinerais encore dans le silence, si je n'avais peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avoue, après cela, que je pense avoir quelque

droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtements qu'on avait pour les anciens héros refondus à notre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici que vous m'avez pris par mon faible, et que ma Sophonisbe, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne. Que vous flattez agréablement mes sentiments, quand vous confirmez ce que j'ai avancé, touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres, ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur ! J'ai cru jusques ici que l'amour était une passion trop chargée de faiblesse, pour être la dominante dans une pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps ; et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

RÉPONSE DE M. DE SAINT-ÉVREMOND A M. DE CORNEILLE

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous fussiez le plus reconnaissant homme du monde d'une grâce qu'on vous ferait, puisque vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentiments que moi de vos ouvrages, vous devriez des remerciements à tous ceux qui s'y connaissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre, en Angleterre et en Hollande. Les Anglais, assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée, et croient faire honneur à leur Benjamin Johnson, de le nommer le Corneille d'Angleterre. M. Waller, un des plus beaux esprits du siècle, attend toujours vos pièces nouvelles, et ne manque pas d'en traduire un acte ou deux en vers anglais, pour sa satisfaction particulière. Vous êtes le seul de notre nation, dont les sentiments aient l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle et qu'on écrit bien en France : il n'y a que vous, dit-il, de tous les Français qui sache penser.

M. Vossius, le plus grand admirateur de la Grèce, qui ne saurait souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfère à Sophocle et à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée en France. Serait-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les étrangers quand elles se passent à Paris ? Je ne m'étonnerais point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux héros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire ; mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos théâtres, comment peut-on ne pas admirer ceux qui viennent de vous ? Je crois que l'influence du mauvais goût s'en va passer ; et la première pièce que vous donnerez au public fera voir, par le retour de ses applaudissements, le recouvrement du bon sens et le rétablissement de la raison. Je ne finirai pas sans vous rendre grâces très humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverais indigne des louanges que vous donnez à mon jugement ; mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connaître la beauté de vos ouvrages, je confonds nos intérêts et me laisse aller avec plaisir à une vanité mêlée avec la justice que je vous rends.

DÉFENSE DE QUELQUES PIÈCES DU THÉATRE DE CORNEILLE [a]

A M. de Barillon [b].

Je n'ai jamais douté de votre inclination à la vertu, mais je ne vous crois pas scrupuleux jusqu'au point de ne pouvoir souffrir Rodogune, sur le théâtre, parce qu'elle veut inspirer à ses amants le dessein de faire mourir leur mère, après que la mère a voulu inspirer à ses enfants le dessein de faire mourir une maîtresse. Je vous supplie, Monsieur, d'oublier la douceur de notre naturel, l'innocence de nos mœurs, l'humanité de notre politique, pour considérer les coutumes barbares et les maximes criminelles des pirates de l'Orient. Quand vous avez fait réflexion qu'en toutes les familles royales de l'Asie, les pères se défont de leurs enfants sur le plus léger soupçon ; que les enfants se défont de leurs pères par l'impatience de régner ; que les maris font tuer

---

[a] On a cru devoir publier ces pages où l'accent personnel et l'aveu de certaines plaintes et de certaines rancunes se mêlent à la discussion littéraire, en raison des choses excellentes que l'auteur y dit sur Corneille et, plus généralement, sur la tragédie.

[b] Ambassadeur extraordinaire de France auprès du roi Charles II.

leurs femmes et les femmes empoisonner leurs maris ; que les frères comptent pour rien le meurtre des frères ; quand vous aurez considéré un usage si détestable, établi parmi les rois de ces nations, vous vous étonnerez moins que Rodogune ait voulu venger la mort de son époux sur Cléopâtre, qu'elle ait voulu assurer sa vie, recouvrer sa liberté et mettre un amant sur le trône par la perte de la plus méchante femme qui fût jamais. Corneille a donné aux jeunes princes tout le bon naturel qu'ils auraient dû avoir pour la meilleure mère du monde : il a fait prendre à la jeune reine le parti qu'exigeait d'elle la nécessité de ses affaires.

Peut-être me direz-vous que ces crimes-là peuvent s'exécuter en Asie et ne se doivent pas représenter en France. Mais quelle raison vous oblige de refuser notre théâtre à une femme qui n'a fait que conseiller le crime pour son salut, et de l'accorder à ceux qui l'ont fait eux-mêmes sans aucun sujet ? Pourquoi bannir de notre scène Rodogune, et y recevoir avec applaudissement Électre et Oreste ? Pourquoi Atrée y fera-t-il servir à Thyeste ses propres enfants dans un festin ? Pourquoi Néron y fera-t-il empoisonner Britannicus ? Pourquoi Hérode, roi des Juifs, roi de ce peuple aimé de Dieu, fera-t-il mourir sa femme ? Pourquoi Amurat fera-t-il étrangler Roxane et

Bajazet ? Et, venant des Juifs et des Turcs aux Chrétiens, pourquoi Philippe II, ce prince si catholique, fera-t-il mourir Don Carlos sur un soupçon fort mal éclairci ? La nouvelle la plus agréable que nous ayons (a) a renouvelé la mémoire d'une chose ensevelie et a produit une tragédie en Angleterre (b) dont le sujet a su plaire à tous les Anglais. Rodogune, cette pauvre princesse opprimée, n'a pas demandé un crime pour un crime. Elle a demandé sa sûreté qui ne pouvait s'établir que par un crime, mais un crime à l'égard d'un capucin plus qu'à l'égard d'un ambassadeur, un crime dont Machiavel aurait fait une vertu politique, et que la méchanceté de Cléopâtre peut faire passer pour une justice légitimement exercée.

Une chose que vous trouvez fort à redire, Monsieur, c'est qu'on ait rendu une jeune princesse capable d'une si forte résolution. Je ne sais pas bien son âge ; mais je sais qu'elle était reine et qu'elle était veuve. Une de ces qualités suffit pour faire perdre le scrupule à une femme, à quelque âge que ce soit. Faites grâce, Monsieur, faites grâce à Rodogune. Le monde vous fournira de plus grands crimes que le sien, où vous pourrez

(a) *Don Carlos*, de l'abbé de Saint-Réal.
(b) Celle d'Otway. Voyez l'ouvrage de Evio Levi, *Storia poetica di Don Carlos*, Pavie, 1914.

faire un meilleur usage de la vertueuse haine que vous avez pour les méchantes actions.

A Madame la duchesse de Mazarin.

Il me semble que Rodogune n'est pas mal justifiée ; faisons la même chose pour Émilie, auprès de Madame de Mazarin. Suspendez votre jugement, Madame ; Émilie n'est pas fort coupable d'avoir exposé Cinna aux dangers d'une conspiration. Ne la condamnez pas, de peur de vous condamner vous-même ; c'est par vos propres sentiments que je veux défendre les siens ; c'est par Hortense que je prétends justifier Émilie.

Émilie avait vu la proscription de sa famille ; elle avait vu massacrer son père, et, ce qui était plus insupportable à une Romaine, elle voyait la République assujettie par Auguste. Le désir de la vengeance et le dessein de rétablir la liberté lui firent chercher des amis, à qui les mêmes outrages pussent inspirer les mêmes sentiments, et que les mêmes sentiments pussent servir pour perdre un usurpateur. Cinna, neveu de Pompée, et le seul reste de cette grande maison, qui avait péri pour la République, joignit ses ressentiments à ceux d'Émilie ; et tous deux venant à s'armer par le souvenir des injures, autant que par l'intérêt du

public, formèrent ensemble le dessein hardi de cette illustre et célèbre conspiration.

Dans les conférences qu'il fallut pour conduire cette affaire, les cœurs s'unirent aussi bien que les esprits ; mais ce ne fut que pour animer davantage la conspiration ; et jamais Émilie ne se promit à Cinna, qu'à la condition qu'il se donnerait tout entier à leur entreprise. Ils conspirèrent donc, avant que de s'aimer ; et leur passion, qui mêla ses inquiétudes et ses craintes à celles qui suivent toujours les conjurations, demeura soumise au désir de la vengeance et à l'amour de la liberté.

Comme leur dessein était sur le point de s'exécuter, Cinna, se laissant toucher à la confiance et aux bienfaits d'Auguste, fit voir à Émilie une âme sujette aux remords et toute prête à changer de résolution ; mais Émilie, plus Romaine que Cinna, lui reprocha sa faiblesse, et demeura plus fortement attachée à son dessein que jamais. Ce fut là qu'elle dit des injures à son amant ; ce fut là qu'elle imposa des conditions que vous n'avez pu souffrir et que vous approuverez, Madame, quand vous vous serez mieux consultée. Le désir de la vengeance fut la première passion d'Émilie. Le dessein de rétablir la République se joignit au désir de la vengeance ; l'amour fut un effet de la conspiration, et il entra dans l'âme

des conspirateurs, plus pour y servir que pour y régner :

> Joignons à la douceur de venger nos parens
> La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ;
> Et faisons publier par toute l'Italie :
> *La Liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie.*
> *On a touché son âme et son cœur s'est épris ;*
> *Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.*

Vous êtes née à Rome, Madame, et vous y avez reçu l'âme des Porcies et des Arries, au lieu que les autres qu'on y voit naître n'y prennent que le génie des Italiens. Avec cette âme toute grande, toute romaine, si vous viviez aujourd'hui dans une république qu'on opprimât ; si vos parents y étaient proscrits, votre maison désolée, ce qui est le plus odieux à une personne libre, si votre égal était devenu votre maître ; ce couteau que vous avez acheté pour vous tuer, quand vous verrez la ruine de votre patrie ; ce couteau ne serait-il pas essayé contre le tyran, avant que d'être employé contre vous-même ? Vous conspireriez sans doute, et un misérable amant, qui voudrait vous inspirer la faiblesse d'un repentir, serait traité plus durement par Hortense que Cinna ne le fut par Émilie.

Je m'imagine que nous vivons dans une même république, dont un citoyen ambitieux opprima la liberté. En cet état déplorable, je vous offrirais un vieux Cinna, qui ferait peu d'impression sur

votre cœur ; mais quand vous lui auriez ordonné de punir le tyran, il ne reviendrait pas vous trouver avec des remords, avec cette vertu apparente qui cache des mouvements de crainte et des sentiments d'intérêt. Il recevrait la confidence et les bienfaits du nouvel Auguste, comme des outrages ; les périls ne feraient que l'animer à vous servir ; il se porterait enfin si généreusement à l'exécution de l'entreprise, que vous le plaindriez mort, pour avoir obéi à vos ordres ou le loueriez vivant, après les avoir exécutés.

Que la condition du vieux philosophe est malheureuse ! Il ne se soucie point de gloire ; et le mieux qui puisse lui arriver, c'est qu'un peu de louange soit le prix de tous ses services. Encore, cette apparence de grâce, toute vaine qu'elle est, ne lui est accordée que bien rarement ; il voit même beaucoup plus de disposition à lui donner des chagrins que des louanges. Et Dieu conserve M. l'ambassadeur de Portugal ! S'il n'était plus au monde, le philosophe serait exposé le premier aux mauvais traitements que son Excellence essuie tous les jours (a).

A Messieurs de ***

Si je dispute quelquefois avec vous, Messieurs, ce n'est que pour remplir le vide du jeu et pour

(a) Le comte de Melos.

vous ôter l'ennui d'une conversation trop languissante ; je conteste à dessein de vous céder et vous oppose de faibles raisons, tout préparé à reconnaître la supériorité des vôtres.

Dans cette vue, j'ai soutenu que *le Menteur* était une bonne comédie, que le sujet du *Cid* était heureux, et que cette pièce faisait un très bel effet sur le théâtre quoiqu'elle ne fût pas sans défaut ; j'ai soutenu que *Rodogune* était un fort bel ouvrage, et que l'*Œdipe* devait passer pour un chef-d'œuvre. Pouvais-je vous faire un plus grand plaisir, Messieurs, que vous donner une si juste occasion de me contredire et de faire valoir la force et la netteté de votre jugement aux dépens du mien ?

J'ai soutenu que pour faire une belle comédie, il fallait choisir un beau sujet, le bien disposer, le bien suivre et le mener naturellement à la fin ; qu'il fallait faire entrer les caractères dans les sujets, et non pas former la constitution des sujets après celle des caractères ; que nos actions devaient précéder nos qualités et nos humeurs ; qu'il fallait remettre à la philosophie de nous faire connaître ce que sont les hommes, et à la comédie de nous faire voir ce qu'ils font, et qu'enfin ce n'est pas tant la nature humaine qu'il faut expliquer, que la condition humaine qu'il faut représenter sur le théâtre.

Ne vous ai-je pas bien servis, Messieurs, quand je me suis rendu ridicule par de si sottes propositions ? Pouvais-je faire plus pour vous que d'exposer à votre censure la rudesse d'un vieux goût qui a fait voir le raffinement du vôtre ? Vous avez raison, Messieurs, vous avez raison de vous moquer des songes d'Aristote et d'Horace, des rêveries de Heinsius et de Grotius (a), des caprices de Corneille et de Ben-Johnson, des fantaisies de Rapin (b) et de Boileau. La seule règle des honnêtes gens, c'est la mode. Que sert une raison qui n'est point reçue, et qui peut trouver à redire à une extravagance qui plaît ?

J'avoue qu'il y a eu des temps où il fallait choisir de beaux sujets et les bien traiter : il ne faut plus aujourd'hui que des caractères ; et je demande pardon au poète de la Comédie de M. le duc de Buckingham, s'il m'a paru ridicule quand il se vantait d'avoir trouvé l'invention de faire des comédies sans sujet (c) J'ai les mêmes excuses à vous faire, Messieurs : comme vous avez le

(a) Heinsius (Daniel), né à Gand, fut professeur à l'université de Leyde et écrivit, entre autres ouvrages, des poésies et des traductions ; son fils, Nicolas, fut aussi un philologue éminent. Pour Grotius, voyez p. 179.

(b) Le père Rapin, excellent humaniste et critique d'un goût sévère, sur lequel on pourra consulter une thèse latine de Ch. Dejob.

(c) Allusion à une pièce du duc, intitulée *The Rehearsal.*

même esprit, je vous ai tous offensés également, ce qui m'oblige à vous donner une pareille satisfaction. Mais je ne prétends pas me raccommoder simplement avec vous, sur la comédie ; j'espère que vous me ferez à l'avenir un traitement plus favorable, en tout, et que Madame de Mazarin me sera moins opposée qu'elle ne l'est.

Que vous ai-je fait, madame la Duchesse, pour me traiter de la façon que vous me traitez ? Il n'y a que moi et le diable de Quevedo à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les louanges, vous me trouvez piquant dans les vérités : si je veux me taire, je suis trop discret ; si je veux parler, je suis trop libre. Quand je dispute, la contestation vous choque ; quand je m'empêche de disputer, ma retenue vous paraît méprisante et dédaigneuse. Dis-je des nouvelles ? Je suis mal informé ! N'en dis-je pas ? Je fais le mystérieux. A l'Hombre on se défie de moi comme d'un pipeur et on me trompe comme un imbécile ! On me fait les injustices, et on me condamne. Je suis puni du tort qu'ont les autres : tout le monde crie, tout le monde se plaint, et je suis le seul à souffrir.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choses, Madame, sans compter que vous me donnez au public pour tel qu'il vous plaît. Vous me faites révérer ceux que je méprise, mépriser ceux que

j'honore, offenser ceux que je crains. Quartier! madame la Duchesse ; je me rends. Ce n'est pas vaincre que d'avoir affaire à des gens rendus. Portez vos âmes contre les rebelles, forcez les opiniâtres, et gouvernez avec douceur les soumis : la différence des uns aux autres ne doit pas durer longtemps. Un jour viendra (et ce grand jour n'est pas loin) que le comte de Mélos ne murmurera plus à l'Hombre et que le baron de la Taulade perdra sans chagrin. Pour moi j'ai abandonné *Les Visionnaires* (a) et *Le Menteur*. Racine est préféré à Corneille, et les caractères l'emportent sur les sujets. Je ne renonce pas seulement à mon opinion, Madame ; je maintiens les vôtres avec plus de fermeté que M. de Villiers n'en peut avoir à soutenir la beauté de ses parentes. J'ai changé l'ordre de mes louanges et de mes censures. Dès les cinq heures du soir, je blâmerai ce que vous jugez blâmable, et je louerai à minuit ce que vous croirez digne d'être loué. Pour dernier sacrifice, je continuerai, tant qu'il vous plaira, la maudite société que nous avons eue, M. l'ambassadeur de France, M. le comte de Castelmelhor et moi. Proposez quelque chose de plus difficile ; vos ordres, Madame, le feront exécuter.

(a) Pièce de Desmarests de Saint-Sorlin, fort à la mode alors.

A UN AUTEUR QUI ME DEMANDAIT MON SENTIMENT D'UNE PIÈCE OÙ L'HÉROINE NE FAISAIT QUE SE LAMENTER.

La princesse dont vous faites l'héroïne de votre pièce, me plairait assez si vous aviez un peu ménagé ses larmes ; mais vous la faites pleurer avec excès : et, dès qu'il y aura retour à la justesse du sentiment, le trop de larmes rendra ceux qu'on représente moins touchants, et ceux qui voient représenter moins sensibles.

Corneille n'a pas plu à la multitude, en ces derniers temps, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs, ce qu'il y a de plus exquis dans le sentiment, et de plus délicat dans la pensée. Après avoir comme usé les passions ordinaires dont nous sommes agités, il s'est fait un nouveau mérite à toucher des tendresses plus recherchées, de plus fines jalousies et de plus secrètes douleurs : mais cette étude de pénétration était trop délicate pour les grandes assemblées ; de sorte qu'une découverte si précieuse lui a fait perdre quelque estime dans le monde, quand elle devait lui donner une nouvelle réputation.

Il est certain que personne n'a mieux entendu la nature que Corneille ; mais il l'a expliquée différemment, selon ses temps différents. Étant jeune, il en exprimait les mouvements ; étant vieux, il nous en découvre les ressorts. Autrefois, il donnait tout au sentiment ; il donne plus aujourd'hui à la connaissance ; il ouvre le cœur avec tout son secret : il le produisait avec tout son trouble. Quelques autres ont suivi plus heureusement la disposition des esprits qui n'aiment aujourd'hui que la douleur et les larmes : mais je crains pour vous quelque retour du bon goût, justement sur votre pièce, et qu'on ne vienne à désapprouver le trop grand usage d'une passion dont on enchante présentement tout le monde.

J'avoue qu'il n'y a rien de si touchant que le sentiment douloureux d'une belle personne affligée ; c'est un nouveau charme qui unit toutes nos tendresses par les impressions de l'amour et de la pitié mêlées ensemble. Mais, si la belle affligée continue à se désoler trop longtemps, ce qui nous touchait nous attriste ; lassés de la consoler, quand elle aime encore à se plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des vieilles et des parents, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une si ennuyeuse désolation.

Un auteur bien entendu dans les passions

n'épuisera jamais la douleur d'une affligée : cet épuisement est suivi d'une indolence qui apporte une langueur infaillible aux spectateurs. Les premières larmes sont naturelles à la passion qu'on exprime ; elles ont leur source dans le cœur et portent la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre. Les dernières sont purement de l'esprit du poète ; l'art les a formées et la nature ne veut pas les reconnaître. L'affliction doit avoir quelque chose de touchant, et la fin de l'affliction quelque chose d'animé, qui puisse faire sur nous une impression nouvelle. Il faut que l'affliction se termine par une bonne fortune, qui finit les malheurs avec la joie, ou par une grande vertu qui attire notre admiration. Quelquefois elle s'achève par la mort ; et il en naît dans nos âmes une commisération propre et naturelle à la tragédie ; mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour la faiblesse, que de compassion pour le malheur.

Je n'aime pas au théâtre une mort qui se pleure davantage par la personne qui se meurt, que par ceux qui la voient mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes, et un sentiment profond ; j'aime un désespoir qui ne s'exhale pas en paroles, mais où la nature accablée succombe sous la violence de la passion. Les longs discours expliquent plus notre regret à la vie, que notre

résolution à la mort : parler beaucoup dans ces occasions, c'est languir dans le désespoir et perdre tout le mérite de sa douleur :

O ! Silvia, tu se' morta,

et s'évanouir comme Aminte :

Non, je ne pleure pas, madame, mais je meurs,

et mourir comme Eurydice (a).

Il est certain que nos maux se soulagent en pleurant ; et la plus grande peine du monde un peu adoucie, ranime le désir de vivre, à mesure qu'elle soulage le sentiment. Il en est de notre raisonnement comme de nos larmes : pour peu que nous raisonnions dans l'infortune, la raison nous porte à l'endurer plutôt qu'à mourir. Faisons guérir, au théâtre, ceux que nous faisons beaucoup pleurer et beaucoup se plaindre : donnons plus de maux que de larmes et de discours, à ceux que nous avons dessein d'y faire mourir.

(a) Allusion à l'*Aminte* de Tasse et à *Suréna* de Corneille (V, v).

SUR NOS COMÉDIES, EXCEPTÉ CELLES DE MOLIÈRE, OU L'ON TROUVE LE VRAI ESPRIT DE LA COMÉDIE ; ET SUR LA COMÉDIE ESPAGNOLE

Pour la comédie, qui doit être la représentation de la vie ordinaire, nous l'avons tournée tout à fait sur la galanterie, à l'exemple des Espagnols ; sans considérer que les anciens s'étaient attachés à représenter la vie humaine selon la diversité des humeurs, et que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avaient dépeint que la seule vie de Madrid dans leurs intrigues et leurs aventures.

J'avoue que cette sorte d'ouvrage aurait pu avoir dans l'antiquité un air noble, et je ne sais quoi de plus galant ; mais c'était plutôt le défaut de ces siècles-là, que la faute des auteurs. Aujourd'hui la plupart de nos poètes savent aussi peu ce qui est des mœurs, qu'on savait en ces temps-là ce qui est de la galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces et accommodées à la société, de naturels chagrins et austères. Comme si la nature était changée, et que les hommes se fussent défaits de ces divers sentiments, on les représente tous sous un même

caractère, dont je ne sais point la raison ; si ce n'est que les femmes avaient trouvé, dans ce siècle-ci, qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galants.

Nous avouerons bien que les esprits de Madrid sont plus fertiles en invention que les nôtres ; et c'est ce qui nous a fait tirer d'eux la plupart de nos sujets, lesquels nous avons remplis de tendresses et de discours amoureux, et où nous avons mis plus de régularité et de vraisemblance. La raison en est qu'en Espagne, où les femmes ne se laissent presque jamais voir, l'imagination du poète se consomme aux moyens ingénieux de faire trouver les amants en même lieu ; et en France, où la liberté du commerce est établie, la grande délicatesse de l'auteur est employée dans la tendre et amoureuse expression des sentiments.

Une femme de qualité espagnole lisait, il n'y a pas longtemps, le roman de *Cléopâtre* ; et comme, après un long récit d'aventures, elle eut tombé sur une conversation délicate d'un amant et d'une amante également passionnés : *que d'esprit mal employé*, dit-elle ; *à quoi bon tous ces beaux discours quand ils sont ensemble* ?

C'est la plus belle réflexion que j'ai ouï faire de ma vie ; et Calprenède, quoique Français, devait se souvenir qu'à des amants nés sous un soleil plus chaud que celui d'Espagne, les paroles étaient assez inutiles en ces occasions. Mais le

bon sens de cette dame ne serait pas reçu dans nos galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une passion qu'on n'a pas pour la pouvoir persuader ; et où l'on se voit tous les jours, pour se plaindre, avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment.

La Précieuse de Molière est dépeinte ridicule dans la chose, aussi bien que dans les termes, de ne vouloir pas *prendre le roman par la queue*, quand il s'agit de traiter avec des parents l'affaire sérieuse d'un mariage ; mais ce n'eût pas été une fausse délicatesse, avec un galant, d'attendre sa déclaration, et tout ce qui vient par degré dans le procédé d'une galanterie.

Pour la régularité et la vraisemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles se trouvent moins chez les Espagnols que chez les Français. Comme toute la galanterie des Espagnols est venue des Maures, il y reste je ne sais quel goût d'Afrique, étranger des autres nations, et trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des règles. Ajoutez qu'une vieille impression de cavalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des cavaliers aux aventures bizarres. Les filles, de leur côté, goûtent cet air-là, dès leur enfance, dans les livres de chevalerie, et dans les conversations fabuleuses des femmes qui sont auprès d'elles. Ainsi les deux sexes remplissent

leurs esprits des mêmes idées ; et la plupart des hommes et des femmes qui aiment, prendraient le scrupule de quelque amoureuse extravagance pour une froideur indigne de leur passion.

Quoique l'amour n'ait jamais des mesures bien réglées, en quelque pays que ce soit, j'ose dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en France, ni dans la manière dont on le fait, ni dans les événements ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une « belle passion » a de la peine même à se sauver du ridicule ; car les honnêtes gens, partagés à divers soins, ne s'y abandonnent pas, comme font les Espagnols dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le seul amour.

A Paris, l'assiduité de notre cour nous attache ; la fonction d'une charge ou le dessein d'un emploi nous occupe, la fortune l'emportant sur les maîtresses, dans un lieu où l'usage est de préférer ce qu'on se doit à ce qu'on aime. Les femmes, qui ont à se régler là-dessus, sont elles-mêmes plus galantes que passionnées ; encore se servent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité et l'intérêt ne gouvernent, et c'est à qui pourra mieux se servir, elles des galants, et les galants d'elles, pour arriver à leur but.

L'amour ne laisse pas de se mêler à cet esprit d'intérêt, mais bien rarement il en est le maître ;

car la conduite que nous sommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les plaisirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En Espagne, on ne vit que pour aimer. Ce qu'on appelle AIMER, en France, n'est proprement que parler d'amour et mêler aux sentiments de l'ambition la vanité des galanteries.

Ces différences considérées, on ne trouvera pas étrange que la *Comédie* des Espagnols, qui n'est autre chose que la représentation de leurs aventures, soit aussi peu régulière que les aventures : il n'y aura pas à s'étonner que la *Comédie* des Français, qui ne s'éloigne guère de leur usage, conserve des égards, dans la représentation des amours, qu'ils ont ordinairement dans les amours mêmes. J'avoue que le bon sens, qui doit être de tous les pays du monde, établit certaines choses dont on ne doit se dispenser nulle part ; mais il est difficile de ne pas donner beaucoup à la coutume, puisque Aristote même, dans sa *Poétique*, a mis quelquefois la perfection à ce qu'on croyait de mieux à Athènes, et non pas à ce qui est véritablement le plus parfait.

La comédie n'a pas plus de privilège que les lois, qui, devant toutes être fondées sur la justice, ont néanmoins des différences particulières, selon le divers génie des peuples qui les ont faites ; et, si on est obligé de conserver l'air de l'antiquité,

s'il faut garder le caractère des héros qui sont morts il y a deux mille ans, quand on les représente sur le théâtre, comment peut-on ne suivre pas les humeurs, et ne s'ajuster pas aux manières de ceux qui vivent, lorsqu'on représente à leurs yeux ce qu'ils font eux-mêmes tous les jours ?

Quelque autorité cependant que se donne la coutume, la raison sans doute a les premiers droits, mais il ne faut pas que son exactitude soit rigide ; car, aux choses qui vont purement à plaire, comme la comédie, il est fâcheux de nous assujettir à un ordre trop austère, et de commencer par la gêne, en des sujets où nous ne cherchons que le plaisir (a).

(a) J'ai omis de republier ici deux dissertations de notre auteur sur *la Comédie anglaise* et *la Comédie italienne*, parce qu'elles offrent moins d'intérêt et que Saint-Evremond confesse lui-même, ou son incompétence, ou une sorte de parti pris, qui, à l'égard de la Comédie italienne, va jusqu'au dégoût le plus franchement avoué (seules, les pantalonnades des mimes trouvent grâce devant lui). Dans l'autre morceau, il explique et excuse l'indifférence des Anglais pour les règles, car ils sont, dit-il, « persuadés que les libertés, qu'on se donne « pour mieux plaire, doivent être préférées à des règles « exactes, dont un auteur stérile et languissant se fait « un art d'ennuyer. » Il conclut sur un éloge de Molière, qu'il compare à Ben Johnson « ... l'un et l'autre conser- « vant dans leurs peintures un juste rapport avec le « génie de leur nation. Je croirais qu'ils ont été plus « loin que les Anciens en ce point-là ; mais on ne sau- « rait nier qu'ils n'aient eu plus d'égard aux caractères « qu'au gros des sujets, dont la suite pourrait être « mieux liée, et le dénouement, plus naturel. »

DE LA POÉSIE

Le siècle d'Auguste a été celui des excellents poètes, je l'avoue ; mais il ne s'ensuit pas que ç'ait été celui des esprits bien faits. La poésie demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. Tantôt, c'est le langage des dieux, tantôt c'est le langage des fous, rarement celui d'un honnête homme. Elle se plaît dans les fictions, dans les figures : toujours hors de la réalité des choses ; et c'est cette réalité qui peut satisfaire un entendement bien sain.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose de galant, à faire agréablement des vers ; mais il faut que nous soyons bien maîtres de notre génie, autrement l'esprit est possédé de je ne sais quoi d'étranger, qui ne lui permet pas de disposer assez facilement de lui-même.

Il faut être sot, disent des Espagnols, *pour ne pas faire deux vers ; il faut être fou pour en faire quatre.* A la vérité, si tout le monde s'en tenait à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux ouvrages, dont la lecture nous donne un plaisir fort délicat ; mais la maxime regarde bien plus les gens du monde, que les poètes de profession. D'ailleurs, ceux qui sont capables de ces grandes productions,

ne résisteront pas à la force de leur génie, pour ce que je dis ; et il est certain que, parmi les auteurs, ceux-là s'abstiendront seulement de faire beaucoup de vers, qui se sentiront plus gênés de leur stérilité que de mes raisons.

Il faut qu'il y ait d'excellents poètes, pour notre plaisir, comme de grands mathématiciens, pour notre utilité : mais il suffit, pour nous, de nous bien connaître à leurs ouvrages ; et nous n'avons que faire de rêver solitairement, comme les uns, ni d'épuiser nos esprits à méditer toujours, comme les autres.

De tous les poètes, ceux qui font des comédies devraient être les plus propres pour le commerce du monde ; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, et à bien exprimer les sentiments et les passions des hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles pensées, on se lasse d'une poésie qui ramène toujours les comparaisons de l'*aurore*, du *soleil*, de la *lune*, des *étoiles*. Nos descriptions d'une mer calme et d'une mer agitée ne représentent rien, que celles des anciens n'aient beaucoup mieux représenté. Aujourd'hui ce ne sont pas seulement les mêmes idées que nous donnons, ce sont les mêmes expressions et les mêmes rimes. Je ne trouve jamais le *chant des oiseaux*, que je ne me prépare au *bruit des ruisseaux* ; les *bergères* sont toujours couchées

sur des *fougères* ; et on voit moins les *bocages*, sans les *ombrages*, dans nos vers, qu'au véritable lieu où ils sont. Or, il est impossible que cela ne devienne, à la fin, fort ennuyeux ; ce qui n'arrive pas dans les comédies, où nous voyons représenter avec plaisir les mêmes choses que nous pouvons faire, et où nous sentons des mouvements semblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un discours où l'on ne parle que de bois, de rivières, de prés, de campagnes, de jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agréments tout nouveaux ; mais ce qui est de l'humanité, les penchants, les tendresses, les affections trouvent naturellement au fond de notre âme à se faire sentir : la même nature les produit et les reçoit ; ils passent aisément, des hommes qu'on représente, en des hommes qui voient représenter.

DISCOURS SUR LES HISTORIENS FRANÇAIS

Il faut avouer que nos Historiens n'ont eu qu'un mérite bien médiocre. Sans l'envie naturelle qu'ont les hommes de savoir ce qui s'est passé dans leur pays, je ne sais comment une personne qui a le bon goût des histoires anciennes, pourrait se résoudre à souffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes, il est assez étrange que dans une monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables, et tant de changements signalés dans les affaires, que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choses et la vanité de les dire, il n'y ait pas un historien qui réponde, ni à la dignité de la matière, ni à notre propre inclination.

J'ai cru autrefois qu'on devait attribuer ce défaut-là à notre langue ; mais quand j'ai considéré depuis que la beauté du françois dans la traduction égalait presque celle du grec et du latin dans l'original, il m'est venu dans la pensée, malgré moi, que la médiocrité de notre génie se trouve au-dessous de la majesté de l'histoire. D'ailleurs, quand il y aurait parmi nous quelques génies assez élevés, il y a trop de choses nécessaires à la composition d'une belle histoire, pour les pouvoir

rencontrer dans une même personne. On trouverait peut-être un style assez pur et assez noble en quelques-uns de nos auteurs, qui, pour mener une vie éloignée de la cour et des affaires, les traiteraient avec des maximes générales et des lieux communs, qui sentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connaissance de nos intérêts ; mais ils ont le désavantage de s'être formés à un certain style de dépêches, aussi propre pour les négociations que peu convenable à la dignité de l'histoire. Ce leur est une chose ordinaire encore de parler fort mal de la guerre, à moins que la fortune ne les y ait jetés autrefois, ou qu'ils n'aient vécu dans la confiance et la familiarité des grands hommes qui la conduisent. Ç'a été un défaut considérable en Grotius (a), qui, après avoir pénétré les causes de la guerre les plus cachées, l'esprit du gouvernement des Espagnols, la disposition des peuples de Flandre ; qui, après être rentré dans le vrai génie des nations, après avoir formé le juste caractère des sociétés et celui

(a) Grotius, qui vécut en Hollande, où il était né, la plus grande partie d'une vie infiniment occupée et plus agitée que ne le comporte une carrière de savant, a composé, entre autres ouvrages, ses *Annales Historiæ Belgicæ* et un traité *de Antiquitate reipublicæ Batavіæ*. Mais son œuvre la plus célèbre est le traité *De jure belli et pacis*.

des personnes principales, si bien expliqué les différents états de la religion, remonté à des sources inconnues au cardinal Bentivoglio et à Strada, n'a pu maintenir dans les esprits l'admiration qu'il y avait causée, aussitôt qu'il a fallu ouvrir le champ de guerre, quand il a fallu parler du mouvement des armées, venir à la description des sièges, et au récit des combats.

Nous avons des gens de qualité d'un mérite extraordinaire, qui, pour avoir passé par de grands emplois, avec un bon sens naturel et des connaissances acquises, sont également capables de bien agir et de bien parler ; mais ordinairement le génie leur manque, ou ils n'ont pas l'art de bien écrire : outre que rapportant toutes choses à la cour et à la fonction de leurs charges, ils cherchent peu à s'instruire des formes du gouvernement et des ordres du royaume. Ils croiraient se faire tort et prendre l'esprit des gens de robe, contre la dignité de leur profession, s'ils s'appliquaient à la connaissance de nos principales lois. Et sans avoir ces lumières-là, j'oserais assurer qu'il est comme impossible de faire une bonne histoire, remplie, comme elle doit être, de saines et de judicieuses instructions.

Bacon se plaignait souvent que les historiens prennent plaisir à s'étendre sur les choses étrangères, et qu'ils semblent éviter, comme une lon-

gueur, le discours des règlements qui font la tranquillité publique ; que, se laissant aller avec joie au récit des maux qu'apporte la guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes lois, qui établissent le bonheur de la société civile. Ses plaintes me paraissent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une histoire chez les Romains où l'on ne puisse connaître le dedans de la république par ses lois, comme le dehors par ses conquêtes. Vous voyez dans Tite-Live, tantôt l'abolition des vieilles lois, et tantôt l'établissement des nouvelles ; vous y voyez tout ce qui dépend de la religion et ce qui regarde les cérémonies. *La conjuration de Catilina*, dans Salluste, est toute pleine des constitutions de la république ; et la harangue de César, si délicate et si détournée, ne roule-t-elle pas toute sur la loi *Porcia*, sur les justes considérations qu'eurent leurs pères, pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des citoyens, sur les dangereuses conséquences qui s'ensuivraient, si une ordonnance si sage était violée ?

Le même César, en ses *Commentaires*, ne perd jamais l'occasion de parler des mœurs, des coutumes et de la religion des Gaulois. Tacite n'est peut-être que trop rempli d'accusations, de défenses, de lois et de jugements. Quinte-Curce, dans une histoire composée pour plaire plus que

pour instruire, met à la bouche d'Alexandre les lois des Macédoniens, pour répondre aux reproches d'Hermolaüs qui avait conspiré contre sa vie. Cet Alexandre, qui semble n'avoir connu d'autres lois que ses volontés dans la conquête du monde ; cet Alexandre ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des lois, pour avoir fait donner le fouet à un jeune garçon, lorsqu'il est le maître de l'univers.

Comme il n'y a point de peuple qui n'ait à se garantir des violences étrangères, quand il est faible, ou à rendre sa condition plus glorieuse par des conquêtes, quand il est puissant ; comme il n'y en a point qui ne doive assurer son repos par la constitution d'un bon gouvernement, et la tranquillité de sa conscience par les sentiments de sa religion, aussi n'y a-t-il point d'historien qui ne doive être instruit de tous ces différents intérêts, quand il en entreprend l'histoire ; qui ne doive faire connaître ce qui rend les hommes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on se le procure. On ne saurait bien faire l'histoire de France, quelques guerres qu'on ait à décrire, sans faire connaître les ordres du royaume, la diversité de religion, et les libertés de l'Église gallicane.

Il serait ridicule de vouloir écrire celle d'Angleterre, sans savoir les affaires du Parlement et

être bien instruit des différentes religions de ce royaume. Il ne le serait pas moins d'entreprendre celle d'Espagne, sans savoir exactement les diverses formes de ses conseils et le mystère de son inquisition, aussi bien que le secret de ses intérêts étrangers, les motifs et les succès de ses guerres.

Mais, à la vérité, ces diversités de lois, de religion, de politique, de guerre, doivent être mêlées ingénieusement, et ménagées avec une grande discrétion ; car un homme qui affecterait de parler souvent de la constitution et des lois de quelque État, sentirait plutôt le législateur ou le jurisconsulte que l'historien. Ce serait faire des leçons de théologie, que de traiter chaque point de religion avec une curiosité recherchée : on aurait de la peine à le souffrir dans l'histoire de fra Paolo, quelque belle qu'elle puisse être, si on ne pardonnait l'ennui de ses controverses entre les docteurs à la nécessité de son sujet (a).

Quoique la description des guerres semble tenir le premier lieu dans l'histoire, c'est se rendre une espèce de conteur fort importun, que d'entasser événement sur événement, sans aucune diversité de matières ; c'est trouver le moyen, dans les vérités, d'imiter la manière des vieux

(a) Il s'agit de l'*Histoire du Concile de Trente*, écrite en italien, dont l'édition originale remonte à 1619, et la traduction française à 1736.

faiseurs de romans, dans leurs faux combats et leurs aventures fabuleuses.

Les historiens latins ont su mêler admirablement les diverses connaissances dont j'ai parlé : aussi l'histoire des Romains devait-elle avoir du rapport avec leur vie, qui était partagée aux fonctions différentes de plusieurs professions. En effet, il n'y a guère eu de grands personnages à Rome, qui n'aient passé par les dignités du sacerdoce, qui n'aient été du Sénat, et tirés du Sénat pour commander les armées. Aujourd'hui, chaque profession fait un attachement particulier. La plus grande vertu des gens d'Église est de se donner tout entiers aux choses ecclésiastiques ; et ceux que leur ambition a poussés au maniement des affaires, ont essuyé mille reproches d'avoir corrompu la sainteté de vie où ils s'étaient destinés. Les gens de robe sont traités de ridicules aussitôt qu'ils veulent sortir de leur profession ; et un homme de guerre, ordinairement, a de la honte de savoir quelque chose au delà de son métier.

Il est certain néanmoins que les diverses applications des Anciens formaient une capacité bien plus étendue, les mêmes personnes apprenant à bien employer les forces de la république et à contenir les peuples par la révérence de la religion et par l'autorité des lois. C'était un grand

avantage aux magistrats d'être maîtres des plus fortes impressions qui se fassent sur les esprits, et de saisir tous les sentiments par où ils sont disposés à la docilité, ou contraints à l'obéissance. Ce n'en était pas un moindre aux généraux d'avoir appris dans les secrets de la religion à pouvoir inspirer leurs propres mouvements, et à les faire recevoir avec le même respect que s'ils avaient été inspirés véritablement par les dieux, d'avoir l'art de tourner toutes choses en présages de bonheur ou d'infortune, et de savoir à propos remplir les soldats de confiance ou de crainte. Mais il en revenait encore une autre utilité à la république ; c'est que les magistrats se faisaient connaître pleinement eux-mêmes ; car il était impossible que, dans des fonctions différentes, le naturel le plus profond pût également se cacher partout, et que les bonnes et les mauvaises qualités ne fussent à la fin discernées. On découvrait, en ces génies bornés que la nature a restreints à certains talents, qu'une humeur douce et paisible qui s'était accommodée au ministère de la religion, n'avait pas quelquefois assez de confiance pour maintenir les lois en vigueur.

On voyait quelquefois un sénateur, incorruptible dans les jugements, qui n'avait ni l'activité ni la vigilance d'un bon capitaine. Tel était un grand homme de guerre, comme Marius, qui se

trouvait sans capacité, en ce qui regardait la religion et les affaires. A la vérité, il se formait souvent une suffisance générale, et une vertu pleine partout, qui pouvait rendre les citoyens utiles au public en toutes choses ; mais souvent aussi une capacité moins étendue faisait employer les hommes à certains usages où ils étaient seulement propres.

C'est ce qu'on a vu dans le consulat de Cicéron et d'Antonius, où ce premier eut ordre de veiller au salut de la république, selon son talent ; et le second fut envoyé assembler des troupes avec Petreius, pour combattre celles de Catilina.

Si on fait réflexion sur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellents historiens, chez un peuple où ceux qui écrivaient l'histoire étaient des personnes considérables, auxquelles il ne manquait ni génie ni art pour bien écrire ; qui avaient une connaissance profonde des affaires, de la religion, de la guerre, et des hommes. A dire vrai, les Anciens avaient un grand avantage sur nous, à connaître les génies par ces différentes épreuves où l'on était obligé de passer dans l'administration de la République ; mais ils n'ont pas eu moins de soin pour les bien dépeindre ; et qui examinera leurs éloges avec un peu de curiosité et d'intelligence, y découvrira une étude particulière et un art infiniment recherché.

En effet, vous leur voyez assembler des qualités comme opposées, qu'on ne s'imaginerait pas pouvoir trouver dans une même personne : *Animus audax, subdolus.* Vous leur voyez trouver de la diversité dans certaines qualités qui paraissent tout à fait les mêmes, et qu'on ne saurait démêler sans une grande délicatesse de discernement : *Subdolus, varius, cujus rei lubet simulator ac dissimulator.*

Il y a une autre diversité dans les éloges des anciens, plus délicate, qui nous est moins connue. C'est une certaine différence dont chaque vice ou chaque vertu est marquée par l'impression particulière qu'elle prend dans les esprits où elle se trouve. Par exemple, le courage d'Alcibiade a quelque chose de singulier qui le distingue de celui d'Épaminondas, quoique l'un et l'autre aient su exposer leur vie également. La probité de Caton est autre que celle de Catulus ; l'audace de Catilina n'est pas la même que celle d'Antoine ; l'ambition de Sylla et celle de César n'ont pas une parfaite ressemblance ; et de là vient que les Anciens, en formant le caractère de leurs grands hommes, forment, pour ainsi dire, en même temps le caractère des qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paraissent pas seulement ambitieux et hardis, ou modérés et prudents ; mais qu'on sache plus particulièrement quelle était l'espèce d'am-

bition et de courage, ou de modération et de prudence qu'ils ont eue.

Salluste nous dépeint Catilina comme un homme de méchant naturel, et la méchanceté de ce naturel est aussitôt exprimée : *Sed ingenio malo pravoque.* L'espèce de son ambition est distinguée par le dérèglement de ses mœurs, et le dérèglement est marqué, à l'égard du caractère de son esprit, par des imaginations trop vastes et trop élevées : *Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.* Il avait l'esprit assez méchant pour entreprendre toutes choses contre les lois, et trop vaste pour se fixer à des desseins proportionnés aux moyens de les faire réussir.

L'esprit hardi d'une femme voluptueuse et impudique, telle qu'était Sempronia, eût pu faire croire que son audace allait à tout entreprendre en faveur de ses amours ; mais comme cette sorte de hardiesse est peu propre pour les dangers où l'on s'expose dans une conjuration, Salluste explique d'abord ce qu'elle est capable de faire par ce qu'elle a fait auparavant : *Quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat.* Voilà l'espèce de son audace exprimée. Il la fait chanter et danser, non avec les façons, les gestes et les mouvements qu'avaient à Rome les chanteuses et les baladines, mais avec plus d'art et de curiosité qu'il n'était bienséant à une honnête femme : *Psallere, saltare*

elegantius quam necesse est probæ. Quand il lui attribue un esprit assez estimable, il dit en même temps en quoi consistait le mérite de cet esprit : *Verum ingenium ejus haud absurdum : posse versus facere, jocos movere, sermone uti, vel modesto, vel molli, vel procaci.*

Vous connaîtrez, dans l'éloge de Sylla, que son naturel s'accommodait heureusement à ses desseins. La république étant alors divisée en deux factions, ceux qui aspiraient à la puissance n'avaient point de plus grand intérêt que de s'acquérir des amis, et Sylla n'avait point de plus grand plaisir que de s'en faire. La libéralité est le meilleur moyen pour gagner des affections : Sylla savait donner toutes choses. Parmi les choses qu'on donne, il n'y a rien qui assujettisse plus les hommes et assure tant leurs services que l'argent qu'ils reçoivent de nous. C'est en quoi la libéralité de Sylla était particulièrement exercée : *rerum omnium, pecuniæ maxime largitor.* Il était libéral de son naturel, libéral de son argent par intérêt. Son loisir était voluptueux ; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce grand homme, que de le dépeindre avec de la sensualité ou de la paresse : ce qui oblige Salluste de marquer le caractère d'une volupté d'honnête homme, soumise à la gloire, et par qui les affaires ne sont jamais retardées, de peur qu'on ne vînt à soup-

çonner Sylla d'une mollesse où languissent d'ordinaire les efféminés : *voluptatum cupidus, sed gloriæ cupidior, otio luxurioso esse, tamen a negotiis nunquam voluptas remorata.* Il était le plus heureux homme du monde, avant la guerre civile ; mais ce bonheur n'était pas un pur effet du hasard, et sa fortune, quelque grande qu'elle fût toujours, ne se trouva jamais au-dessus de son industrie : *Atque illi, felicissimo hominum ante civilem victoriam, nunquam super industriam fortuna fuit.*

Quand Tacite fait la peinture de Pétrone, il marque les qualités qu'il lui donne, avec ces sortes de distinctions : il lui fait dépenser son argent, non pas en dissipateur, dans la débauche, mais en homme délicat, dans un luxe poli et curieux. Le mépris de la mort qu'il lui attribue, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres Romains. Ce n'est point la gravité constante de Thraséas, faisant des leçons à celui qui lui apportait l'ordre de mourir ; ce n'est point la constance forcée de Sénèque, qui a besoin de s'animer par le souvenir de ses préceptes et de ses discours ; ce n'est point la fermeté dont Helvidius se pique ; ce n'est point une résolution formée sur les sentiments des philosophes ; c'est une indifférence molle et nonchalante, qui ne laissait aucun accès dans son âme aux funestes pensées de la mort ; c'est une

continuation du train ordinaire de sa vie, jusqu'au dernier moment.

Mais si les Anciens ont eu tant de délicatesse à marquer ces différences, il n'y a pas moins d'art dans le style de leurs éloges pour attacher notre discernement à les connaître. Dans leurs narrations, ils nous engagent à les suivre par la liaison insensible d'un récit agréable et naturel. Ils entraînent notre esprit dans leurs harangues, par la véhémence du discours, de peur que, s'il demeurait dans son assiette, il n'examinât le peu de bon sens qu'il y a dans les exagérations de l'éloquence, et n'eût le loisir de former des oppositions secrètes à la persuasion. Ils apportent quelquefois, dans un conseil, raisons sur raisons, pour déterminer les âmes les plus irrésolues au parti qu'elles doivent prendre ; mais dans les éloges, où il faut discerner les vices d'avec les vertus, où il faut démêler les diversités qui se rencontrent dans un naturel, où il faut non seulement distinguer les qualités différentes, mais les différences dont chaque qualité est marquée, on ne doit pas se servir d'un style qui nous engage, ou qui nous entraîne, ni de raisonnements suivis qui assujettissent le nôtre. Au contraire, il faut nous dégager de tout ce qui nous attire, de ce qui nous impose, de ce qui soumet notre entendement, afin de nous laisser chez nous-mêmes avec un

plein usage de nos lumières : attachés néanmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un style coupé et d'une construction variée, de peur que l'esprit ne vînt à se dissiper en des considérations trop vagues. Par là, le lecteur est obligé de donner toute son attention aux diverses singularités, et d'examiner séparément chaque trait de la peinture.

C'est ainsi que les anciens formaient leurs éloges. Pour nous, si nous avions à dépeindre un naturel semblable à celui de Catilina, nous aurions de la peine à concevoir dans une même personne des qualités qui paraissent opposées. Tant de hardiesse, avec un si grand artifice, tant de fierté et tant de finesse, tant d'ardeur en ce qu'il désirait, avec tant de feinte et de dissimulation.

Il y a des différences délicates entre des qualités qui semblent les mêmes, que nous découvrons malaisément. Il y a quelquefois un mélange de vice et de vertu dans une seule qualité, que nous ne séparerons jamais. Véritablement, il nous est facile de connaître les vertus quand elles sont nettes et entières ; et d'ordinaire, nous donnons de la prudence dans les conseils, de la promptitude dans l'exécution et de la valeur dans les combats. Pour ce qui regarde les bonnes mœurs : de la piété envers Dieu, de la probité parmi les hommes, de la fidélité à ses amis ou à son maître. Nous

faisons le même usage et des défauts et des vices ; de l'incapacité dans les affaires, de la lâcheté contre les ennemis, de l'infidélité à ses amis, de la paresse, de l'avarice, de l'ingratitude ; mais où la nature n'a pas mis une grande pureté dans les vertus, où elle a laissé quelques mélanges de vertu parmi les vices, nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui se cache, tantôt de délicatesse à démêler ce qui se confond.

Ces distinctions particulières qui marquent diversement les qualités, selon les esprits où elles se rencontrent, nous sont encore plus cachées. La diversité de vaillance nous est inconnue. Nous n'avons qu'un même courage pour tous les gens de valeur ; une même ambition pour tous les ambitieux ; une même probité pour tous les gens de bien ; et à dire vrai, l'éloge que nous faisons d'un homme de grand mérite, pourrait convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de notre temps. Si nous avions à parler de ces ducs de Guise dont la réputation durera toujours, nous les ferions vaillants, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, zélés pour la religion catholique, et ennemis déclarés de la protestante ; mais les qualités de l'un, trop peu distinguées de celles de l'autre, ne formeraient pas des caractères aussi divers qu'ils le doivent être. Ces vertus, que la morale et les discours généraux nous représentent

les mêmes, prennent un air différent par la différence de l'humeur et du génie des personnes qui les possèdent.

Nous jugeons bien que le connétable et l'amiral ont été capables de soutenir le poids des affaires les plus importantes ; mais la différence de leurs capacités ne se trouve pas assez marquée dans nos auteurs. Ils nous apprennent que d'Andelot, Bussy et Givry ont été les plus braves gens du monde ; mais on ne nous dit point qu'il y avait une opiniâtreté de faction mêlée à la hardiesse de d'Andelot ; qu'il paraissait quelque chose de vain et d'audacieux dans la bravoure de Bussy ; et que la valeur de Givry avait toujours un air de chevalerie.

Il y a quelque chose de particulier dans les courages, qui les distingue, comme il y a quelque singularité dans les esprits, qui en fait la différence. Le courage du maréchal de Chatillon était une intrépidité lente et paresseuse : celui du maréchal de la Meilleraye avait une ardeur fort propre à presser un siège, et un grand emportement dans les combats de campagne. La valeur du maréchal de Rantzau était admirable pour les grandes actions ; elle a pu sauver une province, elle a pu sauver une armée ; mais on eût dit qu'elle tenait au-dessous d'elle les périls communs, à la voir si nonchalante pour les petites et fréquentes occa-

sions où le service ordinaire se faisait. Celle du maréchal de Gassion, plus vive et plus agissante, pouvait être utile à tous les moments : il n'y avait point de jour qu'elle ne donnât à nos troupes quelques avantages sur les ennemis. Il est vrai qu'on la voyait moins libre à la vue d'une grosse affaire. Ce maréchal, si aventurier pour les partis, si brusque à charger les arrière-gardes, craignait un engagement entier : occupé de la pensée des événements, lorsqu'il fallait agir plutôt que penser.

Quelquefois nous donnons tout aux qualités, sans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du sien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, et ne considérons pas assez le fond des qualités. La rêverie de M. de Turenne, son esprit retiré en lui-même, plein de ses projets et de sa conduite, l'ont fait passer pour timide, irrésolu, incertain, quoiqu'il donnât une bataille avec autant de facilité que M. de Gassion allait à une escarmouche ; et le naturel ardent de monsieur le prince l'a fait croire impétueux dans les combats, lui qui se possède mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du monde ; lui qui avait plus de présence d'esprit à Lens, à Fribourg, à Nordlingue et à Senef, qu'il n'en aurait eu peut-être dans son cabinet.

Après un si long discours sur la connaissance des hommes, je dirai que nos historiens ne nous

en donnent pas assez, faute d'application ou de discernement pour les bien connaître. Ils ont cru qu'un récit exact des événements suffisait pour nous instruire, sans considérer que les affaires se font par des hommes, que la passion emporte plus souvent que la politique ne les conduit. La prudence gouverne les sages, mais il en est peu ; et les plus sages ne le sont pas en tout temps : la passion fait agir presque tout le monde et presque toujours.

Dans les républiques, où les maximes du vrai intérêt devraient être mieux suivies, on voit la plupart des choses se faire par un esprit de faction, et toute faction est passionnée : la passion se trouve partout, le zèle des plus gens de bien n'en est pas exempt. L'animosité de Caton contre César, et la fureur de Cicéron contre Antoine, n'ont guère moins servi à ruiner la liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la tyrannie. L'opposition du prince Maurice et de Barneveld, également mais diversement zélés pour le bien de la Hollande, ont failli à la perdre, lorsqu'elle n'avait plus rien à craindre des Espagnols. Le prince la voulait puissante au dehors ; Barneveld la voulait libre au dedans. Le premier la mettait en état de faire tête à un roi d'Espagne ; le second songeait à l'assurer contre un prince d'Orange. Il en coûta la vie à Barneveld ; et, ce qui arrive

assez souvent, on vit périr par le peuple même les partisans de la liberté.

Je passe, des observations sur l'histoire, à des réflexions sur la politique : on me le pardonnera peut-être ; en tout cas je me satisferai moi-même.

Dans les commencements d'une république, l'amour de la liberté fait la première vertu des citoyens, et la jalousie qu'elle inspire établit la principale politique de l'État. Lassés que sont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut essuyer pour vivre toujours dans l'indépendance, ils suivent quelque ambitieux qui leur plaît, et tombent aisément d'une liberté fâcheuse dans une agréable sujétion. Il me souvient d'avoir dit souvent en Hollande, et au pensionnaire même, qu'on se mécomptait sur la nature même des Hollandais. On se persuade que les Hollandais aiment la liberté, et ils haïssent seulement l'oppression. Il y a chez eux peu de fierté dans les âmes, et la fierté de l'âme fait les véritables républicains. Ils appréhenderaient un prince avare, capable de prendre leur bien ; un prince violent, qui pourrait leur faire des outrages ; mais ils s'accommodent de la qualité de prince avec plaisir. S'ils aiment la république, c'est pour l'intérêt de leur trafic, plus que par une satisfaction qu'ils aient d'être libres. Les magistrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui

dépendent d'eux : le peuple reconnaît plus aisément l'autorité du prince que celle des magistrats. Lorsqu'un prince d'Orange a voulu surprendre Amsterdam, tout s'est déclaré pour les bourgmestres ; mais ç'a été plutôt par la haine de la violence que par l'amour de la liberté. Quand un autre s'oppose à la paix, après une longue guerre, la paix se fait malgré lui : mais elle se fait par le sentiment de la misère présente ; et la considération naturelle qu'on a pour lui, n'est que suspendue, non pas ruinée. Ces coups extraordinaires étant passés, on revient au prince d'Orange. Les républicains ont le déplaisir de voir reprendre au peuple ses premières affections, et ils appréhendent la domination, sans oser paraître jaloux de la liberté.

Dans le temps que le prince d'Orange n'avait ni charge, ni gouvernement ; dans le temps qu'il n'avait de crédit que par son nom, le pensionnaire et M. de Noortwick étaient les seuls qui osassent prononcer hardiment le mot de RÉPUBLIQUE à La Haye. La maison d'Orange avait assez d'autres ennemis ; mais ces ennemis parlaient toujours des États avec des expressions générales, qui n'expliquaient point la constitution du gouvernement.

La Hollande, dit Grotius, est une république faite par hasard, qui se maintient par la crainte

qu'on a des Espagnols : *Respublica casu facta, quam metus Hispanorum continet.* L'appréhension que donnent les Français aujourd'hui, fait le même effet ; et la nécessité d'une bonne intelligence unit le prince aux États, les États au prince. Mais, à juger des choses par elles-mêmes, la Hollande n'est ni libre, ni assujettie. C'est un gouvernement composé de pièces fort mal liées, où le pouvoir du prince et la liberté des citoyens ont également besoin de machines pour se conserver.

Venons maintenant à ce qui regarde les cours, et faisons réflexion sur les effets que les passions y produisent.

En quelle cour les femmes n'ont-elles pas eu du crédit, et en quelles intrigues ne sont-elles pas entrées ? Que n'a point fait la princesse d'Eboli sous Philippe II, tout prudent et tout politique qu'il était ? Les dames n'ont-elles pas retiré Henri le Grand d'une guerre avantageusement commencée ? Et ne lui en faisaient-elles pas entreprendre une, incertaine et périlleuse, lorsqu'il fut tué ? Les piques du cardinal de Richelieu et du duc de Buckingham, pour une suscription de lettre, ont armé l'Angleterre contre la France. Mme de Chevreuse a remué cent machines, dedans et dehors le royaume. Et que n'a point fait la comtesse de Carlisle ? N'animait-elle pas,

du fond de White-Hall, toutes les factions de Westminster ?

C'est une consolation pour nous de trouver nos faibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner, et une grande douceur, à ceux qui sont distingués par la puissance, d'être faits comme nous pour les plaisirs.

OBSERVATIONS SUR LE GOUT ET LE DISCERNEMENT DES FRANÇAIS

Quoique le génie ordinaire des Français paraisse assez médiocre, il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous, sont capables de produire les plus belles choses : mais quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer, et si nous avons rendu justice à quelque excellent ouvrage, notre légèreté ne le laisse pas jouir longtemps de la réputation que nous lui avons donnée. Je ne m'étonne point que le bon goût ne se trouve pas en des lieux où règne la barbarie, et qu'il n'y ait point de discernement où les lettres, les arts et les disciplines sont perdus. Il serait ridicule aussi de chercher une lumière si exquise en certains temps d'imbécillité et d'ignorance : mais ce qui est étonnant, c'est de voir, dans la cour la mieux polie, le bon et le mauvais goût, le vrai et le faux esprit, être tour à tour à la mode, comme les habits.

J'ai vu des gens considérables passer tantôt pour les ornements de la cour, et tantôt être traités de ridicules ; revenir à l'approbation, retomber dans le mépris sans qu'il y eût aucun

changement ni en leur personne, ni en leur conduite. Un homme se retire chez lui, avec l'approbation de tout le monde, qui se trouve le lendemain un sujet de raillerie, sans savoir ce que peut être devenue l'opinion qu'on avait de son mérite. La raison en est qu'on juge rarement des hommes par des avantages solides, que fasse connaître le bon sens, mais par des manières dont l'applaudissement finit aussitôt que la fantaisie qui les a fait naître.

Les ouvrages des auteurs sont sujets à la même inégalité de notre goût. Dans ma jeunesse, on admirait Théophile, malgré ses irrégularités et ses négligences, qui échappaient au peu de délicatesse des courtisans de ce temps-là. Je l'ai vu décrié depuis par tous les versificateurs, sans aucun égard à sa belle imagination et aux grâces heureuses de son génie. J'ai vu qu'on trouvait la poésie de Malherbe admirable dans le tour, la justesse et l'expression. Malherbe s'est trouvé négligé, quelque temps après, comme le dernier des poètes, la fantaisie ayant tourné les Français aux énigmes, au burlesque et aux bouts-rimés.

J'ai vu Corneille perdre sa réputation, s'il était possible qu'il la perdît, à la représentation de l'une de ses meilleures pièces. J'ai vu les deux meilleurs comédiens du monde exposés à nos railleries ; et l'influence de ce faux esprit étant

passée, ils se firent admirer comme auparavant, par un heureux retour de notre bon goût. Les airs de Boisset, qui charmèrent autrefois si justement toute la cour, furent laissés bientôt pour des chansonnettes ; et il fallut que Luigi, le premier homme de l'univers en son art, que Luigi les vînt admirer d'Italie, pour nous faire repentir de cet abandonnement, et leur redonner la réputation qu'une pure fantaisie leur avait ôtée. Si vous en demandez la raison, je vous dirai que l'industrie tient lieu en France du plus grand mérite, et que l'art de se faire valoir donne plus souvent la réputation que ce qu'on vaut.

Comme les bons juges sont aussi rares que les bons auteurs ; comme il est aussi difficile de trouver le discernement dans les uns que le génie dans les autres, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plaît, et il arrive que la multitude fait valoir ce qui a du rapport à son mauvais goût, ou tout au plus à son intelligence médiocre. Ajoutez que la nouveauté a un charme pour nous, dont nos esprits se défendent malaisément. Le mérite où nous sommes accoutumés laisse former avec le temps une habitude ennuyeuse ; et les défauts sont capables de nous surprendre agréablement, en ce que nous n'avons pas vu. Les choses les plus estimables, qui ont paru beaucoup parmi nous, ne font plus leur impression,

comme bonnes ; elles apportent le dégoût, comme vieilles. Celles, au contraire, à qui on ne devrait aucune estime, sont moins souvent rejetées comme méprisables que recherchées comme nouvelles.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des esprits bien sains qui ne se dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, et jamais ne se plaisent à ce qui doit donner du dégoût ; mais la multitude, ou ignorante ou préoccupée, étouffe le petit nombre des connaisseurs. D'ailleurs les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaisie ; et quand une personne est bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choses où elle se connaît, et à celles où elle ne se connaît pas.

Il n'y a point de pays où la raison soit plus rare qu'elle est en France : quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'univers. Communément tout est fantaisie, mais une fantaisie si belle, et un caprice si noble, en ce qui regarde l'extérieur, que les étrangers honteux de leur bon sens, comme d'une qualité grossière, cherchent à se faire valoir chez eux par l'imitation de nos modes, et renoncent à des qualités essentielles, pour affecter un air et des manières qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. Aussi ce changement éternel aux meubles et aux habits, qu'on nous reproche, et qu'on suit toujours, devient,

sans y penser, une sagesse bien grande : car outre une infinité d'argent que nous en tirons, c'est un intérêt, plus solide qu'on ne croit, d'avoir des Français répandus partout, qui forment l'extérieur de tous les peuples sur le nôtre ; qui commencent pas assujettir les yeux, où le cœur s'oppose encore à nos lois ; qui gagnent les sens en faveur de notre empire, où les sentiments tiennent encore pour la liberté.

Heureux donc ce caprice noble et galant, qui se fait recevoir de nos plus grands ennemis ; mais nous devrions nous défaire de celui qui veut régner dans les arts, et qui décide impérieusement des productions de l'esprit, sans consulter ni le bon goût, ni la raison. Quand nous sommes arrivés à la perfection de quelque chose, nous devrions fixer notre délicatesse à la connaître, et la justice que nous lui devons, à l'estimer éternellement : sans cela, on pourra nous faire un reproche bien fondé, que les étrangers sont plus justes estimateurs du mérite de nos ouvrages que nous-mêmes. Nous verrons les bonnes choses qui viennent de nous, conserver ailleurs leur réputation, quand elles n'en ont plus en France ; nous verrons ailleurs nos sottises rejetées par le bon sens, quand nous les élevons au ciel par un entêtement ridicule.

Il y a un vice opposé à celui-ci, qui n'est plus supportable ; c'est de nous attacher avec passion

à ce qui s'est fait dans un autre temps que le nôtre, et d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. Horace a formé là-dessus le caractère de la vieillesse, et un vieillard à la vérité est merveilleusement dépeint :

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Dans cet âge triste et malheureux, nous imputons aux objets les défauts qui viennent purement de notre chagrin ; et lorsqu'un doux souvenir détourne notre pensée de ce que nous sommes sur ce que nous avons été, nous attribuons des agréments à beaucoup de choses qui n'en avaient point, parce qu'elles rappellent dans notre esprit l'idée de notre jeunesse, où tout nous plaisait par la disposition de nos sentiments.

Mais ce n'est pas à la seule vieillesse qu'on doit imputer cette humeur-là ! Il y a des gens qui croient se faire un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, et qui mettent la solidité à faire valoir tous les vieux ouvrages. Il y en a qui, de leur propre naturel, sont mécontents de ce qu'ils voient, et amoureux de ce qu'ils ont vu. Ils diront des merveilles d'une vieille cour, où il n'y avait rien que de médiocre, au mépris de la grandeur et de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des morts d'une assez commune vertu, et auront de la peine à souffrir

la gloire du plus grand héros, s'il vit encore. Le premier obstacle à leur estime, c'est de vivre ; la plus favorable recommandation, c'est d'avoir été. Ils loueront, après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui, durant sa vie ; et leur esprit, dégagé du chagrin de leur humeur, rendra sainement à la mémoire ce qu'ils avaient dérobé injustement à la personne.

J'ai toujours cru que pour faire un sain jugement des hommes et de leurs ouvrages, il les fallait considérer par eux-mêmes ; avoir du mépris ou de la vénération pour les choses passées, selon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai cru qu'il ne fallait pas s'opposer aux nouvelles par esprit d'aversion, ni les rechercher par amour de la nouveauté, mais les rejeter ou les recevoir, selon le véritable sentiment qu'on en doit prendre. Il faut se défaire de nos caprices, et de toute la bizarrerie de notre humeur, ce qui n'est pourtant qu'un empêchement à bien connaître les choses. Le point le plus essentiel est d'acquérir un vrai discernement, et de se donner des lumières pures. La nature nous y prépare, l'expérience et le commerce des gens délicats achèvent de nous y former.

RÉPONSE AU JUGEMENT DE L'ABBÉ RENAUDOT [a] SUR LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE DE BAYLE

(ON FAIT PARLER BAYLE)

Après avoir exercé ma critique sur toutes sortes de gens, je m'attendais qu'on prendrait autant de liberté à parler de moi, que j'en avais pris à parler des autres. Mais je suis agréablement surpris que Monsieur l'abbé Renaudot, qui n'oserait louer en France un protestant, prenne le détour ingénieux d'une censure apparente pour favoriser tous mes sentiments. En effet, il me blâme exprès, d'une manière à me faire louer de tout le monde. Ce n'est pas tout que d'avoir la bonté de m'obliger ; il faut avoir l'esprit de Monsieur l'abbé pour donner tant de réputation à mon *Dictionnaire.*

Il dit que je veux établir le *Pyrrhonisme* ; et peut-on traiter plus obligeamment un homme accusé de détruire tout, que de lui faire établir

---

(a) L'abbé Renaudot fut chargé par le chancelier d'examiner le *Dictionnaire critique* de Bayle, que les libraires de Paris demandaient la permission de reproduire. Ce fut l'occasion d'un petit écrit, que Bayle a jugé sévèrement.

quelque chose ? C'est ruiner adroitement son accusateur lui-même ; c'est me justifier, avec beaucoup d'art, du crime qu'il fait semblant de m'imputer.

Vous passez légèrement, Monsieur, du pyrrhonisme aux *obscénités*, dont je ne crois pas que vous soyez scandalisé. Vous aimez trop les belles-lettres, pour ne pas lire avec plaisir Catulle, Pétrone, Martial ; cependant, leurs écrits sont pleins d'ordures et de saletés ; au lieu qu'on ne trouve, dans les miens, que de simples enjouements, que de petites libertés fort innocentes.

Je n'ai point plus de vénération que vous pour le grand zèle des Pères ; je m'assure que vous estimez, aussi peu que moi, leur science. *Les Pères sont bonnes gens*, disait Scaliger, *mais ils ne sont pas savants*. Saint Augustin était un novateur sur la grâce, au sentiment du père Simon. Vossius ne l'admirait point ; et vous permettrez aux Français, qui ont souffert la persécution, de n'approuver pas un Africain qui la conseille.

Me voici au *changement de religion*, qu'on me reproche, et que je confesse sans peine. J'ai emporté de la catholique ce qu'elle a de bon, quand j'en suis sorti ; j'ai appris dans la *réformée* ce qu'elle a de meilleur, quand j'y suis rentré ; et par là, je me trouve en état, présentement, de pouvoir juger de l'une et de l'autre. En effet,

quelque estime que j'aie eue pour M. Jurieu, je suis d'ordinaire du sentiment de M. de Meaux, contre le sien ; et quoique j'estime beaucoup M. Arnaud, je me trouve souvent contre lui, pour M. Claude.

Je ne veux pas finir, monsieur, sans vous rendre grâces de vos faveurs. Je vous en demande la continuation dans celles de vos *Jugements* sur mes ouvrages.

JUGEMENT SUR LES SCIENCES OÙ PEUT S'APPLIQUER UN HONNÊTE HOMME

A UN DE SES AMIS

Vous me demandez mon opinion sur les sciences où peut s'appliquer un honnête homme ; je vous le dirai de bonne foi, sans prétendre que personne y doive assujettir son jugement. Je n'ai jamais eu de grands attachements à la lecture. Si j'y emploie quelques heures, ce sont les plus inutiles : sans dessein, sans ordre, quand je ne puis avoir la conversation des honnêtes gens et que je me trouve éloigné du commerce des plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément de choses que je n'ai étudiées qu'en passant, et sur lesquelles j'ai fait seulement de légères réflexions.

La *théologie* me semble fort considérable, comme une science qui regarde le salut ; mais, à mon avis, elle devient trop commune, et il est ridicule que les femmes même osent agiter des questions, qu'on devrait traiter avec beaucoup de mystère et de secret. Ce serait assez pour nous d'avoir de la docilité et de la soumission. Laissons cette doctrine tout entière à nos supérieurs, et suivons avec respect ceux qui ont le soin de

nous conduire. Ce n'est pas que nos docteurs ne soient les premiers à ruiner cette déférence, et qu'ils ne contribuent à donner des curiosités qui mènent insensiblement à l'erreur. Il n'y a rien de si bien établi chez les nations, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du raisonnement. On brûle un homme assez malheureux pour ne pas croire en Dieu ; et cependant on demande publiquement, dans les écoles, *s'il y en a un*. Par là, vous ébranlez les esprits faibles, vous jetez le soupçon dans les défiants ; par là, vous armez les furieux, et leur permettez de chercher des raisons pernicieuses, dont ils combattent leurs propres sentiments, et les véritables impressions de la nature.

Hobbes, le plus grand génie d'Angleterre depuis Bacon, ne saurait souffrir qu'Aristote ait tant de crédit dans la théologie ; il se prend à ses subtilités de la division de l'Église.

C'est, peut-être, par ces sortes de raisonnements que les théologiens ne sont pas quelquefois les plus dociles ; d'où est venu le proverbe, que *le médecin et le théologal croient rarement aux remèdes et à la religion*. Je n'en dirai pas davantage. Je souhaiterais seulement que nos docteurs traitassent les matières de religion avec plus de retenue et que ceux qui doivent y être assujettis, eussent moins de curiosité.

Comme la philosophie laisse plus de liberté à

l'esprit, je l'ai cultivée un peu plus. Dans ce temps, où l'entendement s'ouvre aux connaissances, j'eus un désir curieux de comprendre la nature des choses, et la présomption me persuada bientôt que je l'avais connue : la moindre preuve me semblait une certitude ; une vraisemblance m'était une vérité, et je ne vous saurais dire avec quel mépris je regardais ceux que je croyais ignorer ce que je pensais bien savoir. A la fin, quand l'âge et l'expérience, qui malheureusement ne vient qu'avec lui, m'eurent fait faire de sérieuses réflexions, je commençai à me défaire d'une science toujours contestée, et sur laquelle les plus grands hommes avaient eu de différents sentiments. Je savais, par le consentement universel des nations, que Platon, Aristote, Zénon, Épicure, avaient été les lumières de leur siècle. Cependant, on ne voyait rien de si contraire que leurs opinions. Trois mille ans après, je les trouvais également disputées : des partisans de tous les côtés, de certitude et de sûreté nulle part. Au milieu de ces méditations, qui me désabusaient insensiblement, j'eus la curiosité de voir Gassendi, le plus éclairé des philosophes et le moins présomptueux. Après de longs entretiens, où il me fit voir tout ce que peut inspirer la raison, il se plaignit « que la nature eût donné tant d'étendue à la curiosité et des bornes si étroites à la con-

naissance ; qu'il ne le disait point pour mortifier la présomption des autres, ou par une fausse humilité de soi-même, qui sent tout à fait l'hypocrisie ; que peut-être il n'ignorait pas ce que l'on pouvait penser sur beaucoup de choses, mais de bien connaître les moindres, qu'il n'osait s'en assurer ». Alors une science qui m'était déjà suspecte, me parut trop vaine pour m'y assujettir plus longtemps ; je rompis tout commerce avec elle, et commençai d'admirer comme il était possible à un homme sage de passer sa vie à des recherches inutiles.

Les *mathématiques*, à la vérité, ont beaucoup plus de certitude ; mais quand je songe aux profondes méditations qu'elles exigent, comme elles vous tirent des actions et des plaisirs, pour vous occuper tout entier, leurs démonstrations me semblent bien chères, et il faut être fort amoureux d'une vérité, pour la chercher à ce prix-là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la vie, peu d'embellissement dont nous ne leur soyons obligés. Je vous l'avouerai ingénument, il n'y a point de louange que je ne donne aux grands mathématiciens, pourvu que je ne le sois pas. J'admire leurs inventions, et les ouvrages qu'ils produisent : mais je pense que c'est assez aux personnes de bon sens de les savoir bien employer ; car, à parler sagement, nous avons

plus d'intérêt à jouir du monde, qu'à le connaître.

Je ne trouve point de science qui touche plus particulièrement les honnêtes gens que la *morale*, la *politique* et la connaissance des *belles-lettres* (a).

La première regarde la raison, la seconde la société, la troisième la conversation. L'une vous apprend à gouverner vos passions. Par l'autre, vous vous instruisez des affaires de l'État et réglez votre conduite dans la fortune. La dernière polit l'esprit, inspire la délicatesse et l'agrément.

Les gens de qualité, chez les anciens, avaient un soin particulier de s'instruire de toutes ces choses. Chacun sait que la Grèce a donné au monde les plus grands philosophes et les plus

(a) Le mot de *science*, appliqué aux belles-lettres, pourrait étonner à cette date et sous cette plume. Mais *savant* et *science* n'ont pas alors la valeur, ni la portée de maintenant. Si l'on veut s'en assurer, on n'a qu'à lire les *Conversations* de Méré, contemporain de Saint-Evremond, où l'on trouve ceci : « Je crois que le meilleur moyen pour se rendre « habile et savant n'est plus d'étudier beaucoup, mais de « s'entretenir souvent de ces choses qui avivent l'esprit. » (éd. de 1687). Bien que non datée, on peut admettre qu'elle soit du même temps, cette profession de foi que Saint-Evremond glisse incidemment dans une lettre à M. de Lionne : « Je vous dirai... que j'écris aux gens de « guerre et de cour comme un bel esprit et un savant ; et « que je vis avec les savants comme un homme qui a vu « la guerre et le monde. » (Giraud, III, 65). Des deux parts, on le voit, le mot *savant* est pris dans une acception que nous avons abolie.

grands législateurs ; et l'on ne saurait nier que les autres nations n'aient tiré d'elle toute la politesse qu'elles ont eue.

Rome a eu des commencements rudes et sauvages ; et cette vertu farouche, qui ne pardonnait pas à ses enfants, fut avantageuse à la république, pour se former. Comme les esprits se rendirent plus raisonnables, ils trouvèrent moyen d'accommoder les mouvements de la nature avec l'amour de la patrie. A la fin, ils joignirent les grâces et l'ornement à la justice et à la raison. On a donc vu, dans les derniers temps, qu'il n'y avait personne de considération qui ne fût attaché à quelque secte de philosophie, non pas à dessein de comprendre les principes et la nature des choses, mais pour se fortifier l'esprit par l'étude de la sagesse.

Touchant la politique, il n'est pas croyable combien les Romains s'instruisaient de bonne heure de tous les intérêts de l'État, comme ils s'appliquaient à la connaissance de la police et des lois, jusqu'à se rendre capables des affaires de la paix et de la guerre, sans expérience.

Les moins curieux savent de quelle sorte ils étaient touchés des belles-lettres. Il est certain qu'on voyait peu de grands, à Rome, qui n'eussent, chez eux, quelques Grecs spirituels, pour s'entretenir des choses qui regardent l'agrément.

Parmi cent exemples que je pourrais apporter, je me contenterai de celui de César, et ce sera assez faire, pour mon opinion, que de l'appuyer de son autorité.

De toutes les sectes qui étaient alors en réputation, il choisit celle d'Épicure, comme la plus douce et la plus conforme à son naturel et à ses plaisirs : car il y avait de deux sortes d'épicuriens. Les uns, philosophant à l'ombre, et *cachant leur vie*, selon le précepte ; les autres, qui, ne pouvant approuver l'austérité des philosophes, se laissaient aller à des opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plupart des honnêtes gens de ce temps-là, qui savaient séparer la personne du magistrat, et donner leurs soins à la république, en telle sorte qu'il leur en restait, et pour leurs amis et pour eux-mêmes. Il serait inutile de vous expliquer la connaissance qu'avait César des affaires de l'État, non plus que la politesse et la netteté de son esprit : je vous dirai seulement qu'il pouvait disputer de l'éloquence avec Cicéron ; et, s'il n'en affecta pas la réputation, personne ne saurait nier qu'il n'écrivît et ne parlât beaucoup plus en homme de qualité qu'en orateur.

DE LA LECTURE ET DU CHOIX DES LIVRES

J'aime le plaisir de la lecture, autant que jamais, pour dépendre plus particulièrement de l'esprit, qui ne s'affaiblit pas comme les sens. A la vérité, je cherche plus dans les livres ce qui me plaît, que ce qui m'instruit. A mesure que j'ai moins de temps à pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. J'ai plus de besoins du fond de la vie que de la manière de vivre ; et le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agréments que par des instructions. Les livres latins m'en fournissent le plus, et je relis mille fois ce que j'y trouve de beau, sans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit ; et le bon goût, pour me servir de la façon de parler des Espagnols, se rencontre ordinairement dans les écrits des personnes considérables. J'aime à connaître, dans les *Épitres* de Cicéron, et son caractère et celui des gens de qualité qui lui écrivent. Pour lui, il ne se défait jamais de son art de rhétorique ; et la moindre recommandation qu'il fait au meilleur de ses amis, s'insinue aussi artificieusement que s'il voulait gagner l'esprit

d'un inconnu, pour la plus grande affaire du monde. Les *Lettres* des autres n'ont pas la finesse de ces détours : mais, à mon avis, il y a plus de bon sens que dans les siennes ; et c'est ce qui me fait juger le plus avantageusement de la grande et générale capacité des Romains de ce temps-là.

Nos auteurs font toujours valoir le siècle d'Auguste, par la considération de Virgile et d'Horace ; et peut-être plus par celle de Mécénas, qui faisait du bien aux gens de lettres, que par les gens de lettres mêmes. Il est certain, néanmoins, que les esprits commençaient alors à s'affaiblir, aussi bien que les courages. La grandeur d'âme se tournait en circonspection à se conduire ; et le bon discours, en politesse de conversation : encore ne sais-je, à considérer ce qui nous reste de Mécénas, s'il n'avait pas quelque chose de mou, qu'on faisait passer pour délicat. Mécénas était le grand favori d'Auguste, l'homme qui plaisait, et à qui les gens polis et spirituels tâchaient de plaire. N'y a-t-il pas apparence que son goût réglait celui des autres ; qu'on affectait de se donner son tour, et de prendre autant qu'on pouvait son caractère ?

Auguste lui-même ne nous laisse pas une grande opinion de sa latinité. Ce que nous voyons de Térence, ce qu'on disait à Rome de la politesse de Scipion et de Lélius, ce que nous avons de César,

ce que nous avons de Cicéron ; la plainte que fait ce dernier, sur la perte de ce qu'il appelle *sales*, *lepores*, *venustas*, *urbanitas*, *amoenitas*, *festivitas*, *jucunditas* : tout cela me fait croire, après y avoir mieux pensé, qu'il faut chercher, en d'autres temps que celui d'Auguste, le bon et agréable esprit des Romains, aussi bien que les grâces pures et naturelles de leur langue.

On me dira qu'Horace avait très bon goût, en toute chose ; c'est ce qui me fait croire que ceux de son temps ne l'avaient pas : car son goût consistait principalement à trouver le ridicule des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fausses manières dont il se moquait, la justesse de son sens ne nous paraîtrait pas aujourd'hui si grande.

RÉFLEXIONS SUR NOS TRADUCTEURS

Les ouvrages de nos traducteurs sont estimés généralement de tout le monde. Ce n'est pas qu'une fidélité fort exacte fasse la recommandation de notre d'Ablancourt [a], mais il faut admirer la force admirable de son expression, où il n'y a ni rudesse, ni obscurité. Vous n'y trouverez pas un terme à désirer, pour la netteté du sens : rien à rejeter, rien qui nous choque, ou qui nous dégoûte. Chaque mot y est mesuré pour la justesse des périodes, sans que le style en paraisse moins naturel ; et cependant une syllabe de plus ou de moins ruinerait je ne sais quelle harmonie, qui plaît autant à l'oreille que celle des vers. Mais, à mon avis, il a l'obligation de ces avantages au discours des Anciens qui règle le sien ; car, sitôt qu'il revient de leur génie au sien propre, comme dans ses préfaces et dans ses lettres, il perd la meilleure partie de toutes ces beautés ; et un auteur admirable, tant qu'il est animé de l'esprit des Grecs et des Latins, devient un écrivain médiocre, quand il n'est soutenu que

[a] Perrot d'Ablancourt (1606-64), dont les traductions de nombreux ouvrages grecs et latins jouirent d'une vogue qui nous étonne. On cite notamment sa traduction de l'*Anabase*, celles de Lucien et de Tacite.

de lui-même. C'est ce qui arrive à la plupart de nos traducteurs ; de quoi ils me paraissent convaincus, pour sentir les premiers leur stérilité. Et, en effet, celui qui met son mérite à faire valoir les pensées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir se rendre recommandable par les siennes : mais le public lui est infiniment obligé du travail qu'il se donne, pour apporter des richesses étrangères où les naturelles ne suffisent pas. Je ne suis pas de l'humeur d'un homme de qualité que je connais, ennemi déclaré de toutes les versions : c'est un Espagnol savant et spirituel (*don Antonio de Cordova*), qui ne saurait souffrir qu'on rende communes aux paresseux les choses qu'il a apprises chez les Anciens avec de la peine.

Pour moi, outre que je profite en mille endroits des recherches laborieuses des traducteurs, j'aime que la connaissance de l'antiquité devienne plus générale ; et je prends plaisir à voir admirer ces auteurs par les mêmes gens qui nous eussent traités de pédants, si nous les avions nommés, quand ils ne les entendaient pas. Je mêle donc ma reconnaissance à celle du public ; mais je ne donne pas mon estime, et puis être fort libéral de louanges pour la traduction, lorsque je serai fort avare pour le génie de son auteur. Je puis estimer beaucoup les versions de d'Ablancourt, de Vau-

gelas, de Du Ryer, de Charpentier et de beaucoup d'autres, sans faire grand cas de leur esprit, s'il n'a paru par des ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les versions de deux poèmes latins en vers français qui méritent d'être considérés autant pour leur beauté, que pour la difficulté de l'entreprise. Celle de Brébeuf a été généralement estimée, et je ne suis ni assez chagrin, ni assez sévère, pour m'opposer à une si favorable approbation. J'observerai néanmoins qu'il a poussé la fougue de Lucain, en notre langue, plus loin qu'elle ne va dans la sienne ; et que, par l'effort qu'il a fait pour égaler ce poète, il s'est allumé lui-même, si on peut parler ainsi, beaucoup davantage. Voilà ce qui arrive à Brébeuf assez souvent ; mais il se relâche quelquefois, et quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une pensée, le traducteur demeure beaucoup au-dessous, comme s'il voulait paraître facile et naturel, où il lui serait permis d'employer toute sa force. Vous remarquerez cent fois la vérité de ma première observation ; et la seconde ne vous paraîtra pas moins juste en quelques endroits. Par exemple, pour rendre :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni,

Brébeuf a dit seulement :

Les dieux servent César, et Caton suit Pompée.

C'est une expression basse qui ne répond pas à la noblesse de la latine. Outre que c'est mal entrer dans le sens de l'auteur ; car Lucain, qui a l'esprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au-dessus des dieux, dans l'opposition des sentiments sur le mérite de la cause ; et Brébeuf tourne une image noble de Caton, élevé au-dessus des dieux, en celle de Caton, assujetti à Pompée.

Quant à Segrais, il demeure partout bien au-dessous de Virgile, ce qu'il avoue lui-même aisément ; car il serait fort extraordinaire qu'on pût rendre une traduction égale à un si excellent original. D'ailleurs, un des plus grands avantages du poète consiste dans la beauté de l'expression : ce qui n'est pas possible d'égaler dans notre langue, puisque jamais on n'a su le faire dans la sienne. Segrais doit se contenter d'avoir mieux trouvé le génie de Virgile, que pas un de nos auteurs ; et quelque grâce qu'ait perdue l'*Énéide* entre ses mains, j'ose dire qu'il surpasse de bien loin tous ces poèmes que nos Français ont mis au jour, avec plus de confiance que de succès.

La grande application de Segrais à connaître l'esprit du poète paraît dans la préface, autant que dans la version ; et il me semble qu'il a bien réussi à juger de tout, excepté des caractères. En

cela je ne puis être de son sentiment ; et il me pardonnera, si, pour avoir été dégoûté mille fois de son héros, je ne perds pas l'occasion de parler ici du peu de mérite du bon Énée.

Quoique les conquérants aient ordinairement plus de soin de faire exécuter leurs ordres sur la terre, que d'observer religieusement ceux du ciel, comme l'Italie était promise à ce Troyen par les dieux, c'est avec raison que Virgile lui a donné un grand assujettissement à leurs volontés ; mais quand il nous le dépeint si dévot, il doit lui attribuer une dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le tempérament des héros : non pas un sentiment de religion scrupuleux, qui ne subsiste jamais avec la véritable valeur. Un général qui croyait bien en ses dieux, devait augmenter la grandeur de son courage par l'espérance de leur secours. Sa condition était malheureuse, s'il n'y savait croire qu'avec une superstition qui lui ôtait le naturel usage de son entendement et de son cœur. C'est ce qui arriva au pauvre Nicias, qui perdit l'armée des Athéniens, et se perdit lui-même, par la crédule et superstitieuse opinion qu'il eut du courroux des dieux. Il n'en est pas ainsi du grand Alexandre. Il se croyait fils de Jupiter, pour entreprendre des choses plus extraordinaires. Scipion, qui feint ou qui pense avoir un commerce avec les dieux, en tire avan-

tage pour relever sa république, et pour abattre celle des Carthaginois. Faut-il que le fils de Vénus, assuré par Jupiter de son bonheur et de sa gloire future, n'ait de pitié que pour craindre les dangers et pour se défier du succès de toutes les entreprises ? Segrais, là-dessus, défend une cause qui lui fait de la peine ; il a tant d'affection pour son héros, qu'il aime mieux ne pas exprimer le sens de Virgile, dans toute sa force, que de découvrir nettement les frayeurs honteuses du pauvre Énée.

> Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra ;
> Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas,
> Talia voce refert : O terque quaterque beati,
> Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
> Contigit oppetere !

J'avoue que ces sortes de saisissement se font en nous, malgré nous-mêmes, par un défaut de tempérament : mais puisque Virgile pouvait former celui d'Énée à sa fantaisie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un, susceptible de cette frayeur. On fait honneur aux philosophes des vices de complexion, quand ils savent les corriger par la sagesse. Socrate avoue aisément de méchantes inclinations que la philosophie lui a fait vaincre. Mais la nature doit être toute belle dans les héros ; et si, par une nécessité de la condition humaine, il faut qu'elle pèche en quelque chose, leur raison est employée à modérer des transports,

non pas à surmonter des faiblesses. Souvent même leurs impulsions ont quelque chose de divin qui est au-dessus de la raison. Ce qu'on appelle *dérèglement* dans les autres, n'est en eux qu'une pleine liberté, où leur âme se déploie dans toute son étendue. On fait de leur impétuosité cette vertu héroïque, qui emporte notre admiration sans reconnaître notre jugement. Mais les passions basses les déshonorent ; et si l'amitié exige quelquefois d'eux les craintes et les douleurs (ce qu'on voit d'Achille pour Patrocle, et d'Alexandre pour Éphestion), il ne leur est permis, dans leurs propres dangers et dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Or Énée fait craindre et pleurer sur tout ce qui le regarde. Il est vrai qu'il fait la même chose pour ses amis ; mais on doit moins l'attribuer à une passion noble et généreuse, qu'à une source inépuisable d'appréhension et de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui et pour les autres.

> Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra ;
> Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas, etc...

Saisi qu'il est de ce froid par tous les membres, le premier signe de vie qu'il donne, c'est de gémir ; puis il tend les mains au ciel, et apparem-

ment il implorerait son assistance, si l'état où il est lui laissait la force d'élever son esprit aux dieux, et d'avoir quelque attention à la prière. Son âme, qui ne peut être appliquée à quoi que ce soit, s'abandonne aux lamentations ; et semblable à ces veuves désolées qui voudraient être mortes, disent-elles, avec leurs maris, au premier embarras qui leur survient, le pauvre Énée regrette de n'avoir pas péri devant Troie avec Hector, et tient bienheureux ceux qui ont laissé leurs os au sein d'une si douce et si chère terre. Un autre croira que c'est pour envier leur bonheur ; je suis persuadé que c'est par la crainte du péril qui le menace.

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent presque aussitôt que la tempête. Les vents soufflent impétueusement, l'air s'obscurcit ; il tonne, il éclaire, les vagues deviennent grosses et furieuses : voilà ce qui arrive dans tous les orages. Il n'y a jusque-là ni mât qui se rompe, ni voiles qui se déchirent, ni rames brisées, ni gouvernail perdu, ni ouverture par où l'eau puisse entrer dans le navire ; et c'était là du moins qu'il fallait attendre à se désoler : car il y a mille jeunes garçons en Angleterre, et autant de femmes en Hollande, qui s'étonnent à peine où le héros témoigne son désespoir.

Je trouve une chose remarquable dans l'*Énéide*,

c'est que les dieux abandonnent à Énée toutes les matières de pleurs. Qu'il conte la destruction de Troie si pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne se mêleront pas de régler ses larmes ; mais sitôt qu'il y a une grande résolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne se fient ni à sa capacité, ni à son courage, et ils font presque toujours ce qu'ailleurs les grands hommes ont accoutumé d'entreprendre et d'exécuter. Je sais combien l'intervention des dieux est nécessaire au poème épique : mais cela n'empêche pas qu'on ne dût laisser plus de choses à la vertu du héros ; car si le héros est trop confiant, qui au mépris des dieux veut tout fonder sur lui-même, le dieu est trop secourable, qui, pour faire tout, anéantit le mérite du héros.

Personne n'a mieux entendu que Longin cette économie délicate de l'assistance du ciel et de la vertu des grands hommes : « Ajax, dit-il, se trouvant dans un combat de nuit effroyable, ne demande pas à Jupiter qu'il le sauve du danger où il se rencontre : cela serait indigne de lui ; il ne demande pas qu'il lui donne des forces surnaturelles pour vaincre avec sûreté : il aurait trop peu de part à la victoire ; il demande seulement de la lumière, afin de pouvoir discerner les ennemis, et exercer contre eux sa propre vaillance : *Da lucem ut videam.* »

Le plus grand défaut de la *Pharsale*, c'est de n'être proprement qu'une histoire en vers, où des hommes illustres font presque tout par des moyens purement humains. Pétrone l'en blâme avec raison, et remarque judicieusement que *per ambages, Deorumque ministeria, et fabulosum sententiarum tormentum, præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides* (a). Mais l'Énéide est une fable éternelle, où l'on introduit les dieux pour conduire et pour exécuter toutes choses. Quant au bon Énée, il ne se mêle guère des desseins importants et glorieux : il lui suffit de ne pas manquer aux offices, d'une âme pieuse, tendre et pitoyable. Il porte son père sur ses épaules ; il regrette sa chère Creüse conjugalement ; il fait enterrer sa nourrice, et dresse un bûcher à son pilote, en répandant mille larmes.

C'était un pauvre héros dans le paganisme, qui pourrait être un grand saint chez les chrétiens : fort propre à nous donner des miracles, et plus digne fondateur d'un ordre que d'un État. A le considérer par les sentiments de religion, je puis

(a) *Satyricon, CXVII :* (le poète) doit par des détours de style, par l'intervention des dieux et un art prodigieux de tourmenter les mots, faire en sorte que son génie s'essore librement, au point qu'il donne l'impression d'un délire prophétique plutôt que d'un récit religieusement fidèle à la vérité.

révérer sa sainteté ; si j'en veux juger par ceux de la gloire, je ne saurais souffrir un conquérant qui ne fournit de lui que des larmes aux malheurs et des craintes à tous les périls qui se présentent ; je ne puis souffrir qu'on le rende maître d'un si beau pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenaient mieux pour perdre le sien, que pour en conquérir un autre.

Virgile était sans doute bien pitoyable. A mon avis, il ne fait plaindre les désolés Troyens de tant de malheurs, que par une douceur secrète qu'il trouvait à s'attendrir. S'il n'eût été de ce tempérament-là, il n'eût pas donné tant d'amour au bon Énée pour sa chère terre ; car les héros se défont aisément du souvenir de leur pays, chez les nations où ils doivent exécuter de grandes choses. Leur âme, toute tournée à la gloire, ne garde aucun sentiment pour ces petites douceurs. Il fallait donc que les Troyens se lamentassent moins de leur misère. Des gens de guerre, qui veulent exciter notre pitié pour leur infortune, n'inspirent que du mépris pour leur faiblesse ; mais Énée, particulièrement, devait être occupé de son grand dessein, et détourner ses pensées de ce qu'il avait souffert, sur l'établissement qu'il allait faire. Celui qui allait fonder la grandeur et la vertu des Romains, devait avoir une élévation et une magnanimité dignes d'eux.

Aux autres choses, Segrais ne saurait donner trop de louanges à l'*Énéide* ; et peut-être que je suis touché du quatrième et du sixième livre autant que lui-même. Pour les caractères, j'avoue qu'ils ne me plaisent pas, et je trouve ceux d'Homère aussi animés, que ceux de Virgile fades et dégoûtants.

En effet, il n'y a point d'âme qui ne se sente élevée, par l'impression que fait sur elle le caractère d'Achille. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'Ajax ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime et ne s'excite par la valeur de Diomède. Il n'y a personne à qui le rang et la gravité d'Agamemnon n'imprime quelque respect ; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience et pour la sagesse de Nestor ; à qui l'industrie avisée du fin et ingénieux Ulysse n'éveille l'esprit. La valeur infortunée d'Hector le fait plaindre de tout le monde. La condition misérable du vieux roi Priam touche l'âme la plus dure ; et quoique la beauté ait comme un privilège secret de se concilier les affections, celle de Pâris, celle d'Hélène n'attirent que de l'indignation, quand on considère le sang qu'elles font verser, et les funestes malheurs dont elles sont cause. De quelque façon que ce soit, tout anime dans Homère, tout émeut. Mais dans Virgile, qui peut ne s'ennuyer pas avec

le bon Énée et son cher Achate ? Si vous exceptez Nisus et Euryalus (qui, à la vérité, vous intéressent dans toutes leurs aventures), vous languirez de nécessité avec toutes les autres : avec un Ilionée, un Sergeste, Mnestée, Cloante, Gyas, et le reste de ces hommes communs qui accompagnent un chef médiocre.

Jugez par là combien nous devons admirer la poésie de Virgile, puisque, malgré la vertu des héros d'Homère, et le peu de mérite des siens, les meilleurs critiques ne trouvent pas qu'il soit inférieur.

DE QUELQUES LIVRES ESPAGNOLS, ITALIENS ET FRANÇAIS

Ce que l'amour a de délicat me flatte ; ce qu'il a de tendre me sait toucher ; et comme l'Espagne est le pays du monde où l'on aime le mieux, je ne me lasse jamais de lire, dans les auteurs espagnols, des aventures amoureuses. Je suis plus touché de la passion d'un de leurs amants que je ne serais sensible à la mienne, si j'étais capable d'en avoir encore : l'imagination de ses amours me fait trouver des mouvements pour lui, que je ne trouverais pas pour moi-même.

Il y a peut-être autant d'esprit, dans les ouvrages des auteurs de cette nation que dans les nôtres ; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de Cervantès en Don Quichotte, que je puis lire toute ma vie, sans en être dégoûté un seul moment. De tous les livres que j'ai lus, Don Quichotte est celui que j'aimerais mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire comme, dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantès a trouvé le moyen de se faire connaître l'homme le plus entendu, et le plus grand connais-

seur qu'on se puisse imaginer : j'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde, pour les espèces, et, dans leurs espèces, les plus naturels. Quevedo paraît un auteur fort ingénieux ; mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses livres, quand il lisait Don Quichotte, que de les avoir su faire.

Je ne me connais pas assez aux vers italiens, pour en goûter la délicatesse, ou en admirer la force et la beauté. Je trouve quelques Histoires, en cette langue, au-dessus de toutes les modernes, et quelques traités de politique au-dessus même de ce que les anciens en ont décrit. Pour la morale des Italiens, elle est pleine de *concetti*, qui sentent plus une imagination qui cherche à briller, qu'un bon sens forcé par de profondes réflexions.

J'ai une curiosité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en français, et un grand dégoût de mille auteurs, qui semblent n'écrire que pour se donner la réputation d'avoir écrit. Je n'aime pas seulement à lire, pour me donner celle d'avoir beaucoup lu ; et c'est ce qui me fait tenir particulièrement à certains livres, où je puis trouver une satisfaction assurée.

Les *Essais* de Montaigne, les *Poésies* de Malherbe, les *Tragédies* de Corneille et les *Œuvres* de Voiture se sont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. Montaigne ne fait pas le même

effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulièrement l'homme, les jeunes et les vieux aiment à se trouver en lui, par la ressemblance des sentiments. L'espace qui sépare ces deux âges nous éloigne de la nature pour nous donner aux professions ; et alors nous trouvons dans Montaigne moins de choses qui nous conviennent. La science de la guerre fait l'occupation du général ; la politique, du ministre ; la théologie, du prélat ; la jurisprudence, du juge. Montaigne revient à nous, quand la nature nous y ramène, et qu'un âge avancé, où l'on sent véritablement ce qu'on est, rappelle le prince, comme ses sujets, de l'attachement au personnage, à un intérêt plus proche et plus sensible de la personne.

Je n'écris point ceci par un esprit de vanité, qui porte les hommes à donner au public leurs fantaisies. Je me sens en ce que je dis, et me conçois mieux par l'expression du sentiment que je forme de moi-même, que je ne ferais par des pensées secrètes, et des réflexions intérieures. L'idée qu'on a de soi, par la simple attention à se considérer au dedans, est toujours un peu confuse : l'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette, et fait juger de nous plus sainement, quand elle repasse à l'examen de l'esprit, après s'être présentée à nos yeux. D'ail-

leurs, l'opinion flatteuse de notre mérite perd la moitié de son charme, sitôt qu'elle se produit. Les complaisances de l'amour-propre venant à s'évanouir insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de sa douceur, et de la honte pour une vanité aussi follement conçue que judicieusement quittée.

Pour égaler Malherbe aux anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrais seulement retrancher de ses ouvrages ce qui n'est pas digne de lui. Nous lui ferions injustice de le faire céder à qui que ce fût ; mais il souffrira, pour l'honneur de notre jugement, que nous le fassions céder à lui-même.

On peut dire la même chose de Corneille. Il serait au-dessus de tous les tragiques de l'antiquité, s'il n'avait été fort au-dessous de lui en quelques-unes de ses pièces : il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui, me semble mauvais ; moins pour être mal que pour n'avoir pas la perfection qu'il a su donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire légèrement ; il est obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos esprits, ils emploieront leurs lumières à connaître, avec dégoût, la différence qu'il y a de lui à lui-même. Il est permis à quelques auteurs de nous émouvoir simplement. Ces

émotions, inspirées par eux, sont de petites douceurs assez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir. Avec Corneille, nos âmes se préparent à des transports ; et, si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur. Il est malaisé de charmer éternellement, je l'avoue ; il est malaisé de tirer un esprit de sa situation, quand il nous plaît ; d'enlever une âme hors de son assiette ; mais Corneille, pour l'avoir fait trop souvent, s'est imposé la loi de le faire toujours. Qu'il supprime ce qui n'est pas assez noble pour lui, il laissera admirer des beautés qui ne lui sont communes avec personne.

Je pardonnerais aussi peu à Voiture un grand nombre de *Lettres* qu'il devrait avoir supprimées, si lui-même les avait fait mettre au jour ; mais il était comme ces pères, également bons et discrets, à qui la nature laisse de la tendresse pour leurs enfants, et qui aiment, en secret, ceux qui n'ont point de mérite, pour n'exposer pas au public, par cette amitié, la réputation de leur jugement. Il pouvait donner tout son amour à quelques-uns de ses ouvrages ; car ils ont je ne sais quoi de si ingénieux et de si poli, de si fin et de si délicat, qu'ils font perdre le goût des *sels attiques*, et des *urbanités romaines* ; qu'ils effacent tout ce que nous voyons de plus spirituel

chez les Italiens, et de plus galant chez les Espagnols.

Nous avons quelques pièces particulières, en français, d'une beauté admirable : telles sont les oraisons funèbres de la Reine d'Angleterre, et de Madame, par M. de Condom. Il y a dans ces discours un certain esprit répandu partout, qui fait admirer l'auteur sans le connaître, autant que les ouvrages, après les avoir lus. Il imprime son caractère en tout ce qu'il dit, de sorte que, sans l'avoir jamais vu, je passe aisément de l'admiration de son discours à celle de sa personne.

DE LA CONVERSATION

Quelque plaisir que je prenne à la lecture, celui de la conversation me sera toujours le plus sensible. Le commerce des femmes me fournirait le plus doux, si l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laissait la peine de se défendre de les aimer : je souffre néanmoins rarement cette violence. A mesure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la connaissance me rend délicat pour elles ; et si elles ne trouvent pas en ma personne de quoi leur plaire, par une espèce de compensation, je me satisfais d'elles malaisément. Il y en a quelques-unes dont le mérite fait assez d'impression sur mon esprit ; mais leur beauté se donne peu de pouvoir sur mon âme ; et, si j'en suis touché, par surprise, je réduis bientôt ce que je sens à une amitié douce et raisonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'amour.

Le premier mérite, auprès des dames, c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges ; car, au défaut des amants à qui tout cède celui-là

plaît le mieux, qui leur donne le moyen de se plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les jamais tenir indifférentes : leur âme est ennemie de cette langueur. Ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ; car enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être ; leur cœur n'est jamais vide de cette passion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque usage.

On en trouve, à la vérité, qui peuvent avoir de l'estime et de la tendresse, même sans amour ; on en trouve, qui sont aussi capables de secret et de confiance que les plus fidèles de nos amis. J'en connais qui n'ont pas moins d'esprit et de discrétion que de charme et de beauté ; mais ce sont des singularités que la nature, par dessein ou par caprice, se plaît quelquefois à nous donner, et il ne faut rien conclure, en faveur du général, par des endroits si particuliers, et des qualités si détachées. Ces femmes extraordinaires semblent avoir emprunté le mérite des hommes ; et peut-être qu'elles font une espèce d'infidélité à leur sexe, de passer ainsi de leur naturelle condition aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la conversation des hommes, j'avoue que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne le suis ; et je pense y avoir moins perdu du côté de la

délicatesse, que je n'ai gagné du côté de la raison. Je cherchais alors des personnes qui me plussent en toutes choses : je cherche aujourd'hui, dans les personnes, quelque chose qui me plaise. C'est une rareté trop grande que la conversation d'un homme en qui vous trouviez un agrément universel ; et le bon sens ne souffre pas une recherche curieuse de ce qu'on ne rencontre presque jamais. Pour un plaisir délicieux qu'on imagine toujours, et dont on jouit trop rarement, l'esprit, malade de délicatesse, se fait un dégoût de ceux qu'il pourrait avoir toute la vie. Ce n'est pas, à dire vrai, qu'il soit impossible de trouver des sujets si précieux, mais il est rare que la nature les forme et que la fortune nous en favorise. Mon bonheur m'en a fait connaître, en France, et m'en avait donné un, aux pays étrangers, qui faisait toute ma joie. La mort m'en a ravi la douceur : et, parlant du jour que mourut M. d'Aubigny, je dirai toute ma vie, avec une vérité funeste et sensible :

Quem semper acerbum,
Semper honoratum, sic Dii voluistis, habebo, (a)

Dans les mesures que vous prendrez, pour la société, faites état de ne trouver les bonnes choses que séparément ; faites état même de démêler

(a) Comme vous l'avez voulu, ô dieux, ce jour sera toujours amer pour moi et toujours honoré.

le solide et l'ennuyeux, l'agrément et le peu de sens, la science et le ridicule. Vous verrez ensemble ces qualités, non seulement en des gens que vous puissiez choisir ou éviter, mais en des personnes avec qui vous aurez des liaisons d'intérêt, ou d'autres habitudes aussi nécessaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau naturel du monde, qui, lassé quelquefois de l'heureuse facilité de son génie, se jetait sur des matières de science et de religion, où il faisait voir une ignorance ridicule. Je connais un des savants hommes de l'Europe, de qui vous pouvez apprendre mille choses curieuses ou profondes, en qui vous trouverez une crédulité imbécile pour tout ce qui est extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

Ce grand maître du théâtre, à qui les Romains sont plus redevables de la beauté de leurs sentiments qu'à leur esprit et à leur vertu, Corneille, qui se faisait assez entendre sans le nommer, devient un homme commun, lorsqu'il s'exprime pour lui-même. Il ose tout penser pour un Grec, ou pour un Romain : un Français ou un Espagnol diminue sa confiance ; et quand il parle pour lui, elle se trouve tout à fait ruinée. Il prête à ses vieux héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, et vous diriez qu'il se défend l'usage de son propre bien, comme s'il n'était pas digne de s'en servir.

Si vous connaissiez le monde parfaitement,

vous y trouveriez une infinité de personnes recommandables par leurs talents, et aussi méprisables par leurs faibles. N'attendez pas qu'ils fassent toujours un bon usage de leur mérite, et qu'ils aient la discrétion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez souvent un dégoût pour leurs bonnes qualités, et une complaisance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'est à votre discernement à faire le choix qu'ils ne font pas, et il dépendra plus de votre adresse de tirer le bien qui se trouve en eux, qu'il ne leur sera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je suis en pays étranger, je me trouve aussi sensible au plaisir de la conversation, et aussi heureux à le goûter, que si j'avais été en France. J'ai rencontré des personnes d'autant de mérite que de considération, dont le commerce a su faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes aussi spirituels que j'en aie jamais vu, et qui ont joint la douceur de leur amitié à celle de leur entretien. J'ai connu quelques ambassadeurs si délicats, qu'ils me paraissaient faire une part si considérable, autant de fois que les fonctions de leur emploi suspendaient l'usage de leur mérite particulier.

J'avais cru, autrefois, qu'il n'y avait d'honnêtes gens qu'en notre cour ; et que la mollesse des pays chauds, et une espèce de barbarie des pays

froids n'en laissaient former, dans les uns et dans les autres, que fort rarement. Mais, à la fin, j'ai connu par expérience qu'il y en avait partout ; et, si je ne les ai pas goûtés assez tôt, c'est qu'il est difficile à un Français de pouvoir goûter ceux d'un autre pays que le sien. Chaque nation a son mérite, avec un certain tour qui est propre et singulier à son génie. Mon discernement, trop accoutumé à l'air du nôtre, rejetait comme mauvais ce qui lui était étranger. Pour voir toujours imiter nos modes, dans les choses extérieures, nous voudrions attirer l'imitation, jusqu'aux manières que nous donnons à notre vertu. A la vérité, le fond d'une qualité essentielle est partout le même : mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent ; et ceux, parmi nous, qui donnent le plus à la raison, y veulent encore des agréments pour la fantaisie. La différence que je trouve, de nous aux autres, dans ce tour qui distingue les nations, c'est qu'à parler véritablement, nous nous le faisons nous-mêmes, et la nature l'imprime en eux, comme un caractère dont ils ne se défont presque jamais.

Je n'ai guère connu que deux personnes, en ma vie, qui puissent bien réussir partout, mais diversement. L'un avait toute sorte d'agréments : il en avait pour les gens ordinaires, pour les gens singuliers, pour les bizarres même ; et il semblait

avoir, dans son naturel, de quoi plaire à tous les hommes. L'autre avait tant de belles qualités qu'il pouvait s'assurer d'avoir de l'approbation, dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la vertu. Le premier était insinuant, et ne manquait jamais de s'assurer les inclinations. Le second avait quelque fierté, mais on ne pouvait pas lui refuser son estime. Pour achever cette différence : on se rendait avec plaisir aux insinuations de celui-là, et on avait quelquefois du chagrin de ne pouvoir résister à l'impression du mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une amitié fort étroite ; et je puis dire que je n'ai jamais rien vu en l'un que d'agréable, et rien en l'autre que l'on ne dût estimer.

DES BELLES-LETTRES ET DE LA JURISPRUDENCE

Quand je suis privé du commerce des gens du monde, j'ai recours à celui des savants ; et, si j'en rencontre qui sachent les belles-lettres, je ne crois pas beaucoup perdre, de passer de la délicatesse de notre temps à celle des autres siècles. Mais, rarement, on trouve des personnes de bon goût : ce qui fait que la connaissance des belles-lettres devient, en plusieurs savants, une érudition fort ennuyeuse. Je n'ai point connu d'homme à qui l'antiquité soit si obligée qu'à M. Waller. Il lui prête sa belle imagination, aussi bien que son intelligence fine et délicate ; en sorte qu'il entre dans l'esprit des anciens, non seulement pour bien entendre ce qu'ils ont pensé, mais pour embellir encore leur pensées.

J'ai vu, depuis quelques années, un grand nombre de critiques et peu de bons juges. Or, je n'aime pas ces gens doctes, qui emploient toute leur étude à restituer un passage, dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystère de savoir ce qu'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délica-

tesse du sentiment, ni dans la finesse de la pensée. Ils réussiront à expliquer un grammairien : ce grammairien s'appliquait à leur même étude et avait leur même esprit ; mais ils ne prendront jamais celui d'un honnête homme des Anciens, car le leur y est tout à fait contraire. Dans les histoires, ils ne connaissent ni les hommes ni les affaires ; ils rapportent tout à la chronologie ; et, pour nous pouvoir dire quelle année est mort un consul, ils négligeront de connaître son génie, et d'apprendre ce qui s'est fait sous son consulat. Cicéron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'*Oraisons*, César qu'un faiseur de *Commentaires*. Le consul, le général leur échappent : le génie qui anime leurs ouvrages n'est point aperçu, et les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues.

Il est vrai que j'estime infiniment une *Critique du sens*, si on peut parler de la sorte. Tel est l'excellent ouvrage de Machiavel sur les *Décades* de Tite-Live ; et telles seraient les réflexions de M. de Rohan sur les *Commentaires* de César, s'il avait pénétré plus avant dans ses desseins, et mieux expliqué les ressorts de sa conduite. J'avouerai, pourtant, qu'il a égalé la pénétration de Machiavel, dans les remarques qu'il a faites sur la clémence de César aux guerres civiles. Mais on voit que sa propre expérience, en ces

sortes de guerres, lui a fourni beaucoup de lumières, pour ces judicieuses observations.

Après l'étude des belles-lettres, qui me touche particulièrement, j'aime la science de ces grands jurisconsultes, qui pourraient être des législateurs eux-mêmes ; qui remontent à cette première justice qui régla la société humaine ; qui connaissent ce que la nature nous laisse de liberté, dans les gouvernements établis, et ce qu'en ôte aux particuliers, pour le bien public, la nécessité de la politique. C'est dans l'entretien de M. Sluse qu'on pourrait trouver ces instructions, avec autant de plaisir que d'utilité ; c'est de Hobbes, ce grand génie d'Angleterre, qu'on pourrait recevoir ces belles lumières, mais avec moins de justesse : pour être un peu outré, en quelques endroits, et extrême en d'autres.

Que si Grotius vivait présentement, on pourrait apprendre toutes choses de ce savant universel, plus recommandable encore par sa raison que par sa doctrine. Ses livres, à son défaut, éclaircissent aujourd'hui les difficultés les plus importantes ; et, si la justice seule était écoutée, ils pourraient régler toutes les nations, dans les droits de la paix et de la guerre. Celui *De Jure Belli et Pacis* devrait faire la principale étude des souverains, des ministres, de tous ceux, généralement, qui ont part au gouvernement des peuples.

Mais cette science du droit, qui descend aux affaires des particuliers, n'en devrait pas être ignorée. On la laisse pour l'instruction des gens de robe, et on la rejette de celle des princes, comme honteuse, quoiqu'ils aient à donner des arrêts, à chaque moment de leur règne, sur la fortune, sur la liberté, sur la vie de leurs sujets. On parle toujours aux princes de la valeur, qui ne fait que détruire, et de la libéralité, qui ne fait que dissiper, si la justice ne les a réglées. Il est vrai qu'il faut appliquer, pour ainsi dire, l'enseignement de chaque vertu au besoin de chaque naturel ; inspirer la libéralité aux avares, animer du désir de la gloire ceux qui aiment le repos et retenir, autant qu'on peut, les ambitieux dans la règle de la justice. Mais, quelques diversités qui se trouvent dans leurs génies, la justice est toujours la plus nécessaire ; car elle maintient l'ordre, en celui qui la fait, aussi bien qu'en ceux à qui elle est rendue. Ce n'est point une contrainte, qui limite le pouvoir du prince, puisqu'en la rendant à autrui, il apprend à se la rendre à lui-même, et qu'il se la fait volontairement, quand nous la recevons de lui nécessairement, par sa puissance.

Je ne vois point de prince, dans l'histoire, qui ait été mieux instruit que le grand Cyrus. On ne se contentait pas de lui enseigner exactement tout ce qui regardait la justice ; on lui en faisait pra-

tiquer les leçons, sur chaque chose qui se présentait. De sorte qu'en même temps on imprimait, dans son esprit, la science de la justice, et on formait, dans son âme, l'habitude d'être juste. L'institution d'Alexandre eut quelque chose de trop vaste : on lui fit tout connaître, dans la nature, excepté lui seulement. Son ambition, ensuite, alla aussi loin que sa connaissance. Après avoir voulu tout savoir, il voulut tout conquérir : mais il eut peu de règle, dans ses conquêtes, et beaucoup de désordre, dans sa vie, pour n'avoir pas appris ce qu'il devait au public, aux particuliers, et à lui-même.

Tous les hommes, en général, ne sauraient se donner trop de préceptes, pour être justes ; car ils ont, naturellement, trop de penchant à ne l'être pas. C'est la justice qui a établi la société, et qui la conserve. Sans la justice, nous serions encore errants et vagabonds ; et, sans elle, nos impétuosités nous rejetteraient bientôt dans la première confusion dont nous sommes heureusement sortis. Cependant, au lieu de reconnaître avec agrément cet avantage, nous nous sentons gênés de l'heureuse sujétion où elle nous tient, et soupirons encore pour une liberté funeste, qui produirait le malheur de notre vie.

Quand l'Écriture nous parle du petit nombre des *justes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne se porte encore à faire de bonnes œuvres. Elle nous

veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir, comme ils devraient, par un principe de justice. En effet, si vous examinez tout le bien qui se pratique, parmi les hommes, vous trouverez qu'il est fait, presque toujours, par le sentiment d'une autre vertu. La bonté, l'amitié, la bienveillance en font faire ; la charité court au besoin du prochain, la libéralité donne, la générosité fait obliger. La justice, qui devrait entrer en tout, est rejetée, comme une fâcheuse ; et la nécessité seulement lui fait donner quelque part en nos actions. La nature cherche à se complaire dans ces premières vertus, où nous agissons par un mouvement agréable : mais elle trouve une secrète violence en celle-ci, où le droit des autres exige ce que nous devons, et où nous nous acquittons plutôt de nos obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos bienfaits.

C'est par une aversion secrète pour la justice, qu'on aime mieux donner que de rendre, et obliger que de reconnaître : aussi voyons-nous que les personnes libérales et généreuses ne sont pas ordinairement les plus justes. La justice a une régularité qui les gêne, pour être fondée sur un ordre constant de la raison, opposé aux impulsions naturelles, dont la libéralité se ressent presque toujours. Il y a je ne sais quoi d'héroïque, dans la grande libéralité, aussi bien que dans la grande

valeur ; et ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la première élève l'âme au-dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au delà du ménagement de la vie. Mais, avec ces beaux et généreux mouvements, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, et l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruinés, par quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'est un malheur, dans la condition humaine, à quoi tout le monde est sujet. Mais ceux qui tombent dans la misère, par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié, pour être l'effet d'une sottise particulière, dont chacun se tient exempt, par la bonne opinion qu'il a de lui-même. Ajoutez que la nature souffre toujours un peu dans la compassion ; et, pour se délivrer d'un sentiment douloureux, elle envisage la folie du dissipateur, au lieu de s'arrêter à la vue du misérable. Toutes choses considérées, c'est assez aux particuliers d'être bienfaisants ; encore, ne faut-il pas que ce soit par une facilité de naturel, qui laisse aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je méprise une faiblesse que l'on appelle mal à propos *libéralité*, et ne hais pas moins ces humeurs vaines, qui ne font jamais aucun plaisir, que pour avoir celui de le dire.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	11
Portrait de Saint-Évremond	47
Sur la morale d'Épicure	49
Sur les poèmes des Anciens	58
Du merveilleux qui se trouve dans les poèmes des Anciens	68
Observations sur Salluste et sur Tacite	75
Jugement sur Sénèque et sur Plutarque	85
Sur Pétrone	91
De la tragédie ancienne et moderne	106
Sur les caractères des tragédies	119
Sur les tragédies	129
Dissertation sur la tragédie de Racine, intitulée *Alexandre le Grand*	135
Lettre de M. de Corneille et réponse de Saint-Évremond	150
Défense de quelques pièces du théâtre de Corneille.	154
A un auteur qui me demandait mon sentiment d'une pièce	165
Sur nos comédies, excepté celles de Molière	169
De la poésie	175
Discours sur les historiens français	178
Observations sur le goût et le discernement des Français	201
Réponse au jugement de l'abbé Renaudot sur le Dictionnaire historique et critique de Bayle	208
Jugement sur les Sciences où peut s'appliquer un honnête homme	211
De la lecture et du choix des livres	218
Réflexions sur nos traducteurs	221
De quelques livres espagnols, italiens et français.	234
De la conversation	240
Des belles-lettres et de la jurisprudence	247

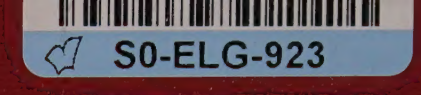
LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE

3 9001 01408 2088

213
8759. 4

BARCODE
INSIDE

DEMCO


S0-ELG-923